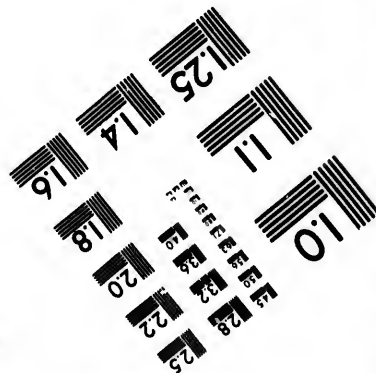
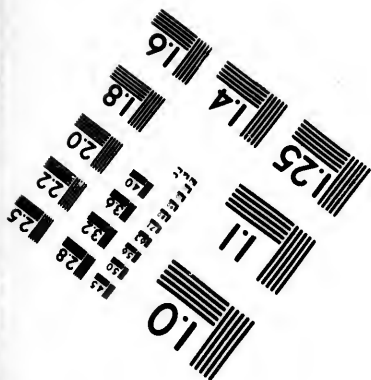
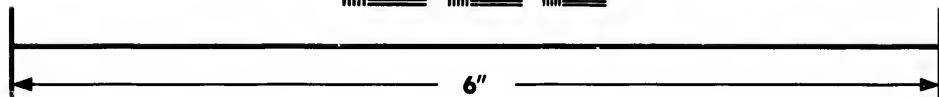
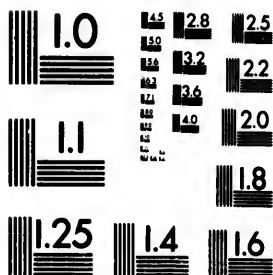


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

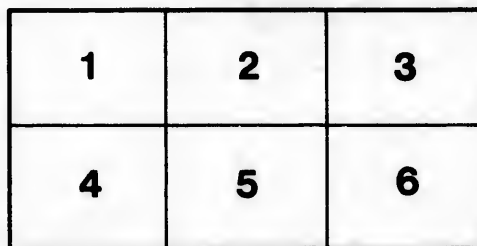
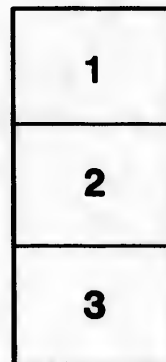
Le Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Le Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
diffier
une
page

rats
o
elure,
à

A

HIST

DE

TOM

ABRÉGÉ
DE
HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DIX-NEUVIÈME.

L

Ce

d

o

le

M

&

Pa

HÔT

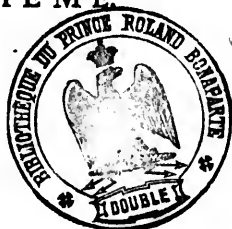
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ALPHABET

ALPHABET

ALPHABET

ALPHABET

67540



A

L'HI

D

QUA

L

Nouv

I

Quor

Livre d

la de

Ton



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

Voyages autour du Monde.

LIVRE SIXIÈME.

Nouveaux Voyages dans la mer du Sud.

INTRODUCTION.

QUOIQUE nous ayons consacré le premier

 Livre de cette dernière partie de notre Abrégé ^{Introduction} la description détaillée des voyages les plus
Tome XIX. A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Introduction

célèbres qu'on ait faits autour du globe, cependant pour ramener l'attention du Lecteur sur des faits si importans, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de placer ici un résumé très-succinct de l'objet & du résultat de ces grands voyages, tracé par M. de Bougainville, qui lui-même a eu l'honneur de suivre les traces de ces fameux navigateurs dans toute la circonférence méridionale des deux hémisphères. Ce précis, très-bien fait, servira d'Introduction à l'Histoire des derniers voyages, entrepris de nos jours dans les mers australes.

« Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, parti de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le sud de la ligne, ensuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé la *Victoire*, revenu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne-Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglais, partit de Plymouth avec

vingt
tra
seco
man
Pélie
fort
mora
attrib
marq
côte
au n
nouve
Le
partit
vaisse
1588
mond
Oli
terdar
passa
côtes
rendi
luque
à Rot
1601
mer c
Ge
la H

lobe, cepen-
Lecteur sur
ons ne pou-
ci un résumé
de ces grands
ainville, qui
e les traces de
te la circon-
nispères. Ce
ntroduction à
trepris de nos

nd Magellan,
ux Espagnols,
qui porte son
ner Pacifique,
sertes dans le
Larrones, &
u, nommé *la*
ul des cinq,
, fut hissé à
nonument de
e peut-être
ite. Ainsi fut
la première
e la circonfé-

vingt vaisseaux, le 15 septembre 1577, y ren-
tra avec un seul le 3 novembre 1580. Il fit le
second le tour du globe. La reine Elisabeth vint
manger à son bord, & son vaisseau nommé *le*
Pélican, fut soigneusement conservé à Dept-
fort dans un bassin, avec une inscription ho-
norable sur le grand mâc. Les découvertes
attribuées à Drack sont fort incertaines. On
marque sur les cartes dans la mer du sud une
côte sous le cercle polaire, plus quelques îles
au nord de la ligne, plus aussi au nord la
nouvelle Albion.

Introduction

Le chevalier Thomas Cavendish, Anglais,
partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois
vaisseaux, y rentra avec deux le 9 septembre
1588. Ce voyage, le troisième fait autour du
monde, ne produisit aucune découverte.

Olivier de Noort, Hollandais, sortit de Rot-
terdam le 2 juillet 1598, avec quatre vaisseaux,
passa le détroit de Magellan, cingla le long des
côtes occidentales de l'Amérique, d'où il se
rendit aux *Larrones*, aux Philippines, aux Mo-
luques, au cap de Bonne-Espérance, & rentra
à Rotterdam avec un seul vaisseau, le 26 août
1601. Il n'a fait aucune découverte dans la
mer du sud.

Georges Spilberg, Allemand au service de
la Hollande, fit voile de Zélande le 8 août

mouth avec

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Introduction

1614, avec six navires, perdit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où sans rien découvrir dans sa route, il passa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ses vaisseaux rentrèrent dans les ports de Hollande le premier juillet 1617.

Presque dans le même-temps, Jacques Lemaire & Schouten immortalisaient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde & le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrés de latitude sud à cent lieues dans l'ouest, *l'île sans Fonds*; par quatorze degrés quarante-six minutes sud, & quinze lieues plus à l'ouest, *l'île Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'ouest, *l'île des Mouches*; par les seize degrés dix minutes sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traitres*; cinquante lieues plus ouest, *celle d'Espérance*, puis *l'île de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude sud, environ cent soixante-dix-neuf

dég
ils c
née.
Gilo
Geo
en E
Lem
ten
rentr
Ja
Hug
onze
de fa
la m
rent f
aux l
la me
en for
presq
juille
En
ginie
courf
Larro
rance
1686
dans
dans

degrés de longitude orientale de Paris. Ensuite ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée, passent entre son extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe sur des vaisseaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Schouten revoit sa patrie. *La Concorde & le Horn* rentrèrent après deux ans & dix jours.

Jacques Lhermite, Hollandais, & Jean-Hugues Schapenham, commandant une flotte de onze vaisseaux, partirent en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou ; ils entrèrent dans la mer du sud par le cap de Horn, & guerroyèrent sur les côtes Espagnoles, d'où ils se rendirent aux Larrones, sans faire aucune découverte dans la mer du sud, puis à Batavia. Lhermite mourut en sortant du détroit de la Sonde, & son vaisseau, presque seul de sa flotte, territ au Texel le 9 juillet 1626.

En 1683, Cowley, Anglais, partit de la Virginie ; il doubla le cap de Horn, fit diverses courses sur les côtes Espagnoles, se rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne-Espérance en Angleterre, où il arriva le 12 octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du sud ; il prétend avoir découvert dans celle du nord, par quarante-sept degrés de

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Introduction

latitude australe, & à quatre-vingt lieues de la côte des Paragons, l'île *Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglais deux, sans la trouver.

Wood Roger, Anglais, sortit de Bristol le 2 août 1708, passa le cap de Horn, fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà plusieurs fois, il passa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Espérance, il territ aux Dunes le premier octobre 1711.

Dix ans après, Roggewin, Mecklenburgeois, au service de la Hollande, sortit du Texel avec trois vaisseaux; il entra dans la mer du sud par le cap de Horn, y chercha la terre de *Davis* sans la trouver; découvrit dans le sud du Tropique austral l'île de *Pâques*, dont la latitude est incertaine; puis, entre le quinzième & le seizième parallèle austral, les îles *Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux; puis à-peu-près dans la même latitude, les îles *Aurore*, *Vespres*, le *Labyrinthe* composé de six îles, & l'île de la *Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le douzième parallèle sud, trois îles, qu'il nomma îles de *Bauman*, & enfin sous le onzième parallèle austral, les îles de *Thienhoven* & *Groningue*; naviguant ensuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués.

L'An
perfo
& ar
quar
lieu.
Le
entiè
Anfo
dente
mon
graph
D
s'en
vingt
récen
part
détro
dans
au n
1769
aux l
fon
D
Byro
avec

(
vont

L'Amiral Roggewin repassa en Hollande, de sa

personne, sur les vaisseaux de la compagnie, Introduction
& arriva au Texel le 11 juillet 1723, six cent quatre-vingt jours après son départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paraissait entièrement éteint, lorsqu'en 1741 l'Amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, mais qui n'a rien ajouté à la géographie.

Depuis ce voyage de l'Amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pendant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron⁽¹⁾ part des Dunes le 20 juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du sud, faisant sa route presque au nord-ouest, arrive à Batavia le 28 novembre 1765, au cap le 24 février 1766, & le 9 mai aux Dunes, six cent quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le capitaine Wallis part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow*, il

(1) Ses voyages, celui de Wallis & celui de Carteret vont passer successivement sous les yeux du Lecteur.

Introduction

traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swallow*, que commandait le capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du sud; il y découvre une île environ par le dix-huitième parallèle à peu près en août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de misères dans la mer du sud, arrive à Macassar au mois de mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à Batavia le 13 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de décembre.

On voit que de ces treize voyages autour du monde, aucun n'appartient à la nation Française, & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte; savoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallis; les autres navigateurs, qui n'avaient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi des routes connues sans étendre la connaissance du globe.

En 1714, un Français nommé *la Barbizais le Gentil*, était parti sur un vaisseau particulier,

DES VOYAGES: 67

Introduction

pour aller faire le commerce sur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il se rendit en Chine, où après avoir séjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avait amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait, de sa personne, le tour du monde, mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du monde, fait par la Nation Française.

Parlons maintenant de ceux qui partant, soit d'Europe, soit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, soit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du sud; sans avoir fait le tour du monde.

Il paraît que c'est un Français, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premières en 1503 & 1504; on ignore où sont situées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point envoyé dans sa patrie, mais auquel Gonneville, se croyant alors personnellement engagé envers lui, a fait épouser son héritière.

Alfonse de Salazar, Espagnol, découvrit en 1525 l'*île de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'est de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvième & le

ALE

n, est séparé
le capitaine
as la mer du
on par le dix-
i août 1767;
ntre les terres
anvier 1768,
nce, & enfin
e mai de la

avoir essuyé
du sud, arrive
e, avec perte
Batavia le 13
ance à la fin

oyages autour
à la nation
ont été faits
ir, ceux de
e, de Rog-
autres navi-
que de s'en-
gnols, ont
la connais-

Barbigeais le
particulier;

Introduction

onzième parallèle nord, un amas d'îles qu'il nomma les *îles des Rois*, à-peu-près par la même longitude que l'île Saint-Barthelemi; il se rendit ensuite aux Philippines & aux Moluques; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoissance des îles ou terres nommées *Nouvelle Guinée & Terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés nord, environ à quatre-vingt lieues dans l'est des îles des Rois, une suite d'îles basses, nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du sud, ne découvrirent qu'une île située par vingt degrés trente minutes de latitude nord, environ à cent degrés de longitude ouest de Paris. Ils la nommèrent *île Saint-Thomas*.

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit aussi sa route au nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtième & le neuvième parallèle, à des longitudes différentes, plusieurs îles; savoir, *Rocca Partida*, les *îles du Corail*, celles du *Jardin*, la *Matelote*, l'*île d'Arézise*, & enfin il aborda à la Nouvelle Guinée, ou plutôt, suivant son rapport, à la *Nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avait pas encore découvert le passage qui porte son nom.

Le
es p
Al
érou
ue l
mais,
ur la
n igr
ment
eulen
e la
aralle
ont l
nt p
En
el Lin
ar la
y fit
ans c
intell
nprim
es dét
ui ser
e Ma
En
u voya
eparit
cherc

as d'îles qu'il
u-près par la
rthlemi; il se
ax Moluques;
eur le premier
ommées *Nou-*
s. Il découvrit
viron à qua-
les des Rois,
es les îles des

de Grijalva,
ur reconnaître
t qu'une île
minutes de
egrés de lon-
ommèrent île

ique en 1542,
e. Il y décou-
me parallèle,
lusieurs îles;
Corail, celles
zise, & enfin
ou plutôt,
le Bretagne,
découvert le

DES VOYAGES. 11

Le voyage suivant est plus fameux que tous
es précédens.

Introduction

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du
Pérou en 1567, découvrirent les îles célèbres
ue leur richesse fit nommer *îles de Salomon*;
mais, en supposant que les détails rapportés
ur la richesse de ces îles ne soient pas fabuleux,
n ignore où elles sont situées, & c'est vaine-
ment qu'on les a recherchées depuis. Il paraît
eulement qu'elles sont dans la partie australe
e la ligne entre le huitième & le douzième
arallèle. L'île *Isabella* & la terre de *Guadalcanal*,
ont les mêmes voyageurs font mention, ne
ont pas mieux connues.

En 1579, Pedro Sarmiento, parti du *Callao*
el Lima avec deux vaisseaux, entra le premier
ar la mer du sud dans le détroit de Magellan.
y fit des observations importantes, & montra
ans cette expédition autant de courage que
intelligence. La relation de ce voyage a été
nprimée à Madrid en 1768. Elle renferme
es détails intéressans pour tous les navigateurs
ui seront dans le cas de franchir le détroit
e Magellan.

En 1595, Alvar de Mindana qui avait été
u voyage fait par Mendoce dans l'année 1567,
epartit du Pérou avec quatre navires pour la
echerche des îles de Salomon. Il avait avec lui

L' HISTOIRE GÉNÉRALE

Introduction

Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvième & le onzième parallèle méridional environ par cent huit degrés à l'ouest de Paris, les îles *Saint-Pierre, Magdelaine, la Dominique & Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendocce*, du nom de Dona Isabella de Mendocce, qui était du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'ouest, il découvrit les *îles Saint-Bernard*, presque à deux cent lieues dans l'ouest de celle-ci, *l'île Solitaire*, & enfin *l'île Sainte-Croix*, située à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigua de-là aux Larrones, enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana: on n'a pas sçu ce qu'était devenu son navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avait ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 décembre 1605, & prit sa route à-peu-près dans l'ouest. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquième degré de latitude sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés sud, sept ou huit autres îles basses & presque noyées, qui portent son nom, & par le treizième degré de latitude sud, environ cent cinquante-sept degrés à l'ouest de Paris,

~~Introduction~~
Introduction

uis célèbre par
découvrit entre
le méridional
ouest de Paris,
la Dominique
Arquifes de Men
de Mendoce, qui
- quatre degré
Saint-Bernard
ouest de celle
Sainte-Croix,
ante degrés de
flotte navigua
Philippines, ou
a : on n'a pas
re.
on de l'anfor
u Pérou Don
ix vaisseaux le
oute à-peu-près
une petite île
e latitude sud,
grés de longi-
entre dix-huit
uit autres îles
ent son nom,
e sud, environ
est de Paris,

île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recher-
nant ensuite l'île *Sainte-Croix* qu'il avait vue
ans son premier voyage, recherche qui fut
aine, il découvrit par treize degrés de latitude
ad, & à-peu-près cent soixante-seize degrés de
ongitude orientale de Paris, l'île *de Taumaco*;
uis environ cent lieues à l'ouest de cette île,
ar quinze degrés de latitude sud, une grande
erre qu'il nomma la *terre australe du Saint-*
Sprit, terre que les divers géographes ont diver-
ement placée. Là, il finit de courir à l'ouest, &
prit la route du Mexique, où il se rendit à
fin de l'année 1606, après avoir encore infruc-
eusement cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Tasman, parti de Batavia le 14 août
1642, découvrit par quarante-deux degrés de
latitude australe, & environ cent cinquante-
inq degrés à l'est de Paris, une terre qu'il
nomma *Vandiemèn*; il la quitta faisant route à
ouest, & environ à cent soixante degrés de
notre longitude orientale, il découvrit la *nou-*
velle Zélande par quarante-deux degrés dix
minutes sud. Il en suivit la côte environ jusqu'à
rente-quatre degrés de latitude sud, d'où il cingla
au nord-est, & découvrit par vingt-deux degrés
rente-cinq minutes, environ cent soixante-qua-
torze degrés à l'est de Paris, les îles *Pylstaart*,
Amsterdam & *Rotterdam*. Il ne poussa pas ses

Introduction recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaste suite, soit de terres, soit d'îles, qui s'étend depuis le sixième jusqu'au trente-quatrième degré de latitude australe, entre le cent cinquième & le cent quarantième degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il était juste de la nommer ainsi, puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandais qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La première terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appelée d'*Endracht*, du nom du vaisseau que montait celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquième degré de latitude sud. En 1618, une autre partie de cette terre, située à-peu-près sous le quinzième parallèle, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'est pas le même que celui nommé depuis *Vandiemèn* par Tasman. En 1619, Jean d'*Edels* donna son nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, située entre le trentième & le trente-troisième parallèles, reçut celui de *Leuwin*. Pierre de *Nuitz* en 1627, donna le sien à une côte qui paraît faire la suite de celle de Leuwin dans l'ouest. Guillaume de *Witt* appella de son nom

t à Batavia en
e & Gilolo.

de nouvelle Hol
rres, soit d'îles,
usqu'au trente
trale, entre le

antième degre

ien de Paris. Il

puisque ce sont

andais qui ont

e cette contrée

ces parages, fut

appelée d'En-

e montait celui

vingt-quatre &

sud. En 1618,

tuée à-peu-près

découverte par

'Arnhem & de

ême que celui

nan. En 1619,

portion méridi-

Une autre por-

le trente-troi-

Leuwin. Pierre

une côte qui

Leuwin dans

de son nom

une partie de la côte occidentale, voisine du
tropic du Capricorne, quoiqu'elle dût porter
celui du capitaine *Viane*, Hollandais, qui en
1628, avait payé l'honneur de cette découverte
par la perte de son navire & de toutes ses
richesses.

Dans la même année 1628, entre le dixième
& le vingtième parallèle, le grand golfe de la
Carpentarie fut découvert par *Pierre Carpenter*,
Hollandais, & cette nation a souvent depuis fait
reconnaître toute cette côte.

Dampierre, Anglais, partant de la grande
Timor, avait fait en 1687 un premier voyage
sur les côtes de la nouvelle Hollande, & était
abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Die-*
men; cette course, fort courte, n'avait produit
aucune découverte. En 1699, il partit d'Angle-
terre, avec l'intention expresse de reconnaître
toute cette région sur laquelle les Hollandais ne
publioient point les lumières qu'ils possédaient.
Il en parcourut la côte occidentale depuis le
vingt-huitième jusqu'au quinzième parallèle. Il
eut la vue de la terre de *Concorde*, de celle de
Witt, & conjectura qu'il pouvait exister un
passage au sud de la *Carpentarie*. Il retourna
ensuite à *Timor*, d'où il revint visiter les îles
des *Papous*, longea la nouvelle *Guinée*, décou-
vrit le passage qui porte son nom, appella non-

Introduction *ouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'est, & reprit sa course pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'est ce même Dampierre qui, depuis 1683 jusqu'en 1691, tantôt flibustier, tantôt commerçant, avait fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel est, continue M. de Bougainville, l'exposé succinct des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaste océan Pacifique, jusqu'au temps de notre départ. Depuis notre retour en France, des navigateurs Anglais sont revenus d'un nouveau voyage autour du monde, & ce voyage me paraît être celui des modernes de cette espèce où on a fait le plus de découvertes en tous genres (1). Le nom du navire est l'*Endeavour*; il était commandé par le capitaine Cooke, & portait MM. Banks & Solander, deux savans illustres.

Partis de Plymouth le 25 août 1768, ils arrivent à la terre de Feu le 16 janvier 1769 après deux relâches, l'une à Madere, l'autre à Rio-Janéiro. Ils s'arrêtent cinq jours à la baie de Bon-Succès, & ayant doublé le cap de Horn, ils dirigent leur route sur Otahiti. Du 13 avril au 13 juillet ils séjournent dans cette île, où ils obser-

(1) Ce voyage & un second du même genre, entrepris par le même Capitaine, termineront notre abrégé.

ent en juin le passage de Vénus sur le disque
du soleil. En sortant d'Orahiti, un des Orahitiens
embarqué avec eux les détermine à s'arrêter à
quelques-unes des îles voisines; ils en visitent
celle où ils trouvent les mêmes mœurs & le même
usage qu'à Orahiti.

Introduction

De-là ils dirigent leur route pour attaquer la
nouvelle Zélande par quarante degrés de latitude
 australe. Ils y atterrent le 3 octobre sur la côte
 orientale, & reconnaissent parfaitement en six
 mois de circonvallation, que la nouvelle Zélan-
 de au lieu d'être une partie du continent austral,
 comme on le supposait assez généralement, est
 composée de deux îles sans aucune terre ferme
 dans le voisinage. Ils observent aussi qu'on y
 parle différens dialectes de la langue d'Orahiti,
 tous passablement entendus par l'Orahitien em-
 barqué dans l'Endeavour.

Leurs découvertes ne se bornent pas à celles-
 ci. Après avoir quitté le 31 mars 1770, les côtes
 de la nouvelle Zélande, ils viennent atterrer par
 trente-huit degrés de latitude australe sur la
 partie orientale de la *nouvelle Hollande*, ils la
 découvrent en remontant vers le nord, ils y font
 plusieurs mouillages & des reconnaissances,
 jusqu'au 10 juin, où ils échouent sur un rocher,
 par les quinze degrés de latitude; dans des pa-
 sages où je me suis aussi trouvé fort embar-

Tome XIX.

B

ALE

me ce détroit
Timor le long
ne Dampierre
tantôt sibus-
it le tour du

ville, l'ex-
s autour du
es faites dans
au temps de
en France,
us d'un nou-
ce voyage me
ette espèce où
ous genres (1).
il était com-
portait MM.
illustres.

1768, ils arri-
1769 après
autre à Rio-
baie de Bon-
orn, ils diri-
avril au 13
où ils obser-

entre, entrepris
abrégé.

vent

Introduction

rassé ; ils restent échoués vingt-trois heures, & passent deux mois à se radouber dans un petit port, voisin de ce rocher qui avait failli leur être fatal. Après avoir été plusieurs autres fois en risque dans ces parages funestes, ils trouvent enfin par dix degrés de latitude australe un détroit entre la nouvelle Hollande & les terres de la nouvelle Guinée, par lequel ils débouchent dans la mer des Indes.

Infatiables de recherches, ils visitent encore les côtes méridionales & occidentales de la nouvelle Guinée, viennent ensuite ranger la côte méridionale de l'île Java, passent le détroit de la Sonde, & arrivent le 9 octobre à Baravia. Ils y séjournent deux mois, relâchent ensuite au cap de Bonne-Espérance, à l'île Sainte-Hélène, & mouillent enfin aux Dunes le 13 Juillet 1771, ayant enrichi le monde de grandes connaissances en géographie & de découvertes intéressantes dans les trois règnes de la nature ».

On vient de voir comment M. de Bougainville, juge si éclairé en cette matière, s'explique sur les quatre Commodores Anglais, à qui nous devons la relation des derniers voyages dans la mer du sud. Nous allons voir comment s'expriment les navigateurs Français de ces mêmes voyages, & le témoignage qu'ils rendent aux auteurs.

trois heures, &
 er dans un petit
 it failli leur être
 res fois en risqu
 ouvent enfin par
 n détroit entre la
 s de la nouvelle
 ent dans la mer

 s vissent encore
 ntrales de la nou
 e ranger la côte
 ent le détroit de
 ctobre à Batavia
 âchent ensuite au
 e Sainte-Hélène
 e 13 Juillet 1771
 des connaissances
 rtes intéressantes
 ure ».
 M. de Bougain
 tière, s'explique
 glais, à qui nous
 voyages dans le
 omment s'explique
 de ces mêmes
 ils rendent au

DES VOYAGES. 19

Introduction

On désirait depuis long-temps que quelque
 puissance de l'Europe envoyât des navigateurs
 à examiner cette portion du globe, qui est
 entre la pointe méridionale de l'Amérique, le
 de *Bonne-Espérance* & le pôle austral. Mais
 l'esprit d'aventure & de conquête qui a dirigé
 les premières expéditions maritimes, s'est affaibli
 long-temps; on est devenu assez éclairé pour
 voir qu'il y avait peu à gagner pour le com-
 merce par des découvertes de ce genre, & les
 gouvernemens sont rarement disposés à faire
 sortir leurs trésors & leurs flottes, à des entre-
 prises dont on ne croit guères pouvoir recueillir
 de bons fruits, que des lumières nouvelles sur la
 géographie, la physique & la morale.
 Malgré ces obstacles, le goût des découvertes
 ne se ranimer en Europe. Il était naturel que
 l'Angleterre donnât l'exemple; sa situation, la
 étendue de son gouvernement, l'étendue de son
 commerce lui donnent à cet égard de grands
 avantages sur les autres puissances maritimes. Le
 souverain qui la gouverne a su mettre à profit
 ses moyens & ses forces, pour ordonner & diri-
 ger les entreprises dont le succès a parfaitement
 répondu à ses vues.
 Les quatre voyages dont on va lire la relation
 ont été exécutés par ses ordres dans l'espace de
 six ans; les vaisseaux destinés à ces expéditions

~~Introduction~~
Introduction

étaient commandés par des officiers choisis dans un corps de marine où le courage & les talents sont communs. Le quatrième voyage sur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'est une expédition vraiment philosophique. Le capitaine Cook était accompagné de plusieurs savans & artistes, qui réunissaient le plus grand zèle des connaissances de tous les genres. Jamais voyageurs, en découvrant de nouvelles terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, observé les hommes avec plus d'attention de circonspection, de sagesse & de lumière.

Ce qu'il est sur-tout intéressant de remarquer c'est l'esprit d'humanité & de justice avec lequel ces navigateurs se sont fait un devoir de traiter les peuples sauvages qu'ils ont trouvés; c'est avec une bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la confiance avec laquelle ils supportent les insultes, les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur est si aisé de punir. Quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers conquérans du nouveau monde, on a peine à sentir ce qu'on doit à cet esprit philosophique qui distingue notre siècle, que protègent aujourd'hui tous les souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont qu-

iers choisis da
 age & les tale
 oyage sur-tout
 moyens extr
 raiment philo
 accompagné
 réunissaient
 ces de tous
 découvrant d
 inconnus, n
 oductions nar
 plus d'attentio
 de lumière.
 nt de remarque
 stice avec leq
 devoir de trait
 rrouvés; c'est
 le trafic, la p
 nt les insultes
 quelle ils pard
 irés qu'il leur
 mpare cette co
 manité des p
 monde, on ai
 rit philosophic
 rotégent aujo
 'Europe, & c
 ux qui ont qu

de chose à craindre des progrès de la raison & ~~des~~
 lumières.
 On s'étonne qu'une si grande partie de ce
 be que nous habitons soit encore inconnue;
 is ne serait-il pas plus naturel de s'étonner au
 traire que nous le connussions déjà si bien?
 and on fait attention aux souffrances & aux
 ngers de toute espèce qui accompagnent les
 vigations dans des mers nouvelles, & quand
 considère combien sont éloignés & incertains
 avantages qu'on peut en retirer, on ne saurait
 user son admiration & la reconnaissance à des
 nmes qui ont assez de zèle & de courage pour
 ecuter ces pénibles & périlleuses entreprises.
 Nous croyons devoir mettre le lecteur à portée
 juger plus aisément des découvertes géogra
 ques qu'ils ont faites, en rappelant en peu
 mots ce qu'on connaissait avant eux des pays
 ils ont examinés.
 Les navigateurs qui jusqu'à eux avaient par
 aru la mer du sud, n'avaient pas pu déterminer
 la nouvelle Guinée & la nouvelle Zélande ne
 maient qu'un seul pays, ou si c'étaient deux
 ntrées séparées. On croyoit que la nouvelle
 etagne était une seule île. La côte orientale de
 nouvelle Hollande était absolument inconnue.
 n ne connaissait guère de la nouvelle Zélande
 e le petit canton où débarqua Tasman & qu'il

appella *baie des assassins*; & l'on supposait d'ailleurs que cette région faisait partie du continent méridional. Les cartes plaçaient dans l'océan pacifique des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles représentaient comme n'étant occupées que par la mer de grands espaces. On a découvert plusieurs îles. Enfin les physiciens pensaient que depuis le degré de latitude sous lequel les navigateurs s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir jusqu'au pôle austral un continent fort étendu.

Les navigateurs Anglais, dans les quatre voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *nouvelle Hollande* appelée aujourd'hui *nouvelle Galles méridionale* était un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le capitaine Cook a déterminé avec précision le gissement des côtes. La *nouvelle Bretagne* composée de deux îles & non pas d'une seule comme on l'imaginait, & ces deux îles sont séparées par un canal, nommé *canal Saint-George*. On a fait le tour de la *nouvelle Zélande*, & la carte qu'on en a dressée est peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe. Quelques auteurs avaient pensé que de l'île *George III* à la *nouvelle Zélande* il pouvait avoir un continent; le capitaine Cook assure qu'ils se sont trompés. On a découvert un grand

supposait d'ail
 rtie du contine
 nt dans l'océ
 qu'on n'a poi
 t comme n'ét
 rands espaces
 afin les physici
 de latitude s
 arrêtés, il po
 ral un contine

ombred petites îles, & l'on a reconnu en même-
 temps que plusieurs de celles dont on supposait
 existence, étaient imaginaires. Quant au conti-
 ent méridional, il est démontré par le dernier
 voyage de cette collection qu'il n'y en a point
 qu'au 71^{ème} degré de latitude sud.
 Nous joindrons ici l'exposé des préparatifs de
 s expéditions qui font tant d'honneur à la
 marine anglaise, dans les termes de M. Haw-
 esworth qui les a rédigées.

« dans les quar
 re, ont recon
 uvelle. Holland
 elles méridiona
 nd que l'Europ
 né avec précisi
 velle. Bretagne
 pas d'une ser
 s deux îles so
 né canal Sai
 la nouvelle Z
 essée est peut-ê
 s côtes d'Europ
 que de l'île
 nde il pouvait
 ne. Cook assu
 ouvert un gra

« Le Roi régna, peu de temps après son avè-
 nement au trône, forma le projet d'équiper des
 vaisseaux pour aller découvrir des pays inconnus,
 le royaume jouissant, en 1764, d'une paix
 profonde, Sa Majesté s'occupa à mettre ce pro-
 jet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent
 expédiés sous le commandement du Commodore
 Byron. Pour faire connaître exactement les
 intentions & les motifs de Sa Majesté, il suffira
 de transcrire ici le préambule des instructions
 qui furent données au Commodore, & qui sont
 datées du 17 juin de la même année.
 « Comme rien n'est plus propre à contribuer
 à la gloire de cette Nation en qualité de
 puissance maritime, à la dignité de la cou-
 ronne de la Grande-Bretagne, & aux progrès
 de son commerce & de sa navigation, que de
 faire des découvertes de régions nouvelles;

Introduction

» & comme il y a lieu de croire qu'on peut
 » trouver dans la mer Atlantique, entre le cap
 » de *Bonne-Espérance* & le détroit de *Magellan*,
 » des terres & des îles fort considérables incon-
 » nues jusqu'ici aux puissances de l'Europe,
 » situées dans des latitudes commodes pour la
 » navigation & dans des climats propres à la
 » production de différentes denrées utiles au
 » commerce; enfin comme les îles de *Sa Ma-
 » jesté*, appelées *îles de Pepys* & *îles de Falkland*,
 » situées dans l'espace qu'on vient de désigner,
 » n'ont pas encore été examinées avec assez de
 » soin, pour qu'on puisse avoir une idée exacte
 » de leurs côtes & de leurs productions, quoi-
 » qu'elles aient été découvertes & visitées par
 » des navigateurs Anglais; Sa Majesté, ayant
 » égard à ces considérations, & n'imaginant
 » aucune conjoncture aussi favorable à une
 » entreprise de ce genre, que l'état de paix
 » profonde dont jouissent heureusement ses
 » royaumes, a jugé à propos de la mettre à exé-
 » cution, &c. ».

Le *Dauphin* était un vaisseau de guerre de
 sixième rang, monté de vingt-quatre canons: son
 équipage était composé de cent cinquante matre-
 lots, avec trois lieutenans & trente-sept bas
 officiers.

Le *Tamar* était un *floup* monté de seize

ire qu'on peut
 e, entre le cap
 oir de Magellan,
 idérables incon-
 s de l'Europe,
 modes pour la
 uts propres à la
 nées utiles au
 îles de Sa Ma-
 îles de Fakland,
 ent de désigner
 es avec assez de
 une idée exacte
 uctions, quoi-
 & visitées par
 Majesté, ayant
 & n'imaginant
 vorable à une
 l'état de paix
 reusement se
 a mettre à exé-
 de guerre de
 tre canons: son
 nquante mate-
 ente-sept bas
 onté de seize

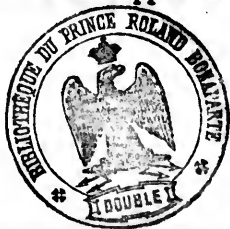
anons & commandé par le capitaine Mouat :
 son équipage était composé de quatre-vingt-dix
 matelots, avec trois lieutenans & vingt-deux
 bas officiers.

Introduction

Le *commodore Byron* fut de retour en Angle-
 terre au mois de mai 1766; & au mois d'août
 suivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau,
 sous le commandement du capitaine Wallis,
 avec le *Swallow*, commandé par le capitaine
 Carteret, avec les mêmes instructions générales
 pour faire des découvertes dans l'hémisphère
 méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la
 première fois. Le *Swallow* était un *stoup* monté
 de quatorze canons, & ayant pour équipage
 quatre-vingt-dix matelots, avec un lieutenant &
 vingt-deux bas officiers.

Ces deux vaisseaux marchèrent ensemble jus-
 qu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer
 du sud, à l'entrée occidentale du détroit de
 Magellan; de-là ils revinrent en Angleterre par
 des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par
 la Société Royale, qu'il serait convenable d'en-
 voyer des astronomes dans quelques parties de
 la mer du sud, pour y observer le passage de
 Vénus sur le disque du soleil, qui, selon les
 calculs astronomiques, devoit se faire en 1769.
 On jugea en même-temps que les îles appellées



Introduction

Marquesas de Mendoza, ou celles de *Rotterdam* & *Amsterdam*, étaient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette observation.

En conséquence de ces délibérations, la Société présenta au roi un mémoire, en date du mois de février 1768, par lequel elle suppliait Sa Majesté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majesté y ayant égard, signifia aux commissaires de l'Amirauté que son intention était de faire équiper un vaisseau pour transporter des observateurs dans la partie des mers du sud, que la Société Royale jugerait la plus convenable à son objet. Au commencement du mois d'avril suivant, la Société reçut une lettre du secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnait avis qu'on avait choisi une barque de trois cent vingt-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment était appelé *l'Endeavour*; le commandement en fut donné au lieutenant de vaisseau Jacques Cook, officier dont les talens pour l'astronomie & la navigation étaient connus, & qui fut en même temps nommé par la Société Royale pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, astronome qui avait été pendant long-temps Aide du docteur Bradley, à l'observatoire royal de Greenwich.

Tandis qu'on travaillait à l'équipement de ce vaisseau, le capitaine Wallis revint en Angleterre; comme à son départ, le lord Morton lui avait recommandé de déterminer un lieu propre à l'observation du passage de Vénus, ce capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une île qu'il avait découverte & qu'il avait appelée *île George*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conséquence, la société royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de juin, en réponse à celle que ce bureau lui avait adressée pour lui demander où elle désirait qu'on transportât ses observateurs.

L'*Endeavour* avait été construit pour le commerce du charbon de terre: on avait préféré un bâtiment de cette construction pour plusieurs raisons: c'était ce que nos matelots appellent *a good sea boat*, (un bon bateau marin) qui était plus spacieux, plus propre à s'approcher de terre, & qui pouvait être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

Son équipage était composé du lieutenant Cook, qui avait le commandement, avec deux lieutenans sous lui; d'un maître & un bosman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien &

28 HISTOIRE GÉNÉRALE

Introduction

un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuisinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze soldats de Marine & neuf domestiques, formant en tout quatre-vingt-quatre personnes, outre le commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité suffisante de munitions & d'autres choses nécessaires. Il fut réglé aussi qu'après que l'observation du passage de Vénus serait faite, l'*Endeavour* suivrait le projet général de faire des découvertes dans les mers du sud. Le résultat des différentes expéditions de ces vaisseaux a été rédigé d'après les journaux tenus par les commandans, lesquels ont été remis entre mes mains par les commissaires de l'Amirauté ..

Avant de conduire nos lecteurs au détroit de Magellan qui a toujours été le premier pas des navigateurs que nous allons suivre, c'est ici le lieu de placer les différens témoignages pour ou contre l'existence d'une race de géants dans cette contrée, témoignages recueillis dans un ouvrage François qui a pour titre: *Histoire des navigations aux terres Australes.*

C'est une chose bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de té-

un aide; d'un
 rivain, deux
 voilier, trois
 bons matelots,
 domestiques;
 tre personnes,
 ana des vivres
 ord dix canons
 ntité suffisante
 nécessaires. Il
 bservation du
 ndeavour sui-
 s découvertes
 des différen-
 a été rédigé
 commandans,
 mains par les

au détroit de
 emier pas des
 , c'est ici le
 ges pour ou
 ats dans cette
 ns un ouvra-
 ire des navi-
 e que cette
 tant de té-

» moins oculaires, sur un point de fait si facile
 » à connaître, & en même-temps si singulier
 » que l'est l'existence de tout un peuple de
 » géants. On a vu dans les relations ci-dessus,
 » que pendant cent ans de suite presque tous
 » les navigateurs, de quelque nation qu'ils
 » soient, s'accordent pour attester la vérité de
 » ce fait; & que depuis un siècle aussi, le plus
 » grand nombre s'accorde à le nier, traitant de
 » mensonge le récit des précédens, & attri-
 » buant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur
 » que leur inspirait la vue de ces hommes féro-
 » ces, soit au penchant naturel qu'ont les hom-
 » mes à débiter des choses extraordinaires. On
 » ne peut nier que les hommes n'aient un
 » étrange amour pour le merveilleux, & que
 » l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les
 » objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait
 » pu exagérer sur cet article, & débiter plu-
 » sieurs fables; examinons cependant si tous
 » ceux qui affirment le fait l'ont vu dans un
 » moment d'effroi, & comment il serait possi-
 » ble que des nations qui se haïssent & se con-
 » trarient, se fussent accordées sur un point
 » d'une évidente fausseté.

» Je ne m'arrête pas à la vieille opinion ré-
 » pandue parmi les peuples d'Amérique, aussi
 » bien que dans notre ancien monde, qu'il y

Introduction

» avait eu autrefois sur la terre une race de
 » géants fameuse par ses violences, ainsi que
 » par ses crimes.

» On me raconta, dit la Barbinais, que pen-
 » dant un déluge dont le Pérou fut inondé, les
 » Indiens se retirèrent sur les plus hautes mon-
 » tagnes, pour attendre que toutes les eaux
 » fussent écoulées. Lorsqu'ils descendirent dans
 » la plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une
 » taille démesurée qui leur firent une guerre
 » cruelle. Ceux qui échappèrent à leur barbarie,
 » furent obligés de chercher un asyle dans les
 » cavernes des montagnes. Après s'être tenus
 » cachés pendant plusieurs années, ils virent
 » paraître au milieu des airs un jeune homme
 » qui foudroya les géants, & par la défaite de
 » ces cruels ennemis, ils se retrouvèrent maî-
 » tres de leurs anciennes demeures. Mes guides
 » me montrèrent plusieurs marques de la foudre
 » imprimée sur un rocher, & des os d'une gran-
 » deur extraordinaire, qu'ils regardent comme
 » les restes de leurs géants. On ne fait en quel
 » temps ce déluge est arrivé.

» L'ynca Garcilasso, dans son histoire du
 » Pérou, rapporte que selon la tradition com-
 » mune, on vit arriver dans des bateaux de
 » joncs, vers la pointe *Sainte Hélène*, une troupe
 » de géants si hauts, que les naturels du pays

ne
 éta
 & l
 nu
 rêt
 roc
 cur
 hor
 pro
 ils
 vai
 les
 nère
 eux
 race
 ni le
 de
 effe
 prêt
 &
 qu'
 dem
 » C
 diti
 Am
 con
 éno
 liv.

ne leur allaient qu'aux genoux; leurs yeux étaient larges comme le fond d'une assiette, & les autres membres à proportion; ils allaient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton, où ils creusèrent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeait autant que cinquante hommes: desorte qu'ayant bientôt épuisé les provisions que la terre pouvait leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevaient les femmes du pays: mais comme ils les tuaient en voulant s'en servir, ils s'adonnèrent entr'eux à la sodomie, qui attira sur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible race fut enfin détruite; mais le feu ne consuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de momumens à la vengeance céleste. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent entière devoit peser plus d'une demi-livre.

» Ceux qui seront curieux du détail des traditions de cette espèce répandues chez les Américains, de celui des édifices autrefois construits par les géants avec des pierres énormes, le trouveront dans Torquemada, liv. I. ch. 13 & 14. Toutes ces fables sont à

~~Introduction~~
Introduction

» peu près semblables à ce que l'on raconte des
 » géants de notre ancien monde. Les os des
 » géants qu'on trouve quelquefois en Amérique,
 » tels qu'on en montrait en 1550 à Mexico &
 » ailleurs, ne sont probablement que des os de
 » grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la
 » vue même d'une telle race d'hommes qu'on
 » doit se décider sur leur existence, ou de
 » moins qu'à celle d'un squelette entier; ain
 » quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fai
 » voir, à la Cour de Londres, l'os de la cuiss
 » d'un de ces hommes, à la vue duquel on
 » connaissait par les proportions, que le géant
 » était d'une grandeur démesurée, je regarde
 » encore la preuve donnée par ce naturaliste
 » comme insuffisante, malgré ce qu'il ajout
 » qu'il a lui-même vu sur les côtes du Brésil
 » près de la rivière de Plata, des géants qu
 » vont entièrement nus: la partie de leur
 » crâne derrière la tête est aplatie & ronde
 » leurs femmes ont de longs cheveux noirs
 » aussi rudes que le crin d'un cheval, ils son
 » excellens archers, & portent en outre pou
 » armes deux boules massives, dont ils se ser
 » vent également bien, soit à lancer, soit
 » frapper. Il dit en avoir vu un de douze pied
 » de haut, qui était à la vérité le plus grand
 » de toute la contrée.

» Mais

»
 tan
 Esp
 No
 Kn
 No
 çais
 & c
 font
 prop
 c'est
 Lhe
 relai
 dont
 peut
 de to
 On c
 voya
 tels
 marq
 rien
 d'abc
 pour
 gons.
 & qu
 tienn
 détr
 du n
 Tom

on raconte des
e. Les os des
s en Amérique,
50 à Mexico &
que des os de
Ce n'est qu'à la
hommes qu'on
stence, ou de
ce entier; ain
n 1610 il a fai
l'os de la cuisse
vue duquel on
s, que le géant
ée, je regarde
t ce naturaliste
ce qu'il ajoute
côtes du Brésil
des géants qui
partie de leur
arie & ronde
cheveux noirs
cheval, ils font
en outre pour
dont ils se ser
lancer, soit
de douze pied
é le plus grand

» Mais faudra-t-il nier aussi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires; parmi les Espagnols, Magellan, Loïse, Sarmiente, Nodal; parmi les Anglais, Candish, Hawkins, Kniver; parmi les Hollandais, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg; parmi les Français, nos équipages des vaisseaux de Marseille & de Saint-Malo? Ceux qui les démentent sont Winter, qui, après avoir vu de ses propres yeux ce qui en est, dit sans détour que c'est un mensonge inventé par les Espagnols; Lhermite, amiral Hollandais; Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*. On doit mettre aussi dans la même classe les voyageurs qui gardent le silence sur ce point, tels que l'amiral Drake, puisque c'est une masque que la stature de ces peuples n'avait rien de frappant pour eux. Mais observons d'abord que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons, habitant la côte déserte à l'est & à l'ouest; & qu'au contraire la plupart de ceux qui soutiennent la négative, parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique, sur les côtes du nord & du sud. Les nations de l'un &

Introduction

» Mais

Tome XIX.

C

» de l'autre canton ne sont pas les mêmes ;
 » les premiers ont été vus quelquefois dans
 » le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un
 » si médiocre éloignement du port *Saint-Julien*,
 » où il paraît qu'est leur habitation ordinaire
 » L'équipage de Magellan les y a vus plusieurs
 » fois, a commercé avec eux, tant à bord de
 » navires que dans leurs propres cabanes ; Ma
 » gellan en emmena deux prisonniers sur les
 » vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa
 » mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue
 » à *Pigafette*, dont celui-ci dressa un petit dic
 » tionnaire. Rien de plus positif que tous ces
 » faits, & de moins sujet à l'illusion.

» J'affirme, dit Knivet, qu'étant au port
 » *Desiré*, j'ai mesuré des cadavres trouvés
 » dans des sépultures, & des traces des habitans
 » sur le sable, dont la taille est de quatorze
 » quinze & seize empan de hauteur. J'ai sou
 » vent vu au Brésil un de ces Patagons qu'on
 » avait pris au port *Saint-Julien* : quoique ce
 » fût qu'un jeune homme, il avait déjà treize
 » empan de haut. Nos Anglais, prisonniers au
 » Brésil, m'ont assuré qu'ils en avaient vu de
 » pareils sur la côte *Magellanique*. Sebald de
 » Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même
 » de ces géants qui arrachaient des arbres d'un
 » empan de diamètre. Il y a vu des femmes de

gran
 Noo
 de H
 se ba
 géan
 niers
 raco
 diver
 la gr
 pays
 avai
 qui v
 Silbe
 très-l
 n'étai
 Aris-
 hom
 visité
 on y
 gateu
 enfer
 mes
 un ex
 n'a p
 Noda
 de di
 la tête
 stature

les mêmes; quelquefois dans l'ordinaire à un *Saint-Julien*, ordinaire plusieurs à bord des cabanes; Mattonniers sur le baptisé avant les mots de sa langue. Un petit dic que tous ce sion.

étant au port d'avres trouvés des habitans de quatorze auteur. J'ai sou Patagons qu'o quoique ce n'avait déjà treize prisonniers avaient vu de que. Sebald de détroit même des arbres d' des femmes d'

grande & de médiocre taille. Olivier de Noort aperçut au port *Désiré* des sauvages de haute stature (il ne dit pas des géants); il se battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit six prisonniers, qu'il emmena à bord; l'un d'eux lui raconta dans la suite qu'il y avait dans le pays diverses nations, quatre desquelles étaient de la grandeur ordinaire; mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avait un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venait faire la guerre aux autres races. Silberg a vu dans la *terre de Feu* un homme de très-haute stature: les sépultures qu'il y trouva n'étaient que des gens d'une moyenne taille. Aris-Clafz, commis sur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant visité les sépulcres sur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens navigateurs avaient raconté, & que les ossemens enfermés dans ces tombeaux étaient d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'est ici un examen fait de sang-froid, où l'épouvante n'a pu grossir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins, se sont contenté de dire que ces sauvages sont grands de toute la tête plus que les Européens, & de si haute stature que les gens de l'équipage les appel-

Introduction

Introduction » laient des géants. Tous ces témoignages sont
 » anciens; en voici quelques autres du siècle
 » même où nous vivons. En 1704, les capitaines
 » Harington & Carman, commandans deux vais-
 » seaux Français, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de
 » *Marseille*, virent une fois sept de ces géants
 » dans la baie de *Possession*; une autre fois six
 » & une troisième fois une troupe de plus de
 » deux cent hommes, mêlée de ceux-ci & de
 » gens d'une taille ordinaire. Les Français eurent
 » une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun
 » mal. Nous tenons ce fait de M. Frésier, direc-
 » teur des fortifications de Bretagne, homme
 » fort connu & fort estimé. Il n'a pas vu lui-
 » même ces savages; mais il raconte qu'étant
 » au *Chili*, dom Pedro Molina, gouverneur de
 » l'île *Chiloë*, & plusieurs autres témoins ocu-
 » laires, lui ont dit qu'il y avait dans l'inté-
 » rieur des terres une nation d'Indiens nommée
 » par leurs voisins *Caucohues*, qui viennent quel-
 » quefois jusqu'aux habitations Espagnoles,
 » qui ont jusqu'à neuf ou dix pieds de hau-
 » Ce sont, disaient-ils, de ces Patagons qui
 » habitent la côte déserte de l'est, dont les
 » anciennes relations ont parlé. Les Espagnols
 » qui habitent l'Amérique méridionale sur les
 » côtes de la mer du sud, dit Raveneau de
 » Luffan, ont pour ennemis certains Indiens

bla
 ce
 gro
 la
 que
 on
 arra
 en
 tag
 du
 me
 avo
 Ma
 autr
 dep
 mèn
 bien
 à l'
 véri
 à ce
 mite
 dit
 peu
 péen
 vit
 de l'
 » J
 coup

moignages sont
autres du siècle
+, les capitaines
dans deux vais-
Malo, l'autre de
ot de ces géant
e autre fois six
oupe de plus de
e ceux-ci & de
Français euren
reçurent aucun
M. Frésier, direc
 Bretagne, homme
n'a pas vu lui-
raconte qu'étant
, gouverneur de
es témoins occu-
vait dans l'inté-
ndiens nomme
i viennent quel-
s Espagnoles, &
t pieds de haut
es Patagons qu
l'est, dont le
e. Les Espagno
ridionale sur le
it Raveneau d
certains Indien

blancs qui habitent une partie du *Chili* : ce sont des gens d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuses. Ils leur font toujours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils leur lèvent l'estomac comme on lève le plastron d'une tortue, & ils leur arrachent le cœur. Cependant Narborough, en même-temps qu'il convient que les montagnards ennemis & voisins des Espagnols du *Chili* sont de haute stature, nie formellement que leur taille soit gigantesque. Après avoir mesuré la piste & les crânes de sauvages Magellans qui se trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra plusieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'espèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter, est précis à cet égard, ainsi que celui de Jacques Lhermite sur les naturels de la *terre de Feu*, qu'il dit être puissans, bien proportionnés, & à peu près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Genne vit au port *Famine*, aucun n'avait six pieds de haut.

» J'ai voulu rassembler ici sous un même coup-d'œil les principales dépositions pour &

Introduction

» contre, sur un fait si curieux. En les voyant,
 » on ne peut guères se défendre de croire que
 » tous ont dit vrai; c'est-à-dire, que chacun
 » d'eux a rapporté les choses telles qu'il les a
 » vues; d'où il faut conclure que l'existence de
 » cette espèce d'hommes particulière est un
 » fait réel, & que ce n'est pas assez pour le
 » traiter d'apocryphe, qu'une partie des marins
 » n'ait pas apperçu ce que les autres ont for-
 » bien vu. C'est aussi l'opinion de M. Frézier,
 » écrivain judicieux, qui a été à portée de
 » rassembler les témoignages sur les lieux
 » mêmes.

» Il paraît constant que les habitans des deux
 » rives du détroit sont de la taille ordinaire,
 » & que l'espèce particulière faisait; il y a deux
 » siècles, sa demeure habituelle sur les côtes
 » désertes, soit dans quelques misérables cahu-
 » tes au fond des bois, soit dans des cavernes
 » ou rochers presque inaccessibles, comme nous
 » l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons
 » par son récit que dès ce temps, où les navires
 » d'Europe commençoient à fréquenter ce pas-
 » sage, ils s'y tenaient cachés tant qu'ils apper-
 » cevoient des vaisseaux en mer; raison pour
 » laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoi-
 » qu'on apperçût à tout moment des marques
 » récentes de leur séjour sur une côte que l'on

En les voyant, voyait déserte. Probablement la trop fréquente
 de croire que arrivée des vaisseaux sur ce rivage les a déter-
 e, que chacun minés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou
 elles qu'il les a à n'y venir qu'en certains temps de l'année,
 ne l'existence de & à faire, comme on nous le dit, leur rési-
 iculière est une dence dans l'intérieur du pays. Anson présume
 s assez pour le qu'ils habitent dans les *Cordelières* vers la côte
 partie des marins d'occident, d'où ils ne viennent sur le bord
 autres ont fort oriental que par intervalles peu fréquens :
 de M. Frézier, tellement que si les vaisseaux qui depuis plus
 té à portée de de cent ans ont touché sur la côte des *Pata-*
 sur les lieux *gons* n'en ont vu que si rarement, la raison ;
 selon les apparences, est que ce peuple farou-
 abitans des deux che & timide s'est éloigné du rivage de la
 raille ordinaire, mer, depuis qu'il y voit venir si fréquemment
 ifait ; il y a deux des vaisseaux d'Europe, & qu'il s'est, à l'exem-
 e sur les côtes ple de tant d'autres nations Indiennes, retiré
 niférables cahus dans les montagnes pour se dérober à la vue
 ns des cavernes des étrangers.

» Le meilleur moyen de mettre la chose hors
 s, comme nous d'incertitude, aurait été d'apporter en Europe
 tr. Nous voyons le corps ou le squelette entier d'un de ces
 , où les navires Patagons. Il est extraordinaire qu'on ne l'ait
 quenter ce pas fait, puisque les commandans des vais-
 nt qu'ils apper seaux en ont enlevé plusieurs fois qui sont
 er, raison pour morts durant la traversée en approchant des
 couvrir, quoi pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la
 t des marques cause à l'opinion superstitieuse des matelots,

Introduction

» qui, croyant que la boussole ne va pas bien
 » quand il y a un corps mort sur le vaisseau, ne
 » veulent point souffrir de cadavre à bord ; mais
 » il est aisé de se mettre au-dessus de ce préjugé
 » puérile, si jamais l'équipage d'un vaisseau
 » trouve moyen d'avoir un homme de cette
 » espèce en son pouvoir, & l'occasion mérite
 » assurément d'être cherchée ».

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers navigateurs, particulièrement du commodore Byron, du capitaine Wallis & du capitaine Carteret, officiers qui sont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-seulement ont vu les Patagons & conversé avec eux, mais qui les ont même mesurés, dissiperont tous les doutes qui ont pu subsister jusqu'à présent sur leur existence & leur taille extraordinaire.

A l'égard des moyens violens qu'il a fallu quelquefois employer pour se procurer la connaissance de ces nouvelles régions, écoutons le langage de M. Hawkesworth : c'est celui de la raison même.

« Je ne puis terminer ce discours sans exprimer la peine que j'ai ressentie en racontant le malheur de ces pauvres sauvages, qui dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorsqu'ils voulaient repousser

ne va pas bien
le vaisseau, ne
re à bord ; mais
s de ce préjugé
d'un vaisseau
omme de cette
ccasion mérite

oignages réunis
culièrement du
e Wallis & du
font encore vi-
t la véracité, &
atagons & con-
même mesurés,
ont pu subsister
e & leur taille

ns qu'il a fallu
ocurer la con-
ns, écoutons le
est celui de la

rs sans exprimer
contant le mal-
i dans le cours
rs, ont péri par
aient repousser

par la force l'invasion des étrangers dans leur pays. Je ne doute pas que mes lecteurs ne partagent avec moi le même sentiment ; c'est cependant un mal qui me paraît impossible d'éviter, toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays ; il faut s'attendre à trouver toujours de la résistance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui résistent, ou abandonner l'entreprise. On dira peut-être qu'il n'était pas toujours nécessaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur résistance serait impuissante ; je conviens que cela a pu être quelquefois ; mais il faut considérer que lorsque l'on entreprend de semblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne sont point exempts des faiblesses humaines, à des hommes qu'une injure soudaine provoque à la vengeance, que la présence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y soustraire, qu'un défaut de jugement ou une passion extrême peut égarer, & qui sont toujours disposés à étendre l'empire des loix auxquelles ils sont soumis, sur ceux qui ne connaissent même pas ces loix : tous les excès commis par quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, sont des maux inévitables.

On dira peut-être encore que si l'on ne peut éviter de semblables malheurs en allant décou-

Introduction

vrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que d'après les seuls principes sur lesquels cette opinion peut être fondée, il ne pourrait être permis en aucun cas d'exposer la vie des hommes pour des avantages de même espèce que ceux qu'on se propose en découvrant des terres nouvelles. S'il n'est pas permis de s'exposer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connaissances humaines, il ne le fera pas davantage d'exposer la vie de ses concitoyens pour étendre son commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci se soumettent est volontaire, au lieu que l'Indien se trouve malgré lui exposé au risque de perdre la vie, la conséquence sera encore la même; car il est universellement convenu, d'après les principes du Christianisme, que nous n'avons pas plus de droit sur notre propre vie que sur la vie des autres, & le suicide étant regardé comme une espèce de meurtre très-criminel, tout homme sera coupable d'exposer sa propre vie pour un motif qui ne lui permettrait pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, sans crime, sacrifier la vie des hommes dans des entreprises qui n'ont pour but que de satisfaire des besoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connaissances, il n'y

en au
desce
dans
princ
homr
de m
quell
la vi
titud
le fo
neau
taire
la vie
factic
civile
même
princ
espèc
natur
ques
l'hom
socié
socié
teur;
fuffic
voirs
comm
durée

nieux renonce
 que d'après les
 inion peut être
 s' en aucun cas
 des avantages
 se propose en
 S'il n'est pas
 en pour venir
 habite, dans la
 s connaissances
 tage d'exposer
 ndre son com-
 onnus. Si l'on
 x-ci se foumet-
 adien se trouve
 rdre la vie, la
 ne; car il est
 s les principes
 ons pas plus de
 sur la vie des
 é comme une
 ut homme sera
 pour un motif
 er à celle d'un
 ne, sacrifier la
 rifies qui n'ont
 bins artificiels,
 iffances, il n'y

en aura pas plus à employer la force pour
 descendre sur un pays nouvellement découvert,
 dans la vue d'en examiner les productions. Si ce
 principe n'était pas reçu, toute profession où les
 hommes exposent leur vie pour des avantages
 de même genre, ne devrait pas être permise, &
 quelle est la profession qui ne compromette pas
 la vie des hommes? Examinons cette mul-
 titude de peuple occupée aux arts, depuis
 le forgeron couvert de sueur devant un four-
 neau sans cesse embrasé, jusqu'à l'ouvrier séden-
 taire qui pâlit sur un métier, on verra par-tout
 la vie des hommes sacrifiée en partie aux besoins
 factices de la société. Dira-t-on que la société
 civile, à qui on fait ce sacrifice, est par-là
 même une combinaison contraire aux grands
 principes de la morale, qui sont la base de toute
 espèce de devoir? Dira-t-on qu'il est contre la
 nature d'exercer les facultés qui sont les mar-
 ques de distinction de notre nature même? Que
 l'homme étant doué de pouvoirs divers que la
 société civile peut seule mettre en action, cette
 société civile est contraire à la volonté du Créa-
 teur; & qu'il lui serait plus agréable que nous ne
 fussions pas sortis de l'état sauvage où ces pou-
 vours resteraient engourdis dans notre sein
 comme la vie dans l'embriion, pendant toute la
 durée de notre existence? Cette conséquence pa-

raîtra certainement extravagante & absurde (1); car quoique le commerce & les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature sans rapine & sans violence, & en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières, qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, par-tout où le gouvernement civil, les connaissances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paraît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences & du commerce sont en dernière analyse un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en résulter pour quelques individus, est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général ».

(1) C'est pourtant la conséquence qui résulte de tous les Ouvrages de J. J. Rousseau sur cette matière, mais tout ce qu'il y a d'hommes sensés a toujours été de l'avis de M. Hawkesworth, & la simple vérité est préférable à des erreurs éloquentes.



& absurde (1);
arts nuisent en
s hommes, en
er; ils subvien-
sans rapine &
aux habitans
n commun, ils les
tribus particu-
vages, se font
une férocité
nement civil,
tousci les mœurs
nnable de con-
es & du cc.n-
avantage pour
e de la vie qui
individus, est
s qui concou-

si résulte de tous
te manière, mais
ours été de l'avis
est préférable à

CHAPITRE PREMIER.

Byron.

APRÈS les préliminaires qu'on a vus dans l'in-
troduction, il nous suffira de dire que le com-
modore Byron partit des Dunes le 21 juin 1764,
toucha à Rio-Janéiro le 13 septembre, en partit
le 22 octobre, arriva au *Port Desiré*, le 21
novembre, en sortit pour chercher vainement
l'île Pépis, & s'assura qu'elle n'existait point. Il
reconnut le cap des Vierges qui forme au nord
l'entrée du détroit de Magellan, & jetta l'ancre
à deux milles du rivage; c'est de-là qu'il com-
mença à observer la côte des Patagons, & c'est
ici qu'il faut le laisser parler lui-même. Nous
suivrons constamment cette méthode avec tous les
voyageurs que nous allons suivre, la manière dont
ils racontent ne nous laissant d'autre travail que
celui d'abrèger, & de choisir ce qu'il y a de plus
intéressant pour toutes les classes de lecteurs.

Byron.

» A notre arrivée à l'ancre, j'observai avec ma
lunette une troupe d'hommes à cheval, qui arbo-
raient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc,
& qui du rivage nous faisaient signe d'aller à

 Byron.

terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon second lieutenant, & un détachement de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage suivis du canot à six rames, sous les ordres de M. Comming, mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cent hommes, dont quelques-uns étaient à pied & le plus grand nombre à cheval. Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable & continuaient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des gestes & par des cris à nous rendre auprès d'eux; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau & de très-grosses pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur le champ: ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté: la plupart de nous eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, & j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appellasse, ou que je leur fûsse signe de marcher.

É R A L E

ce peuple, je fis
douze rames; je
nall, mon second
de soldats bien
vers le rivage
sous les ordres de
utenant. Lorsque
ite distance de la
oupe se montait à
ont quelques-uns
nombre à cheval
che qui s'avance
sez considérable
leur pavillon, &
& par des cris
mais la descente
avait peu d'eau
d'aperçus entre
es; cependant je
rière, ce qu'ils
ent pas de nous
ôt nous primes
la plupart de nos
ceinture. Des
troupe sur le
ux officiers de
e les appellasse,
ner.



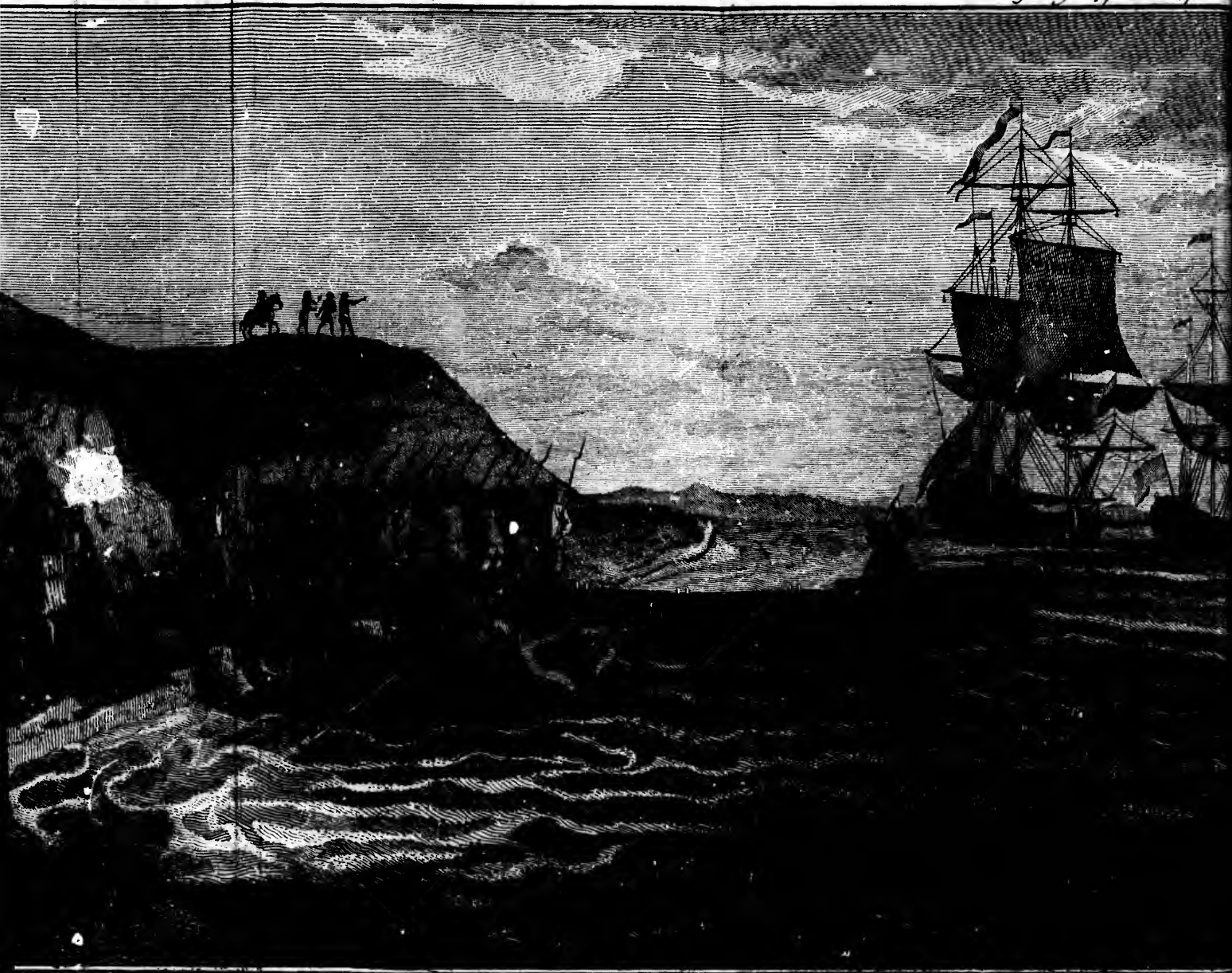
IRON

Après avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, & semblait valiser les contes des monstres à forme humaine. Sa peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards rossais, lui couvrait les épaules: il avait le corps peint de la manière du monde la plus étrange; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc: le reste de son visage était bisarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point, mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, elle n'était qu'à peu près au-dessous de sept pieds. A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de salut; & j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment qu'ils vinrent les aborder, & tous eurent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, & ils étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son

Byron.



ENTREVUE DU COMMODORE BYRON



THODORE BYRON AVEC LES PATAGONS.

Byron.

de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement ; & lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints & vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur ; les uns les avaient blancs & rouges, les autres rouges & noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées ; la plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans ; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entreux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'arracher.

racher

chet de
ur faire
ffade. T
le cou
tte qu'
n d'une
e la tête
ssi long
Une co
cette o
es prés
ependan
illantes
dérer de
aiter la
Il sera
e Gay,
resqu n
vient t
e se rap
pendant
es morc
es ruban
aisons au
es orner
êmes qu
eux de
ature, l

Tome

é mes oreilles
 approchai, je
 ds qui, d'un
 plaintif, que
 e acte de reli-
 us à peu près
 peints autour
 r; les uns les
 res rouges &
 blancheur de
 s; la plupart
 eau jettée sur
 quelques-uns
 chaque ralon
 ur sert d'épe-
 cette troupe
 nombre s'ac-
 arrivèrent au
 peine à faire
 Je leur distri-
 blancs, qu'ils
 plaisir. Je leur
 verd, j'en fis
 c je la déve-
 faisant tenir
 ent placés de
 assis. Aucun
 tenta de l'ar-
 racher

cher des mains des autres, quoiqu'il parût
 ur faire plus de plaisir encore que les grains de
 ssade. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu,
 le coupai par portions à peu près égales, de
 rte qu'il en resta à chacun la longueur envi-
 n d'une verge; je la leur nouai ensuite autour
 e la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher,
 aussi long-temps que je fus avec eux.

Une conduite si paisible & si docile leur fait,
 a cette occasion, d'autant plus d'honneur, que
 es présens ne pouvaient s'étendre à tous.
 ependant, ni l'impatience de partager ces
 illantes bagatelles, ni la curiosité de me con-
 dérer de plus près, ne purent les porter à
 quitter la place que je leur avais assignée.

Il serait naturel à ceux qui ont lu les Fables
 e *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien
 resqu'à nud, qui, paré des colifichets d'Europe,
 vient trouver ses compagnons dans les bois,
 e se rappeler *le singe qui avait vu le monde*;
 ependant, avant de mépriser leur penchant pour
 es morceaux de verre, des grains de collier,
 es rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne
 ifons aucun cas, nous devrions considérer que
 es ornemens des sauvages sont au fond les
 mêmes que ceux des nations civilisées; & qu'aux
 eux de ceux qui vivent presque dans l'état de
 nature, la différence du verre au diamant est

Byron.

pour ainsi dire nulle ; d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

Les Indiens que je venais de décorer, n'étaient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules ; elle avait une taille énorme, & son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste de son corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets & ces grains de raffade ; je fis pour m'en instruire, tous les signes dont je pouvais m'aviser ; mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge ; je compris bientôt que la troupe manquait de tabac & qu'il souhaitait que je fusse en procurer ; je fis un signe à mes gens qui étaient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avais laissés ; & aussi-tôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours. Les Indiens, qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours

RALE

que la valeur
est plus arbitraire
les mettent

écouter, n'étaient
bagatelles br
un peu plus d'
une femme q
d'or pâle,
terre bleu, at
de cheveux q
elle avait un
ait peint d'un
que le reste d
e d'où elle av
rassade; je fin
nes dont je p
me faire enten
tra le fourne
ouge; je com
quait de tabac
en procurer;
nt sur la poin
ordre que je le
u quatre d'en
sion que j'avai
s, qui, comme
ue toujours c



Benard Dresseit

LEURS HUTTES.



VUE DES INDIENS DE LA TERRE DE FEU D



Benard Dixerit

RE DE FEU DANS LEURS HUTTES.

es yeux
quelques-
en poussa
le quitter
eurs arme
aissées, a
out accid
us au-dev
e pus me
er, & d'
bac qu'o
evinrent a
ace, à l'e
e moi, po
e regretta
avait pas
umming
cher de f
ait six p
armé en p
oit dire
ans que
petit no
e haut, il
e épaisse
ille : ils
ature or
ut-à-cou

es yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt
 quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous
 en poussant un grand cri, & furent sur le point
 de quitter la place pour aller sans doute prendre
 leurs armes, que vraisemblablement ils avaient
 laissées, à très-peu de distance. Pour prévenir
 tout accident & dissiper leurs craintes, je courus
 au-devant de mes gens, &, du plus loin que
 je pus me faire entendre, je leur criai de retourner,
 & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le
 tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons
 revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur
 place, à l'exception d'un vicillard qui s'approcha
 de moi, pour me chanter une longue chanson.
 Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il
 n'avait pas encore fini de chanter, que M.
 Munting arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher
 de sourire de sa surprise; cet officier qui
 n'avait six pieds, se voyait pour ainsi dire trans-
 porté en pigmée à côté de ces géans, car on
 ne peut dire des Patagons qu'ils sont plutôt des
 géans que des hommes d'une haute taille. Dans
 le petit nombre des Européens qui ont six pieds
 de haut, il en est peu qui aient une carrure &
 l'épaisseur de membres proportionnées à leur
 taille: ils ressemblent à des hommes d'une
 stature ordinaire, dont le corps se trouverait
 tout-à-coup élevé par hasard à cette hauteur

Byron.

Byron.

extraordinaire ; un homme de six pieds deux pouces seulement , qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune , robuste & bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anormal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cens hommes, dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces , & dont la carrure & la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi , & autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations. Mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, & montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions ; mais je

crus deve

Lorsqu

fenta pou

ement a

un grand

e pense,

font une

ont de tr

tat, mai

les courr

servir de

oup aux c

n Anglet

omme le

allaient au

descendim

ité de gr

Sorti du

Commo

néro, & f

e *Disappo*

aborder.

« Je gou

aspect, à m

ne riant

ne plage

anté de g

ranches to

crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

Byron.

Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre : tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la course ; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors ; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & sans étriers, & nous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes ».

Sorti du détroit de Magellan le 9 d'avril 1765, le Commodore eut le 16 la vue de l'île Mafateo, & fut porté delà aux îles qu'il nomma *Disappointment*, parce qu'il ne put jamais aborder.

« Je gouvernai, dit-il, sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective ; tout autour regnait une plage d'un beau sable blanc ; l'intérieur étoit planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs om-

Byron.

bres, & forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendait une barre, sur laquelle la mer écumait avec fureur; & de grosses lames qui battaient toute la côte, en défendaient l'accès de toute part. Nous nous aperçûmes bientôt que l'île était habitée, plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux; car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent de nous, ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitans.

J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la défagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui était bordé d'un rochet de corail très-escarpé. Le scorbut faisait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étaient trainés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en abondance chargés de

fruit, de
antiscorb
faient av
des bana
ralement
défagrém
éparfes
qui les a
plus à leu
par la m
sentaient
privés. Il
pas plus f
une chaîn
dre à ces
d'obstacle
hommes
raient pas
l'autre; n
tiques, où
de la force
lement po
Inform
m'empêch
fusse qu'i
des fruits
en prolong
rent sur la

fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde; ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de désagrément, ils voyaient les écailles des tortues éparfes sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens qui les auraient rendus à la vie, n'étaient pas plus à leur portée, que s'ils en eussent été séparés par la moitié du globe; mais en les voyant, ils sentaient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'était pas plus fâcheuse, que si la distance seule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens si désirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auraient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre; mais c'était une de ces situations critiques, où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je fusse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris & en dan-

Byron.

sant; souvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air menaçant, se jetaient ensuite à la renverse, & demeuraient quelques instans étendus sans mouvement & comme s'ils eussent été morts; ce qui signifiait sans doute qu'ils nous tueraient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient plantés deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternaient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelque être invisible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'île, j'avois renvoyé nos bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonstrations de menaces, de grosses pierres qu'ils ramassaient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & plusieurs bagatelles propres à leur plaire; mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau,

& par
le can
qui se
gnaient
leurs r
venir,
les co
d'hosti
je ne n
des raf
nécessit
vie, si
les sau
mais r
leur ôte
naires c
revint l
Byro
le nom
degrés
& pour
il en ap
été rec
Batavia
vingt-d

& paraissoient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres qui se doutaient de leur dessein, & qui craignoient d'en être massacrés, s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les prévenir, en faisant feu sur eux; mais l'officier qui les commandait, ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, & que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage ».

Byron découvrit les îles auxquelles il donna le nom du Roi George, situées par les quatorze degrés quarante-une minutes de latitude sud, & poursuivant sa route jusqu'à l'île de Tinian, il en aperçut encore d'autres qui n'avaient pas été reconnues avant lui, & revint en Europe par Batavia & le cap de Bonne-Espérance, après vingt-deux mois & quelques jours de navigation.

 Byron.




CHAPITRE II.

Carteret.

Carteret.

LE voyage de Carteret est remarquable surtout par la découverte des îles de la Reine Charlotte : c'est ainsi qu'il nomma un groupe d'îles de la mer du sud, placées par le onzième degré de latitude méridionale. Il avait d'ailleurs accompagné Byron dans le voyage précédent, & c'est sur le sloop *Swallow* qu'il fit son second voyage autour du monde. Il toucha d'abord à Madère, & ensuite à Masafuéro, près du détroit de Magellan. Il était parti le 22 août 1768, & au mois d'août de l'année suivante, il se trouvait dans la grande mer du sud, avec un très-mauvais bâtiment & un équipage affaibli par la maladie. C'est ici qu'il faut prendre sa narration.

« Le scorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendait pas inutiles, étaient épuisés par un travail excessif. Notre mauvais vaisseau qui était depuis si long-temps au milieu des tempêtes & des orages, ne voulait plus manœuvrer. Le 10, notre situation

devint
il fit un
sous l'e
l'arrêter
était no
jour, n
d'espéra
inspira
ressent u
cri de
terre ét
& je cro
Nous po
droit à
cette ter
jointes e
sur le c
plus éle
fond &
Nous vi
qui étai
nuds. Je
le bate
parler ;
der sur
qu'il y a
vis le va
tout le p

devint plus malheureuse & plus alarmante ; il fit une voie d'eau dans les épaules, qui, étant sous l'eau, nous mirent dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel était notre état, lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvriâmes terre. Le transport subit d'espérance & de joie, que cet événement nous inspira, ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échaffaud le cri de sa grace. Nous trouvâmes ensuite que la terre était un groupe d'îles ; j'en comptai sept, & je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces îles, qui étaient droit à notre avant, lorsque nous aperçûmes cette terre la première fois, & qui paraissaient jointes ensemble. Le soir nous mîmes à l'ancre sur le côté nord-est, de la plus grande & de la plus élevée des deux, par trente brasses bon fond & à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étaient noirs, à tête laineuse & entièrement nus. Je dépêchai sur le champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler ; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître me dit à son retour qu'il y avait un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt impé-

 Carteret.

quable sur-
 e la Reine
 un groupe
 le onzième
 it d'ailleurs
 précédent,
 son second
 d'abord à
 s du détroit
 août 1768,
 ante, il se
 , avec un
 nge affaibli
 prendre sa
 s à faire de
 & ceux de
 pas inuti-
 effif. Notre
 long-temps
 s, ne vou-
 e situation

 Carteret.

nétrable jufqu'au bord de l'eau, il ferait difficile & même dangereux d'y en puiser, fi les Indulaires voulaient nous oppofer de la réfiftance : il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avait point vu d'habitations dans tout ce qu'il avait parcouru de l'île, qui est sauvage, abandonnée & montagneufe.

Après avoir réfléchi fur ce rapport, & voyant qu'il ferait fatigant & incommodé d'y faire de l'eau à cause d'une houle qui avait fa direction autour de la baie, fans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels du pays, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois; je réfolus de chercher fi on ne pourrait pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain au matin, 13, étant alors sous le vent de l'île, dès qu'il fut jour, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'ouest, tâcher de découvrir un endroit où nous pussions plus aisément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchiffemens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres quincailleries que j'avais par hafard à bord, afin qu'il pût au moyen de ces préfens, gagner

la bien
quelqu
point
le char
certain
d'hostil
côte de
avec to
un cor
chargea
pour au
de deux
se tien
recomm
s'occupe
parce q
nous de
réparer
revenir
possible.

Peu c
pour ce
loupe a
avant h
d'eau. J
voyant
l'endro
je leur

ferait diffi-
cile, si les Insu-
laires résistances : il
leur comesti-
qu'il n'avait
qu'il avait
abandonnée

t, & voyant
d'y faire de
sa direction
angers qu'on
ys, s'ils for-
de dans les
ne pourrait
enable.

nt alors sous
j'envoyai le
canot bien
examiner la
endroit où
l'eau & du
richiffemens
à la bande,
eau. Je lui
ans & d'au-
ard à bord,
ens, gagner

la bienveillance des Insulaires, s'il en rencontrait quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'exposer, & sur-tout de s'en revenir sur le champ au vaisseau, s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités; & s'il trouvait en mer ou sur la côte des petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entr'eux & nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raison, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout prêt pour la défense. Je lui recommandai dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

Peu de temps après que j'eus dépêché le canot, pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, & avant huit heures, elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir; je ne savais pas

Carteret.

contre combien d'Insulaires ils seraient exposés, & je n'avais point de bateau pour aller à leur secours, s'ils venaient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussi-tôt que j'aperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux bateaux à la fois, & j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois Insulaires cependant quittèrent leur place & s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant & à ses gens qui vogaient vers la côte; mais nous tîmes les yeux fixés sur eux, & nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres Insulaires. Après avoir conversé entr'eux pendant quelques temps, les trois premiers s'en allèrent, & ceux qui étaient venus à leur rencontre, marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes; il aperçut les Indiens; & comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha la chaloupe du rivage

& leur
comme
que je l
avait gr
armes. L
qu'on le
portée de
qui heur
loupe far
pas à un
champ d
coups de
personne.
canot vin
personne
trois coup
pas d'aut
transgress
l'en dou
it, quoiq
la cause.
quinze m
vaisseau,
nent cinc
ues baie
un grapi
nes armés
aires fure

& leur fit des signes d'amitié; il leur tendit, comme présens, les verroteries & les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage avait grand soin en même-temps de cacher ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait & décochèrent alors leurs flèches, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils ne se préparèrent pas à une seconde décharge, s'enfuirent sur le champ dans les bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fusil après eux, mais ils ne blessèrent personne. Peu de temps après cet événement le canot vint au côté du vaisseau, & la première personne que j'aperçus fut le maître qui avait trois coups de flèches dans le corps. Il ne fallait pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres; & il n'était plus possible d'en douter, en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendit sans doute favorable à sa cause. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'ouest de l'endroit où était le vaisseau, quelques maisons d'Indiens & seulement cinq ou six habitans, il avait sondé quelques baies, & qu'après avoir amarré son bateau à un grapin, il avait débarqué avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets; que les Indiens furent d'abord effrayés & s'enfuirent, qu'ils

 Carteret.

Carteret.

revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques quincaileries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir: qu'il leur demanda par signes quelques noix de cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié & d'hospitalité, ainsi qu'un poisson grillé & des ignames bouillies; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons qui n'étaient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe ouest de la baie, & plusieurs Indiens parmi les arbres; que ce spectacle lui ayant causé de l'alarme, il quitta la maison où il avait été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les Insulaires avaient commencé l'attaque, de leurs pirogues & du rivage, contre lui & le reste de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cent; qu'ils avaient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochaient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées, qu'obligé de se défendre, lui & ses gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avaient tué &

bleffé

bleffé plu
décourag
chant to
façon qu
grapin é
pu déma
que pend
l'équipag
qu'enfin
sous leur
moufque
balles de
virent av
mirent p
que quar
les pirog
courage &
fut coulé
avoit à l
par le feu
rent enfi
C'est a
le maître
trois de
qu'ils av
par sa pro
témoignag
dait enco

Tome

bleffé plusieurs ; que les Insulaires , loin d'être découragés , continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons , de façon que leur bordée était perpétuelle ; que le grapin étant engagé dans des rochers , il n'avait pu démarer le bateau que fort lentement , & que pendant cet intervalle lui & la moitié de l'équipage avaient été bleffés dangereusement ; qu'enfin ils coupèrent la corde & s'enfuirent sous leur misaine , faisant feu avec leurs gros mousquetons , chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets ; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs , & que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine ; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci , les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur , jusqu'à ce qu'une d'elles fut coulée à fond , ainsi que les hommes qu'elle avoit à bord ; que le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie , ils s'en retournèrent enfin à terre.

C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître , qui mourut quelque temps après , avec trois de mes meilleurs matelots , des bleffures qu'ils avaient reçues. Quelque coupable qu'il fût par sa propre confession , il nous parut que le témoignage de ceux qui lui survécurent , le rendait encore plus criminel. Ils nous assurèrent

Carteret.

que les Insulaires lui avaient prodigué les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venait de recevoir d'eux, il leur donna une juste cause d'offense, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré le grand déplaisir que les Insulaires exprimèrent à cette occasion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui semblait être une personne d'autorité. Un officier de poupe, membre du détachement qui était à terre, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur le champ le maître, & lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le Maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais prescrit, tira un de ses pistolets. L'Indien, qui jusqu'alors avait resté avec eux, les quitta brusquement, & alla joindre ses compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau, avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaisseau, nous avons été si malheureux, que je résolus d'essayer ce qu'on pourrait faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâti-

ent fut donc
us était poss
l'équipage
épaules da
fiter. Quoiq
ie d'eau, il
is souffla dir
qui nous p
servâmes un
s qui se c
endaient vra
bâtiment sur
Le jour suiv
âmes vent an
upière sur no
rdée de manie
de, & protég
omme nous av
du pays, ap
lle, n'étaient
ps dans les bo
s le bateau
tit aussi dans
Jelui ordonn
fait, de se t
afin de dése
it sa charge.
tirer des cou

ent fut donc mis à la bande, autant que cela
 us était possible, & le charpentier, qui seul
 l'équipage avait une santé passable, calfata
 épaules dans la partie de la quille qu'il put
 iter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la
 ie d'eau, il la diminua beaucoup. Un vent
 is souffla directement dans la baie après midi,
 qui nous porta très-près de la côte. Nous
 ervâmes un grand nombre de naturels du
 ys qui se cachait dans les arbres, & qui
 endaient vraisemblablement que le vent forçât
 bâtiment sur le rivage.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous
 âmes vent arrière tout près de la côte avec une
 upière sur notre cable, & nous disposâmes notre
 dée de manière qu'elle portait sur le lieu de l'ai-
 de, & protégeait les bateaux qui iraient y puiser.
 Comme nous avions raison de croire que les natu-
 du pays, aperçus parmi les arbres le soir de la
 lle, n'étaient pas fort éloignés, je fis tirer deux
 ps dans les bois, avant d'envoyer nos gens à terre
 s le bateau pour faire de l'eau. Le lieutenant
 tir aussi dans le canot bien armé & bien équi-
 Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il con-
 fait, de se tenir à bord & tout près du riva-
 afin de défendre le bateau, tandis qu'il pren-
 it sa charge. Je lui enjoignis en même-temps
 tirer des coups de carabine dans les bois sur

Carteret.

les flancs de l'endroit où nos gens seraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était escarpé de sorte que les bateaux purent se tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit du canot deux ou trois décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre & aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent & se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart-d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Ce lieutenant à bord du canot, fit faire sur le champ plusieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappellai les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cent Insulaires sortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en aperçûmes un grand nombre qui

assemblai
baie, o
e notre
aire, je
illeurant
u milieu
vec beau
ous n'en
e l'eau fa
andis que
îmes la
aiffeau da
ui se tint
ifait en
charge cont
ous n'app
endant tou
aient pas
ens ne no
lusieurs es
emblables
Quoique
maladie bil
ant toujo
îmes devi
e soir de
ait des b
combat av

ssembloient sur la pointe la plus occidentale de
 baie, où ils se croyaient probablement hors
 de notre portée. Pour les convaincre du con-
 traire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet
 sifflant la surface de l'eau, se releva & tomba
 au milieu d'eux, sur quoi ils se dispersèrent
 avec beaucoup de tumulte & de confusion, &
 nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite
 tirer l'eau sans être inquiétés de nouveau; mais
 tandis que nos bateaux étaient à terre, nous
 prîmes la précaution de tirer les canons du
 vaisseau dans les côtés du bois, & le canot,
 qui se tint près du rivage comme auparavant,
 faisait en même-temps, par pelotons, une dé-
 charge continuelle de sa mousqueterie. Comme
 nous n'aperçûmes point de naturels du pays
 pendant tout ce feu, nous aurions cru qu'ils n'o-
 saient pas s'avancer sur les bords du bois, si nos
 gens ne nous avaient dit qu'ils entendaient en
 plusieurs endroits des gémissemens & des cris
 semblables à ceux des mourans.

Quoique j'eusse été jusqu'ici attaqué d'une
 maladie bilieuse & inflammatoire, j'avais cepen-
 dant toujours pu tenir le tillac; mais les symp-
 tômes devinrent si menaçans, que je fus obligé
 le soir de me mettre au lit. Le maître se mou-
 vait des blessures qu'il avait reçues dans son
 combat avec les Indiens; mon lieutenant était

 Carteret.

aussi très-mal ; le canonnier & trente de
 gens étaient incapables de faire leur service
 & parmi ceux-ci il y en avait sept des plus
 vigoureux & de la meilleure fanté, qui avaient
 été blessés avec le maître. Nous n'avions point
 d'espoir de nous procurer en cet endroit les
 rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces
 circonstances affligeantes découragèrent beau-
 coup l'équipage ; & je perdis l'espérance de
 pouvoir continuer mon voyage vers le sud. En-
 cepté mon lieutenant, le maître & moi, il n'y
 avait personne à bord qui fût en état de recon-
 duire le vaisseau en Angleterre ; je voyais le
 maître aux portes du tombeau, & il était très-
 incertain si mon lieutenant & moi pourrions
 recouvrer la fanté. J'aurais fait de nouveaux
 efforts pour trouver des rafraîchissemens, si
 j'avais eu des instrumens de fer, de la coutellerie
 & d'autres quincailleries avec lesquelles je pus-
 serais regagner l'amitié des naturels du pays, &
 acheter d'eux les provisions qui croissent dans
 leur île. Mais je manquais de tout cela, & ma
 situation ne me permettant pas d'exposer de nou-
 veau la vie du petit nombre de gens qui pou-
 vaient encore travailler, je levai l'ancre à la
 pointe du jour du 17, & je portai le long de
 la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé
 le canot. J'appellai cette île, *île d'Egmont* en

honneur
 ment la
 le nom
 Je ga
 regret in
 des raffra
 plus que
 nous fait
 chons, d
 cocotiers
 d'autres
 du la fan
 dues par
 voyage ;
 établir a
 naturels du
 procurer
 J'étais d
 partie de
 servé, é
 contre-re
 gens au
 lonté, j
 duire n
 prise, n
 vaisseau
 prendre
 furent

rente de ne
leur service
sept des plu
, qui avaien
avons poin
endroit le
besoin. Ce
gèrent beau
espérance de
s le sud. En
moi, il n
tat de reco
je voyais
il était très
oi pourri
le nouveau
iffemens,
la couteller
elles je puff
du pays, &
oissent dan
cela, & m
poser denou
ens qui pou
l'ancre à la
le long de
avais envoye
'Egmont en

honneur du comte de ce nom : c'est certainement la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*.

 Cartere

Je gardais toujours le lit, & ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'espérance d'obtenir des rafraîchissemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorsque nous faisons voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes & beaucoup d'autres végétaux qui nous auraient bientôt rendu la santé & la vigueur que nous avions perdues par les fatigues & les peines d'un long voyage; mais je ne pouvais pas m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, & je n'étais pas en état de me procurer par la force ce dont j'avais besoin. J'étais dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, était infirme, & le reste découragé par les contre-temps & les travaux. Quand même mes gens auraient été bien portans & de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette île, furent cause aussi que je n'examinai pas les

Carteret. autres îles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuait à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, & courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre & j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appelé *nouvelle Bretagne*.

Je donnai le nom d'*îles de la Reine Charlotte* à tout le groupe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'aperçus pas distinctement; & je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entr'elles, à mesure que j'en approchais ».

Une autre découverte qui signala le voyage de Carteret, ce fut celle d'un détroit qui partage en deux îles la terre appelée *nouvelle Bretagne*, que l'on croyait n'en former qu'une. On avait nommé *baie de Saint-George*, l'espace renfermé entre deux pointes que l'on croyait appartenir à la même terre: Carteret se convainquit qu'il était entre deux îles. Il le traversa & lui donna le nom de canal de Saint-George. Il porta de là aux Moluques, & revint par la même route que Byron, après avoir mis deux ans & demi dans son expédition autour du globe.



C
 LE capitaine
 Carteret, en
 mer du sud
 de la rade
 de la Dauph
 de la trav
 séparé par
 gellan. No
 côte des
 voyageurs
 novembre
 « Les
 vis-à-vis d
 sans souve
 qu'il fut j
 en mouve
 à terre. V
 pour faire
 & du Pri
 mettre le
 équipés &

CHAPITRE III.

Wallis.

Le capitaine Wallis, envoyé ainsi que Byron & Carteret, pour faire des découvertes dans la mer du sud, mit à la voile le 22 août 1766, de la rade de Plymouth sur le vaisseau du roi le *Dauphin*. Il accompagna pendant une partie de la traversée le sloop le *Swallow*, dont il fut séparé par la tempête, auprès du détroit de Magellan. Nous le transporterons tout de suite à la côte des Patagons, objet de la curiosité des voyageurs modernes. Il y mouilla au mois de novembre 1766.

« Les naturels du Cap restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince Frédéric*, & en même-temps je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de

Wallis

Walls.

soldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les six heures & avant de sortir des bateaux, je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur le champ; je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* & plusieurs officiers; les soldats de marine furent rangés en bataille & les canots furent tenus à flot sur leurs grappins près de la côte.

Je fis signe aux habitans de s'approcher, & de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; je donnai sur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir & de respect. Après avoir fait la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à leur donner, mais que je voulais avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches & des serpes que j'avais, & je leur montrai en même-temps des guanaques & des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur faisant signe que je voulais manger; mais

ils ne
prendre
envie d
pas à en
de leur
trafic av

Ces
mes, a
assez pro
mes av
d'un ser
à l'Espa
Espagno
tions, i
torité su
point d
faits, lé
mes. Ce
qui para
race Esp

Nous
les plus
pouces:
pouces;
était de

Leur
comme
trionale

ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre ; car quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches & des serpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fussent disposés à nous céder de leurs provisions ; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride & des étriers. Les hommes avaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'Espagnole, des étriers de bronze, & un sabre Espagnol sans fourreau ; mais malgré ces distinctions, il ne paraissait avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraissaient bien faits, légers, & hauts d'environ quatorze palmes. Ces Américains avaient aussi des chiens qui paraissaient être, ainsi que les chevaux, de race Espagnole.

Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands ; l'un d'eux avait six pieds sept pouces ; plusieurs autres avaient six pieds cinq pouces ; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale ; ils ont des cheveux droits, presque

Wallis.

aussi durs que des soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coron : les hommes & les femmes n'ont rien sur leurs têtes. Ils sont bien faits & robustes ; ils ont de gros os ; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entr'eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire une pièce carrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Le guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim ; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coup-de-pied par devant, & par derrière passent sous le talon ; le reste du pied est découvert.

Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil

gauche
& d'une
femme

Ils p
tr'eux
quand
en Fra
aucune
leur lan
supposâ
qu'ils l
frappaie
faient
Lorsque
répétaie
nous au
appris p
shore. (

Chac
trait d'
pierres
chacune
chées a
huit pie
fronde,
& en f
jusqu'à
alors il

gauche, & que d'autres s'étaient peint les bras & différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

Wallis.

Ils parlaient beaucoup ; quelques-uns d'entr'eux prononcèrent le mot *Ca-pi-ta-ne* ; mais quand on leur parla en Espagnol, en Portugais, en Français & en Hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot de *Cheyow* ; nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, & quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en Anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire ; & ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen, come on shore.* (*Anglais, venez à terre*).

Chacun avait à sa ceinture une arme de trait d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes, couvertes de cuir, & pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main, & en faisant tourner l'autre autour de la tête, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent

 Wallis.

atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un chelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux ; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autre ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le secouer.

Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verre, comme ceux que je leur avais donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge : nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, & que j'en emmenerais quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus

de cent f
 aller sur
 recevoir
 mots avec
 vont à la
 nauvaife
 aient au
 anots, il
 ays ; lon
 rimèrent
 e curiosi
 ux tant
 qui venai
 es fis del
 aient au
 concevable
 es yeux f
 aufa pas
 qui s'offre
 orfque no
 voler dans
 échir que
 cependant
 voir ; ils av
 ours dev
 arlant av
 utres.

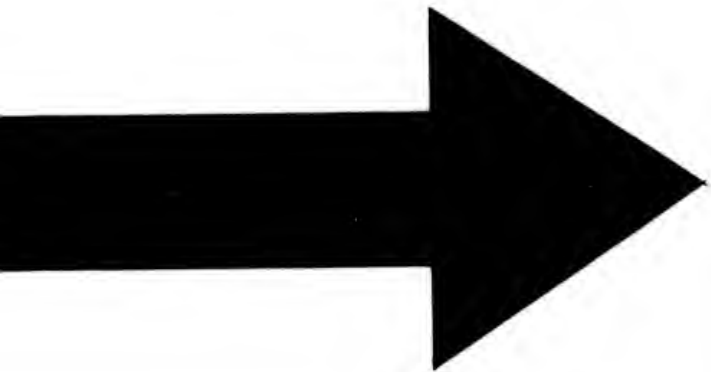
Je leur

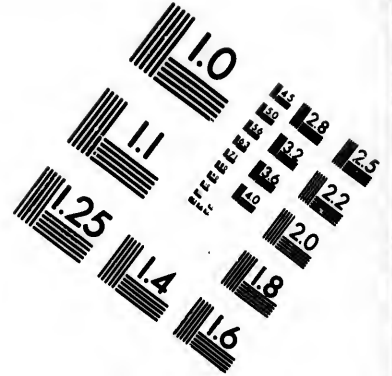
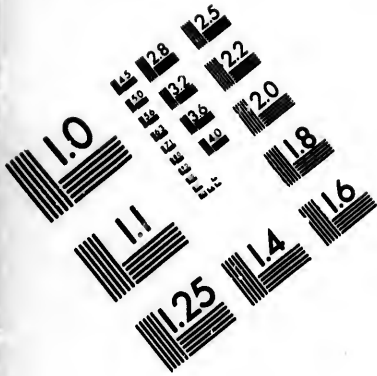
E
 nier cette
 s ils peu-
 fois, un
 helin. Ce
 frapper le
 t la chasse
 r fronde,
 les deux
 guanaque,
 le mouve-
 e l'animal,
 chasseur.
 s les vîmes
 le ventre
 on que de
 dehors &
 aient plu-
 que je leur
 offe rouge:
 Byron les
 elque can-
 eures avec
 par signes
 en emme-
 moi, s'ils
 opris, plus

de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, nous en soupçonnâmes aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité que paraissaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jeté les yeux sur un miroir; mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les loix de la nature sont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançaient, reculaient & faisaient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

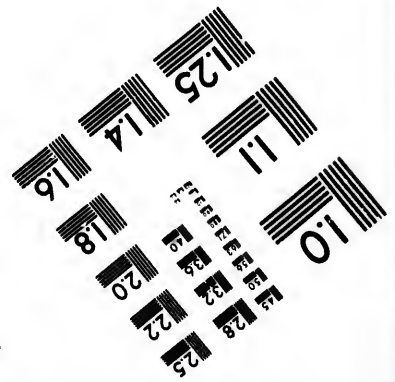
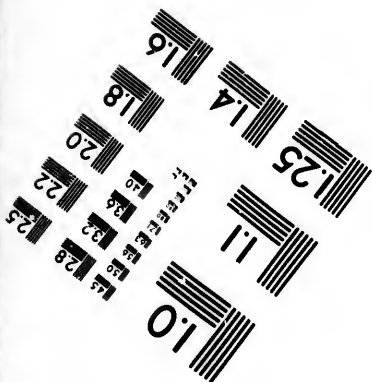
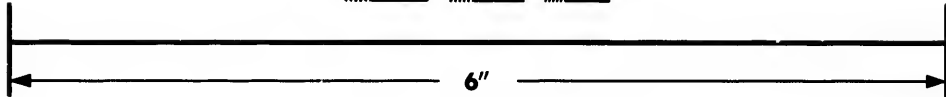
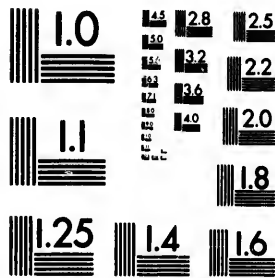
Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Wallis.

& d'autres provisions du vaisseau ; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

De ma chambre, je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons & les moutons, & s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, & un vieillard fut le seul d'entreux qui nous en demanda ; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, & je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la rassade, un peigne, un miroir, & quelques pièces de notre monnoie, qu'on avait percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la

première

première
Amérique
terreur
terre su
frappa l
quelque
més ; no
entendre
leurs ter
gens éra
aucun m
entendre
& la troi
prostrné
& ne rep
queterie

Vers le
connaître
gner, &
perçus bie
aller ; cep
de peine
vieillard
ces deux-c
cend du v
& alla par
la chambr
temps fan

Tome

première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier se jeta à terre sur le tillac, & montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, & resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étaient de bonne humeur, & n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté, & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisième décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers le midi, la marée reverfant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner, & qu'ils devaient aller à terre; je n'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du capitaine; là, il resta quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un

Wallis.

discours que nous primes pour une priere ; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des gestes, fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe ; alors il me montra le soleil ; puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, & me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, & je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon ; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, & continuèrent à donner des signes de joie, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage, voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe ; l'officier qui était à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement ».

Du c
Wallis
assez lon
cette île
la vue a
" J'e
cond lie
quelque
débarqué
toutes le
courues,
& conve
n'en trou
droit où
malades
vaisseau &
pourrait a
uys &
malade
canonnier
donnais. C
du soleil &
chargé de
son avis si
ses malades
nait avec so
dessus de sa
mort auprès

Du détroit de Magellan, nous passerons avec Wallis à l'île d'Otahiti, dans laquelle il fit un assez long séjour. Les Anglais nommèrent d'abord cette île *l'île du Roi George III*. Wallis en eut la vue au mois de Juin 1767.

Wallis.

« J'envoyai à terre le chirurgien & le second lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues, leur avaient semblé également saines & convenables; mais que pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleure que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans les bois & de rompre leur diète. J'envoyai donc deux malades en cet endroit; & je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnais. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite, & de donner son avis si on en avait besoin. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête, il le tira, & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de

 Wallis.

l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent ; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dûs à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion des effets de cet instrument meurtrier.

Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles & de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par le canonier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, un vieillard qui nous avait jusqu'alors bien

fervis. I
 beaucoup
 plaintes
 dres, co
 & à nou
 avec la s
 qui pou
 gréables.
 lard, qu
 taient de
 à tenir n
 des. Les
 à nous v
 toujours l
 été dérobb
 tirât un se
 de travers
 une hach
 qu'elle lui
 lard, & f
 voulu alle
 Le vieilla
 cette pein
 bientôt av
 qu'on mît
 vieillard c
 de répugn
 canonier

servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvaient produire des inconvéniens désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient de la troupe, & dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, & de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer sa troupe, comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine, & partant sur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains, ce que le vieillard consentit à faire, non sans beaucoup de répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait

 Wallis.

plusieurs vols, & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition ; je me laissai donc fléchir par les sollicitations & les prières ; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

Cependant la partie de l'équipage restée à bord, s'occupait à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoquer les agrès, à disposer le fond de cale, & à faire toutes les autres choses nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui était une colique bilieuse, augmenta si fort, que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuait d'être fort mal, & notre munitionnaire était dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai aussi qu'on donnerait du fruit & des viandes fraîches à l'équipage,

tant qu'
bateaux
vaisseau
suivis a
que dur
par auc
grin d'e
fut conf
laille &
que je q
de quinz
portants,
les même

Le dim
événemen
de la tro
de salpêtr
c'était-là
on fit tou
d'où il ve
ticulier à
s'il l'avait
question à
rèrent qu
On s'adre
éclaircisse
entendre
ne put rie

tant qu'on pourrait s'en procurer, & que les bateaux se trouveraient toujours revenus au vaisseau, au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit, en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit, après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portants, que j'avais peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

Le dimanche, 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était-là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; & tous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissimens, mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet : au

 Wallis.

reste, durant tout notre séjour dans l'île, ce morceau fut le seul que nous trouvâmes.

Tandis que le commerce se faisait ainsi au rivage, nous jettâmes souvent nos filets sans prendre aucun poisson; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet, que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits & les autres provisions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convalescens.

Le 3, nous mîmes le vaisseau à la bande pour visiter la quille que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortit du chantier. Durant tout ce temps, aucun des Insulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poisson à terre. Le canonier voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière, leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation, & il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent

en morce
très-satisf

Diman
qui serva
au canon
pays pour
leurs coch
les endroi
épuisés. L
sensible; e
n'avaient
cochons b
que nous a
se hasarda
piroque,
tout rôti.

& de sa g
cochon un
boire & c
que lui n

Tandis
permettre à
la rivière.
accorder l
trop bien
ment. Le
dant tel en
jours en é

en morceaux & qu'ils emportèrent, ayant l'air très-satisfaits.

Wallis.

Dimanche, 5, le vieillard reparut à la tente qui servait de lieu de marché, & fit entendre au canonnier qu'il avait été plus avant dans le pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible; car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avaient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bon homme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention & de sa générosité, & je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choses que personne que lui n'avait dans l'île.

Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elle en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par-là

 Wallis.

exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du bâtiment; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le navire & un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems; mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avaient employée avec les Insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb & le coupaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie, portaient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à sa place. Il ne pouvait céder à leur demande, quelque juste

qu'elle
noie, j'
le déro
hausser
visions
tous éga
des clous
neur, j'e
des Indi
Mardi
trente ho
ché, dan
des provi
obligés d
ce jour-là
fois de ma
je fis dans
de la côte
plée & inf
pirogues,
perit batin
faire aucu
sions. Ver
commerce
femmes d
dociles aux
leur condu
de faire lir

qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurais encouragé davantage nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix & de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnoie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

Mardi 7, j'envoyai un des Contre-mâîtres, avec trente hommes, à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les habitans semblaient ne faire aucune attention à nous, lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau; le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île, les rendaient beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des ordonnances, & je

 Wallis.

punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non-seulement avait quitté son poste & insulté l'officier, mais qui avait frappé le Maître d'équipage, au bras, d'un coup si violent qu'il l'avait jetté à terre.

Le jour suivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paraissaient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières ; & pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piastra Espagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences ; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres

à l'anci
voulaien
cessaire
pour dé
attaché
taquets
que pas
Je mis e
découvri
J'allai ju
terre ava
ne gagna
Proctor l

Le sa
nier vint
paraissait
d'un main
Il me dit
partie de
que lui m
quelques
dans sa r
dans la v
cochons ;
lui au lie
le desir d
convenabl
montrait

à l'ancien prix, & faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin pour découvrir en quels endroits on en avait arraché des clous : nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, & qu'il n'y avait presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le caporal, qui se mutina de nouveau.

Le samedi 11, dans l'après-midi, le canonier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable & d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, & que voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui avait donné des cochons; après quoi, elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, & lui avait témoigné le desir d'aller au vaisseau, ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions,

 Wallis.

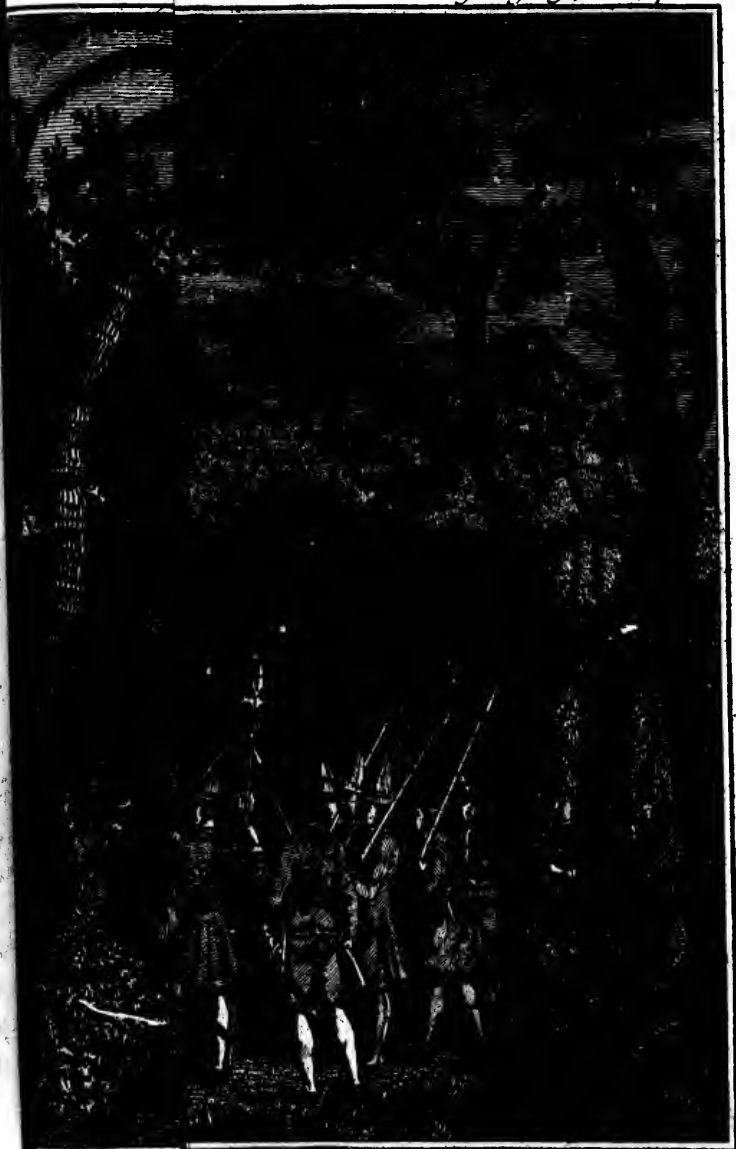
 Wallis.

& paraissait sans défiance & sans crainte, même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le tems qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jettai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans, & qui descendait jusqu'à ses pieds. J'y ajoutai un miroir, de la rassade de différentes sortes, & plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, & me montra le rivage du doigt : je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, & je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner ; après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes & de domestiques, & qu'à une petite distance de cette maison, elle en avait une autre fermée d'une palissade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, & ma princesse ou plutôt ma reine, (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortège. Comme

même
dans le
le tems
qui dis-
nées à
manteau
attachai
qu'à ses
ade de
choses
c beau-
vais été
oigt: je
s aller à
e tâchai
ndemain
rdonnaï
l'avoir
n habi-
ande &
aucoup
e petite
e autre

la pre-
reine,
bientôt
omme

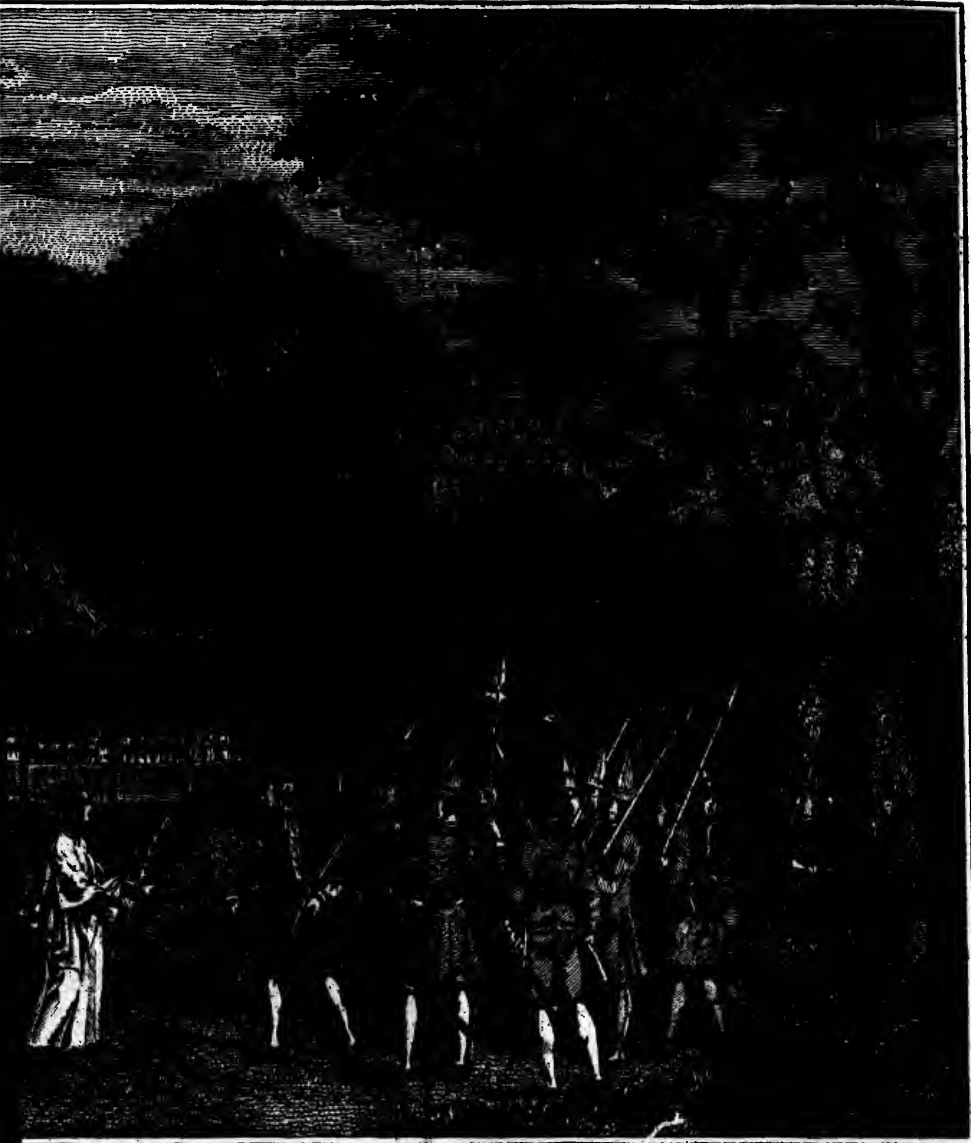


Benard-Direx.

LE CAPTIENT AU DEVANT DE LUI.



LE CAPITAINE WAILIS REND VISITE À LA REINE OBER



Bonard Drex.

A REINE OBEREA QUI VIENT AU DEVANT DE LUI ,

este apper
coup de
me prend
non-seule
jusqu'à sa
le même
munitionn
affaiblis pa
tachment
semblait e
premier m
dît un seu
lissait pass
châmes de
personnes d
devant d'el
sant compr
ses parens,
donna à ba
qui embrass
327 pieds,
d'un toit co
tenu par 3
le milieu,
dedans avai
de la mai
avaient 12
nous fûmes

euse apperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras & de me porter non-seulement au-delà de la riviere, mais jusqu'à sa maison : on rendit par ses ordres, le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie; j'avais ordonné un détachement qui nous suivit. La multitude s'assemblait en foule à notre passage; mais au premier mouvement de sa main, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait & nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au devant d'elle; elle me les présenta en me faisant comprendre, par ses gestes, qu'ils étaient ses parens, & me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison qui embrassait une espace de terrain, long de 327 pieds, & large de 42; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté, & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avaient 12, & étaient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles

 Wallis.

Wallis.

auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement & dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand, s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient, reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elle nous r'habillèrent, & comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, à la mode du pays. Je résistai d'abord à cette

faveur;

faveur;
d'une ch
plaisir, j
fit donne
pagna ju
me portâ
marcher,
les fois q
l'eau ou
levait ave
eu à rend
mon état

Le lend
le canonni
autres pré
dit qu'il av
à un millie
portaient le
des noix d
espèces d'au
nos bouche
suite de ses
étaient assis
son. Quand
sur une esp
cées à ses c
femmes lui
doigts, elle

Tome X

faveur ; mais ne voulant pas paraître mécontent d'une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédaï. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore ; mais, comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité, que j'en aurais eu à rendre le même service à un enfant dans mon état de santé.

Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles & plusieurs autres présens. A son retour, mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des espèces d'augets de bois, semblables à ceux dont nos bouchers se servent : elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espèce d'estrade ; & deux femmes placées à ses côtés, lui donnèrent à manger ; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts, elle n'avait que la peine d'ouvrir la

 Wals.

Wallis.

bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion ; il ne put pas nous dire ce que c'était , mais il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux , avec des pommes , & assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste le mets fort bon ; elle accepta les choses que je lui envoyais , & en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie , les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché ; mais malgré leur abondance , nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée ; notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre , & je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

Le matin du jour suivant , 15 , j'envoyai le second lieutenant avec tous les bateaux & soixante hommes à l'Ouest , pour connaître le pays & voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi , il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très agréable & très-peuplé , abondant en cochons , en volailles , en fruits & en végétaux de différentes sortes ; les habitans ne lui apportèrent aucun obstacle , mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient

bien ve
des coc
enfin m
tenant p
ner par
mais la
& il fall
y être en
rogues a
tion. Il c
pierre, c
qu'ils n'a
trouva d
cochons
terre ; d
étaient cu
vases où
l'action d
qu'elle p
Aussi, con
à bord du
fidérables
prêtre, vo
en tournan
sur la tabl
nait de fair
coup d'arte
& reçut l

bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce libre & suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, & il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étaient cuites au four ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus d'idée qu'elle put être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire, qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau sur sa main : aussi-tôt qu'il se

Wallis.

sentit brûlé, il poussa des cris & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède, mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût soulagé.

Le 16, M. Furneaux, mon second lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli, & que j'étais moi-même encore d'une grande faiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avait été absente depuis plusieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle serait de retour le jour suivant.

Le lendemain matin, 17, elle vint en effet sur le rivage, & après elle un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'après
vint à b
en présen
à faire au
page la re
tôt qu'ils
main, &
les enviro
maison,
pays, cor
auparavan

Le 19,
nous n'en
un jour. C
lait, quat
pain, des
presque fa

Le 20,
ment, mai
çois Pinck
les taquets
jettés dans
fiches. M'é
pour l'équip
avec toutes
je le conda
en faisant le
ne produisi

L'après-midi du jour suivant, 18, la reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, & ayant fait un discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant.

Wallis.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avons jusqu'à présent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos presque sans nombre.

Le 20, le commerce se foutint avantageusement, mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknec, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoute, & les avait jetés dans la mer, après avoir dérobé les clous à fiches. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; & après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet; car la plus

 Wallis.

grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnais.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau ; & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire ; elle fit entendre qu'elle désiroit que j'allasse à terre avec elle ; à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir ; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, & aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espece de guirlande faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'était ses propres cheveux, & qu'elle-même les avait tressés ; elle nous donna

quelque
soir elle
lorsque
nous de
de fruit
je quitte
manda
en me fa
du pays
passerai
une gran
Je lui ro
forcé de
sur quoi
sans beau
quilliser

Le 22
au moins
Nos entre
& de vo
petits, ga
à la mer.
grand cha
autre cho
qu'aux vo
Nous fûm
plutôt que
pendant ap

quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, & lorsque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterais l'île dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt; en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y passerais quelques jours, & que j'en rapporterais une grande provision de cochons & de volailles. Je lui répliquai toujours par signes que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

Le 22, au matin, le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étaient alors pleins de cochons & de volailles, dont nous ne tuions que les petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait faire manger autre chose que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, sans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait. Nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon.

Wallis.

mâle & une truie, dont j'ai fait présent à M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abbatirent plusieurs arbres sur la côte, quoique peu sensibles dans l'endroit où le vaisseau était mouillé.

Le 24, j'envoyai au vieillard, qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques serpes, quelques faucilles & une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chate pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appelés *calivances*, & environ seize sortes de semences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux & autres choses. Nous avons déjà planté plusieurs sortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avons eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook (1) quitta l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers; elle donna, de son côté, au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

(1) Celui dont on verra les voyages ci-après.

Le 2
des com
rine, q
poupe,
le long
d'exami
arbres,
ter aux
cendre d
riaient d
tenir con
habitans
s'ils étai
un dérac
tente sur
une éclip
notre ob
exactitud

Après
la reine,
de réflexi
forçai de
fixant sur
naissait bi
à la simp
téléscope:
recula d'é
l'endroit s

Le 25 au matin, j'envoyai le sieur Gore, un des contre-maîtres, avec tous les soldats de marine, quarante matelots & quatre officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, aussi loin qu'ils pourraient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verraient descendre des montagnes, & d'observer s'ils chariaient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un signal, s'ils étaient attaqués. En même tems, je plaçai un détachement sur le rivage, & je dressai une tente sur une pointe de terre pour observer une éclipse de soleil. Le tems étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le télescope, qui était de réflexion. Elle en admira la structure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connaissait bien, mais qu'elle ne pouvait distinguer à la simple vue, je les lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portait, elle de-

 Wallis.

 Wallis.

meura quelque tems immobile & sans parler. Elle retourna au télescope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux les objets que le télescope lui avait montrés. En les voyant ainsi paraître & disparaître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimaient un mélange d'étonnement & de plaisir, que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, & je l'invitai, elle & plusieurs chefs qui étaient avec elle, à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avais en cela pour objet la sûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays; car je pensais que tant qu'on verrait la reine & les principaux habitans entre mes mains, on se garderait bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa suite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur servit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Le soir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, sur quoi je renvoyai la reine & sa suite; en partant, elle me demanda par signes, si je persistais toujours dans ma résolution de laisser l'île au tems que j'avais fixé; & lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus long-tems, elle ex-

prima sa
demeura
parole; q
dit qu'ell
main, j'y

Après d
il me dor
expédition

A qua
samedi
officiers d
de marin
armés; r
hommes
marchandi
les nature
chargés de
que homm
d'un jour,
que je dev
propos,

Dès que
lard, & je
suivîmes le
bandes, qu
deux prem
vallée très-l
plusieurs ha

primà sa douleur par un torrent de larmes , & demeura quelque tems sans pouvoir proférer une parole ; quand elle fut un peu appaisée , elle me dit qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain , j'y consentis , & nous nous séparâmes.

 Wallis.

Après que le contre-maître fut revenu à bord ; il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

A quatre heures du matin , disait-il , du samedi 25 Juin , je débarquai avec quatre officiers de poupe , un sergent , douze soldats de marine & vingt-quatre matalots , tous armés ; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches & d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels du pays , & de quatre autres chargés de munitions & de provisions. Chaque homme avait reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour , & j'en avais en outre deux petits barils que je devais distribuer lorsque je le jugerais à propos.

Dès que je fus à terre , j'appellai notre vieillard , & je le pris pour nous conduire ; nous suivîmes le cours de la rivière partagés en deux bandes , qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles , elle coule à travers une vallée très-large , dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations , des jardins enclos , & un

 Wallis.

grande quantité de cochons, de volailles & de fruits; le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, & le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitants ne nous avaient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appelé *calleloor*, quoique ses feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies & forment un coup d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, & nous avions partout de grandes cimes de rochers qui pendaient sur nos têtes. Notre route était diffi-

cile; & quatre m
 fait, fut s
 nous repo
 nous étent
 très-bel en
 repas que
 un son co
 grands cri
 multitude
 qui étaien
 Notre vie
 précipitam
 mes, nous
 alla sur le
 étaient ven
 dés, ils se
 après ils rev
 tout cuit, l
 & d'autres
 vieillard qu
 en retour q
 choses qui
 suivîmes en
 aussi loin q
 tous les co
 avaient arro
 point de v

tile ; & lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avons fait, fut si mauvais, que nous nous assîmes pour nous reposer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes sous un grand pommier dans un très-bel endroit ; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup alarmés par un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étaient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur le champ vers les Orahitiens qui nous étaient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allèrent ; peu de tems après ils revinrent, & apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courants d'eau & les endroits qu'ils avaient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux ;

 Wallis.

mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je
 montrai à tous les habitans que nous rencon-
 trions, le morceau de salpêtre qui avait été ramassé
 dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaî-
 tre, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur
 cette matière. Le vieillard commença à être
 fatigué; & comme il y avait une montagne de-
 vant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller
 dans son habitation : cependant, avant de nous
 quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui
 nous avaient si généreusement fourni des provi-
 sions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient
 pas été mangés, & quelques noix de cocos rem-
 plies d'eau fraîche, & il nous donna à entendre
 qu'ils nous accompagneraient jusqu'au-delà de
 la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens
 détachèrent des branches vertes des arbres voi-
 sins, & ils les placèrent devant nous en faisant
 plusieurs cérémonies, dont nous ne connaissons
 pas la signification; ils prirent ensuite quelques
 petits fruits, dont ils se peignirent en rouge, &
 ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre, un suc
 jaune qu'ils répandirent en différens endroits de
 leurs habillemens. Le vieillard nous voyait en-
 core, lorsque nous nous mîmes à gravir la mon-
 tagne; & s'apercevant que nous avions peine
 à nous ouvrir un passage à travers les ronces &
 les buissons, qui étaient très-épais, il revint sur

Wallis.

ses pas, &
 d'un ton
 ou trente
 barrafsère
 en route
 chir; & i
 les plus d
 chir sans
 d'environ
 ment, &
 un mille a
 coule dans
 en haut, n
 nous repor
 tions en me
 découvririe
 des monta
 où nous ét
 délicieuse;
 verts de be
 là; les vallé
 rians; il y
 & plus de v
 tations au-d
 de la fumée
 étaient à po
 rames que l
 sont pas sans

ses pas, & dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme & élevé ; sur quoi vingt ou trente d'entr'eux, allèrent devant nous & débarrassèrent le chemin. Ils nous donnèrent aussi en route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir ; & ils nous aidaient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne était éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, & son sommet nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer & nous rafraîchir. Nous nous flattons en montant que, parvenus au sommet, nous découvririons toute l'île ; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaisseau était délicieuse ; les penchans des collines sont couverts de beaux bois & de villages répandus çà & là ; les vallées présentent des paysages encore plus rians ; il y a un plus grand nombre de maisons, & plus de verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-dessus de nous, mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne,

 Wallis.

Wallis.

nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la cime des plus élevées que nous appercevions, est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres qui sont de la même hauteur que celle que nous avons montée, sont couvertes de bois sur les côtés; & le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc. En général, le sol des montagnes & des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle était trop incommode; & je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuie-

rions

rions av
jugeai q
que nou
chiffeme
descend
des natu
lard nou
ordinaire
mais nou
& à gau
que nous
blement
prêts à n
avaient.
point de
d'autres o
quets, un
canards s
étaient pl
marques d
parties da
Je plantai
de prunes
plantes po
croîtraient
limons dan
resemblan
produisent

Tome

rions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens & le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigeons ordinairement notre marche vers le vaisseau, mais nous nous détournions quelquefois à droite & à gauche dans les plaines & les vallées, lorsque nous appercevions quelques maisons agréablement situées. Les habitans étaient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes; & nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets, une sorte de pigeon, & beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés & cultivés, avaient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paraissaient stériles. Je plantai des noyaux de pêches, de cerises & de prunes; je semai la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient, & des citrons, des oranges & des limons dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi, nous

Wallis.

Wallis.

arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ trois milles du vaisseau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y restâmes jusqu'à la fraîcheur du soir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau, après avoir récompensé libéralement nos guides, & les gens qui nous avaient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres ».

Le lendemain matin, 26, sur les six heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis, elle nous apportait un présent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau & de bois, & fîmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans que nous avions déjà vus, vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage ; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint sur le rivage, très-bien habillée, & suivie d'un grand nombre de personnes ; elle

D
traversa la r
& vint enc
nous donna
avec beauco
fin de m'ex
dans l'île ; e
l'intérieur d
grande quan
ruits. Je tâ
naissance de
vait pour me
rement à la
nt : elle fo
ire, & quan
e demanda,
lui fis comp
urs ; elle me
ong-tems, d
persistais à e
vais fixé, el
bord jusqu'à
peine, qu'o
zner à terre.
t prêt, elle
dant long-te
ne pouvai
entra dans
tance, acco

traversa la rivière avec sa suite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaisseau ; elle nous donna de très-beaux fruits ; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île ; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés & de l'amitié qu'elle avait pour moi, mais je l'assurai que je mettrais promptement à la voile dès le matin du jour suivant : elle fondit en larmes comme à son ordinaire, & quand son agitation se fut calmée, elle me demanda, par signes, quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante jours ; elle me dit, par signes, de ne pas attendre long-tems, & de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut satisfaite ; elle resta sur le bord jusqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine, qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le bateau était prêt, elle se jeta sur un fauteuil, & pleura pendant long-tems, avec tant de désolation, que rien ne pouvait la calmer ; à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de révérence, accompagnée des gens de sa suite &

Wallis

 Wallis.

du vieillard. Le vieillard nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui, dès que je ne le vis plus; son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, & qu'il reviendrait assez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu; & j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avait caché jusqu'à ce que le vaisseau fut parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même tems à terre grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Orahitiens, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, les invita à descendre. Comme elle conjectura les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir

lit souvent les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques
 torze ans, cochons & des fruits; & lorsqu'ils y rentrèrent,
 nomme pa- elle voulait à toute force revenir avec eux au
 isparu pen- vaisseau. L'officier cependant, qui avait reçu
 ui, dès que l'ordre de n'amener personne, ne voulut pas le
 rendre qu'il lui permettre. Voyant que ses prières étaient
 ir ses amis, inutiles, elle fit lancer en mer une double pi-
 ur notre dé-rogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize
 ; & j'ai des autres pirogues la suivirent, & elles vinrent
 moment de toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agi-
 tendresse de tation où elle était l'empêchait de parler, & sa
 de conserve douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y
 aché jusqu' eut passé environ une heure, il s'éleva une brise;
 nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile.
 ur, nous de Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument
 ems à terre retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa
 emplir quel de la manière la plus tendre, en versant beau-
 taient vuides coup de pleurs; toute sa suite témoigna égale-
 ls virent ave ment un grand chagrin de nous voir partir. Bien-
 habitans; ôt après nous eûmes calme tout plat; & j'envoyai
 uer au milie es bateaux en avant pour nous touer; toutes les
 s, ils étaient pirogues des Otahitiens revinrent alors près de
 Dès que le notre bâtiment, & celle qui portait la reine,
 s'avança, s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où
 e conjecture es gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite,
 èter, elle elle alla dans l'avant de sa pirogue, & s'y assit
 autre côté du pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui
 èrent remp onnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui

 Wallis.

Wallis.

être utiles, & quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, & sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif, il s'éleva un vent frais; nos amis les Orahitiens, & sur-tout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, & d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, & que mes yeux se remplirent de larmes.

Les habitans de cette île sont grands, bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, & ceux qui vont sur l'eau, l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui est digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffé sur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très - proprement, quoiqu'ils ne

connaît
qui no
s'en fer
de s'oi
dans lac
qui a un
Toutes
d'une tr
raiffaien
vertu; le
à nos g
leurs pèr
souvent
article. I
beauté, &
mandait
toujours p
laires qui
bord de l
morceau d
pour leque
sentions a
sur un ba
aux homm
page faisa
que les off
ques-uns d
aller recev

connaissent point l'usage des peignes ; ceux à qui nous en avons donné, savaient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu ; les Orahitiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement & en public, & même leurs pères & leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté, & la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme, était toujours proportionnée à ses charmes. Les Insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière, nous montraient avec un morceau de bois la longueur & la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps, lorsque les officiers s'en apperçurent. Quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la pré-

 Wallis.

Wallis

caution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaisseau, & qu'il fût en danger d'être mis en pièces. Tout notre monde avait par jour des provisions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, & j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

L'habillement des hommes & des femmes est de bonne grace, & leur sied bien; il est fait d'une espèce d'étoffe blanché, que leur fournit l'écorce d'un arbuste, & qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant & derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur; ils l'enveloppent autour de leurs corps sans la ferrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération, & qu'on a ensuite étendues & battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure; ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles

font d'u
font tou
M. Furr
à l'Oues
cune, qu
ici un u
femmes
des cuiss
& qui
piquent
assez res
dans les
d'huile &
çable. Le
dessous d
ques; no
jambes ét
manière,
distingué
Un des pr
bla beaucc
hitiens à in
il devint b
de Jonath
complet à
Nos officier
qu'il y av
nous débar

font d'une couleur assez brillante, mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion à l'Ouest de l'île; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes & les femmes de se peindre les fesses & le derrière des cuisses, avec des lignes noires très-ferrées, & qui représentent différentes figures; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, & ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile & de suie, qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-dessous de douze ans ne portent point ces marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avaient un rang distingué & une autorité sur les autres Insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières, & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Anglaise, qui lui allait très-bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions; Jonathan, fier de sa nouvelle

 Wallis.

 Wallis.

parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bientôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument; il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui était au bout de la fourchette, allait passer à côté de son oreille.

Les Orahitiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens & de poissons, de fruit-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulers, mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent sur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, & qu'ils mangent crus avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses; & à peu de distance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres espèces de poissons, qu'ils aiment si passionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous

en
offi
pet
poi
se f
de
mai
nou
çons
adre
V
men
d'un
à pe
leurs
demi
verge
avec
avec
noix
chaud
cendr
couch
placem
envelo
cochon
& ils
Lorsq

en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrons. Ils ont encore de très-grands filers à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes & filers avec beaucoup de succès, nous voulûmes les employer aussi, mais nous ne prîmes pas un seul poisson. Nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes, mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réusîmes pas mieux.

 Wallis.

Voici la manière dont ils apprêtent leurs aliments. Ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguissent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, & ils font du feu avec du bois sec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque les pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons & retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane; si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi, sans le dépecer, & ils le coupent en morceaux, s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de

 Wallis.

charbons, & ils mettent par-dessus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui sont tendres, pleins de suc, &, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière: le jus des fruits, & l'eau salée, forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils se servent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement & la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon & sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ses amis y firent bouillir leurs alimens. La reine & plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites,

s'en
allai
la p
mon
rope
que
l'art
en ti
dit q
à ce
usage
arrive
leme
dans
No
conna
amuse
les ci
qu'ils
par la
les su
avaien
d'autre
par-là
chirurg
plus c
se mi
chirurg

s'en servaient constamment ; & les Otaïtiens allaient en foule voir cet instrument , comme la populace va contempler un spectacle de monstres & de marionnettes, dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau , & qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux , pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre ; mais à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher , & même cela ne leur arrive pas habituellement ; ils en rompent seulement un morceau , lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique & leurs amusemens ; nous jugeâmes par leurs armes & les cicatrices que portaient plusieurs d'entr'eux , qu'ils sont quelquefois en guerre ; nous vîmes , par la grandeur de ces cicatrices , qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues, & d'autres armes obtuses ; nous reconnûmes aussi par-là, qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre se mit une écharde dans le pied. Comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades

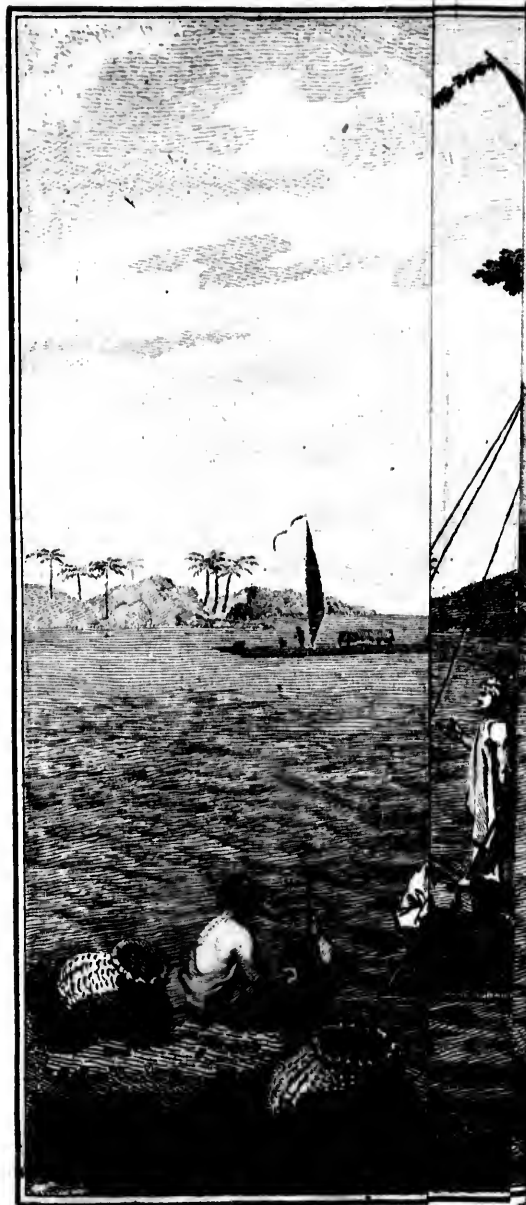
 Wallis.

s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieil Otahitien, présent à cette scène, appella alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot & courut sur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents; & au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux Insulaires; outre leurs maisons, nous vîmes des hangars fermés, & sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous aperçûmes que les naturels du pays entraînent de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes

après
l fut
vieux
alors
côté
ma-
prit
& au
ie &
nute.
llé à
spèce
; il
deux
Nous
d'un
em-
ume

reux
s des
ien-
nenc
s &
les
mps
con-
mes

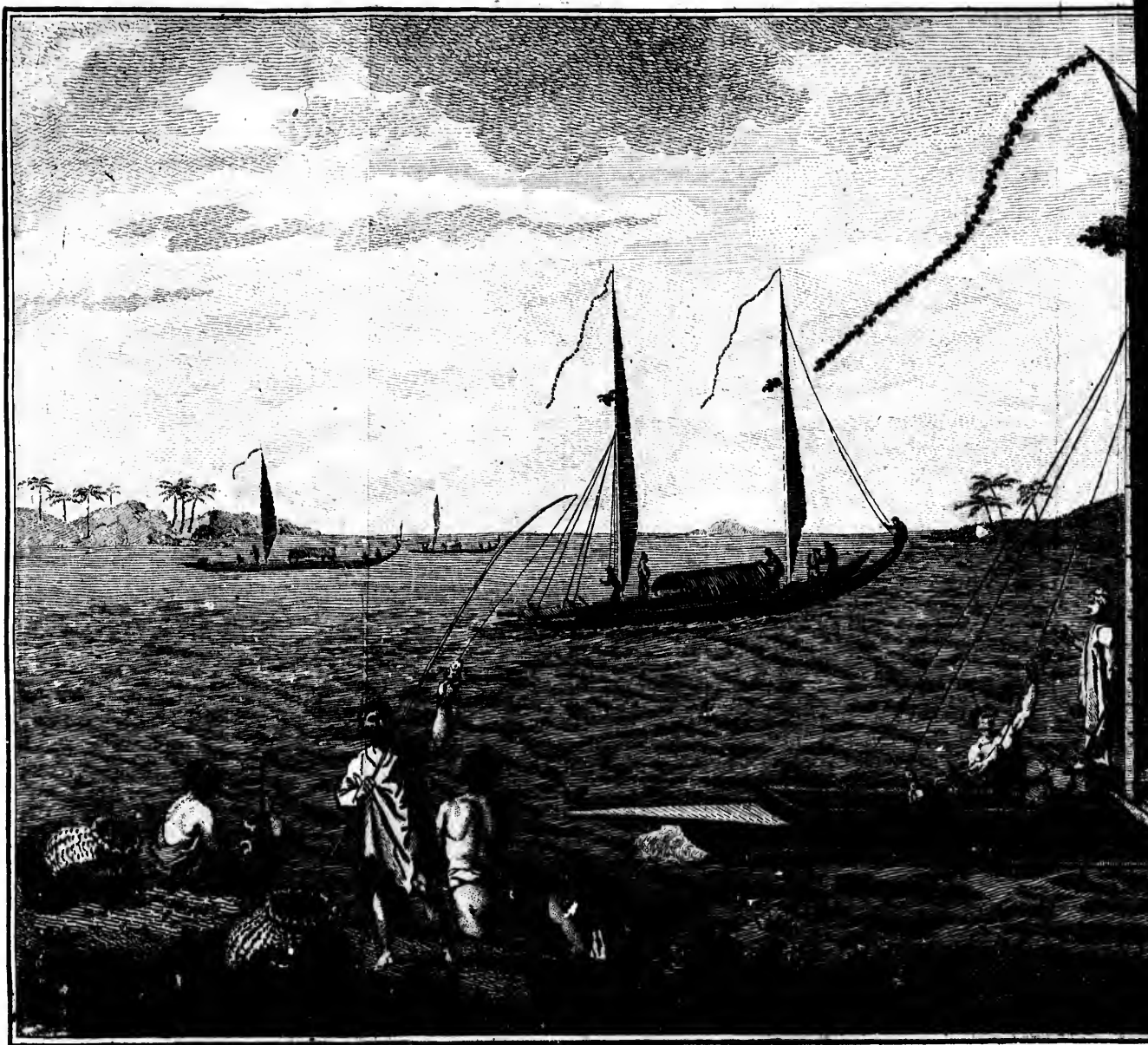


que c'étoit
leurs mo
pavé ave
nous par
l'herbe y
avec une
Orahitiens
n'en ai pa
Les pir
espèces dif
sées d'un
hommes. Il
& nous en
occupées sur
blanches, j
elles sont pl
ix à quarant
nent deux e
ressent deux
d'un mât au
er sur un d
ile bien av
ques dans d
its du plane
mbient y ét
e une troisiè
sient destiné
isir & aux f

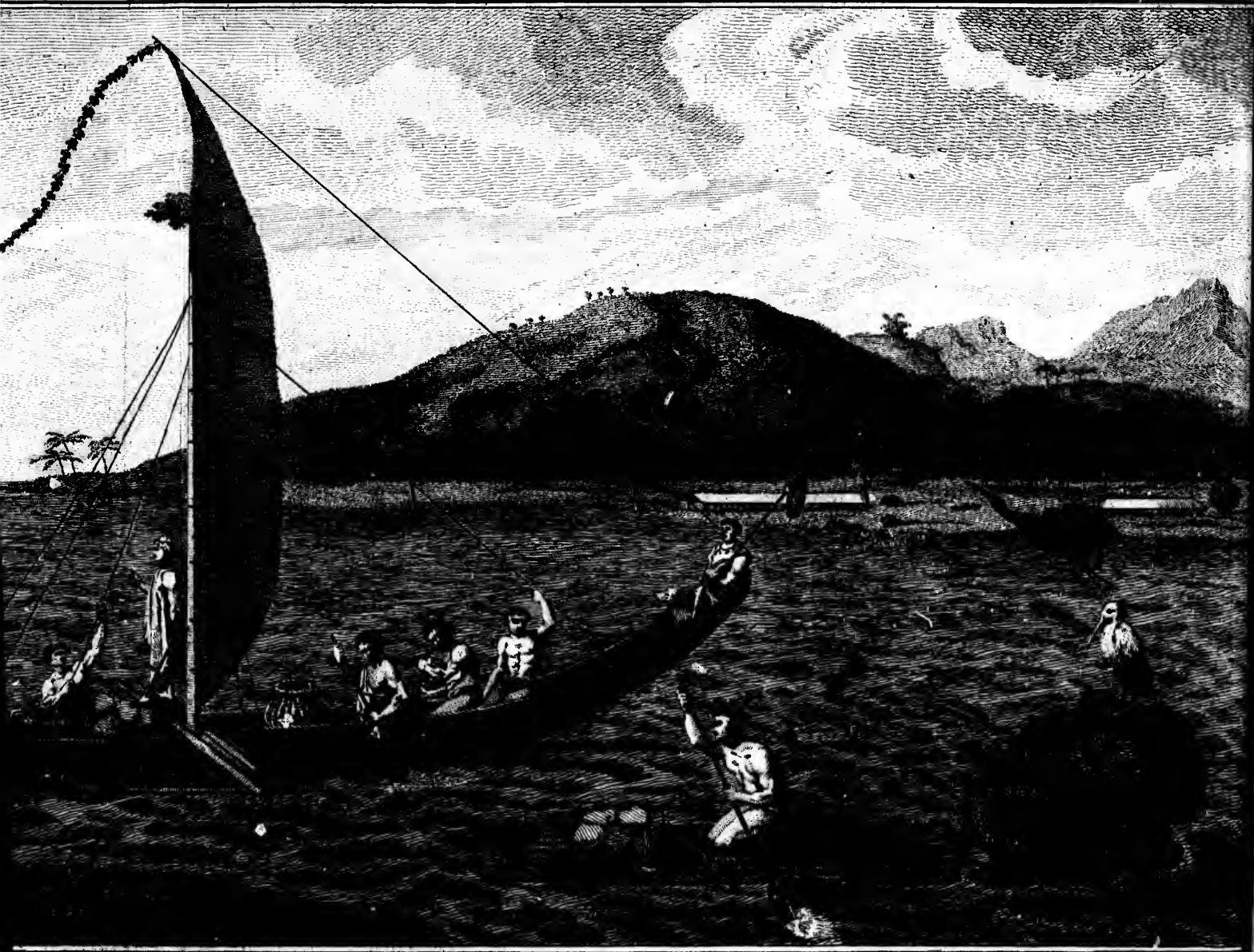
que c'étaient les cimetières où ils déposaient leurs morts. Le milieu des hangars était bien pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent; car l'herbe y croissait par-tout. Je me suis appliqué avec une attention particulière, à découvrir si les Orahitiens avaient un culte religieux; mais je n'en ai pas pu reconnaître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes. Quelques-unes sont composées d'un seul arbre & portent de deux à six hommes. Ils s'en servent sur-tout pour la pêche, & nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif. D'autres sont construites de planches, jointes ensemble très-adroitement; elles sont plus ou moins grandes, & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, & entre l'un & l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment & un balancier sur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, & probablement quelques dans d'autres îles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui semblent y être plus abondans qu'à Orahiti. Ils ont une troisième espèce de pirogues, qui paraissent destinées principalement aux parties de plaisir & aux fêtes d'appareil; ce sont de grands

Wallis.



VUE DE TAÏTI ET DE PLUSIEU



Benard del.

DE PLUSIEURS PIROGUES DE CETTE ISLE.

Wallis.

bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise; ils élèvent au milieu une espèce de toit, & ils s'assient les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier & le second jour de notre arrivée; mais nous en voyions trois ou quatre fois par semaine, une procession de huit ou dix, qui passaient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage: après s'y être arrêtés l'espace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces processions, cependant, ne se font jamais que dans un beau temps, & tous les Otahitiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc; les Otahitiens assis sur le toit & dessous, étaient vêtus de blanc & de rouge, les deux hommes montés sur la proue de chaque pirogue, étaient habillés tout de rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner; & quoique nous n'en apprenions rien de particulier, nous en apprenions cependant

chassie

chassie
voyon
ment
Ils f
fibres,
sible;
construi
l'arbre
pierre d
un man
le tron
tirer des
nent pou
bouts, ju
ils le fen
dur. Que
pieds de la
aplaniffen
font égale
travaillent
comme leu
chaque ou
de coco, re
laquelle il
minutes. C
leur d'un p
avec toute
habile charg

Tome 2

chassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

 Wallis.

Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres, en planches aussi minces qu'il leur est possible; & c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts, jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, & ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en aplannissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco, remplie d'eau, & une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches,

Wallis.

ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin ; dans la suite ils se servent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que produisent quelques-uns de leurs arbres, & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues, est une espèce de pommier très-droit, & qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs, qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, & vingt à quarante de contour, à la hauteur des branches, & qui étaient par-tout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à-pain, qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, & l'arbre en a vingt, à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches ; la flèche

n'est pas
une pier
ruer des

Je n'a
temps qu
j'en mon
j'avais ap
ils me fir
plus gros
mourut b
sans que
nous avio
été vivan
dans l'île
pleines, je
dans peu
d'animaux

Le clim
est un des
bles de la
maladie p
sont couve
& l'air, en
la chaleur
jours, &
ni grenouil
millepieds,
fourmis, q

n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Wallis.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le temps que j'ai été à Otahiti ; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites, que j'avais apportées de l'île de la *Reine Charlotte*, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de *San-Iago*, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, & si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, & je crois que dans peu d'années ils auraient peuplé Otahiti d'animaux de leur espèce.

Le climat d'Otahiti paraît très-bon, & l'île est un des pays les plus sains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, & l'air, en général, y est si pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conservait deux jours, & le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni scorpion, ni millepieds, ni serpent d'aucune espèce ; les fourmis, qui y sont en très-petit nombre,

Wallis. sont les seuls insectes incommodes que nous ayions vus.

La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits; & les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité, & à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

Le flux & le reflux de la marée y sont peu considérables, & son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'est au sud-sud-est, & que ce sont le plus souvent de petites brises.

Le séjour d'Otaïti fut très-salutaire à tout l'équipage, & au-delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'île nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans & moi; & même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine

Cook, trouva é
l'Etoile,
sont les
avant lui
ou à mo
faut repr
terrible u
la consola
de, d'une

Chacun
seau de Sa
de l'équip
leurs inco
mencé &
jour présen
page, plusie
du chirurg
rayés de sa
ils étaient
toutes les
homme in
guéri, j'ai
devant mo
ration. S'il
symptômes
lorsqu'il av
je lui faisai

Cook, dans son voyage sur l'*Endeavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, & la *Boudeuse* & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, font les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Orahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article, d'une manière évidente, & ma patrie & moi.

Chacun fait que le chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté, tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades, qu'il y spécifie leurs incommodités & le temps où il a commencé & achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payait la solde de l'équipage, plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien, en disant que quoiqu'il les eût rayés de sa liste, & qu'il certifiât leur guérison, ils étaient encore malades. Depuis ce temps, toutes les fois que le chirurgien déclarait qu'un homme inscrit sur la liste des malades était guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disait qu'il avait encore quelques symptômes de maladie, je le laissais sur la liste; lorsqu'il avouait qu'il était entièrement rétabli, je lui faisais signer le livre en ma présence, afin

 Wallis.

 Wallis.

de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage ; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens ; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, & ensuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur la Flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne, est déclaré, par sa signature & la mienne, & par le rapport du chirurgien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Otaïti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, & que le premier inscrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'île, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons passé le milieu de cet espace de temps à Otaïti ; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste, comme attaqué du mal vénérien, en nous en revenant, avait contracté sa maladie au cap de *Bonne-Espérance*, où nous étions alors ».

DAN
 comme
 L'Espa
 du con
 droit a
 M. de
 cet Eta
 ensuite
 du Suc
 cette e
 la Bou
 être joi
 destinée
 une lon
 de la c
 vembre
 la Plat
 avec les
 & s'acq
 mées pa
 entre 5



CHAPITRE IV.

M. de Bougainville.

DANS le mois de février 1764, la France avait commencé un Etablissement aux îles Malouines. Bougainville. L'Espagne le revendiqua comme une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; & son droit ayant été reconnu par le roi de France, M. de Bougainville reçut ordre d'aller remettre cet Etablissement aux Espagnols, & de se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les Tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de 26 canons de 12, & il devait être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, destinée à lui apporter les vivres nécessaires pour une longue navigation, & à le suivre le reste de la campagne. Il partit de Nantes le 15 Novembre 1766, & alla mouiller dans la rivière de *la Plata*, où il joignit des frégates Espagnoles, avec lesquelles il se rendit aux îles Malouines, & s'acquitta de sa commission. Ces îles, nommées par les Anglais îles Falkland, sont placées entre 51 & 52 degrés & demi de latitude mé-

Bougainville

ridionale, éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du détroit de Magellan d'environ 80 à 90 lieues. Des Malouines, M. de Bougainville retourna au Brésil, & joignit à Rio-Janéiro la flûte *l'Etoile*. Les deux navires remirent à la voile pour passer ensemble dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, que M. de Bougainville appelle, comme tous les navigateurs,

Nimborum patriam, loca sacra furentibus austris.

Nous le suivrons un moment dans son passage, & nous nous arrêterons avec lui à la côte des Patagons.

« Dès que nous fûmes mouillés dans la baie Boucault, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de *l'Etoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fusils, & nous allâmes descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine ayions-nous pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendaient les mains & les appuyaient contre les nôtres. Ils nous ferraient ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua, chaoua*, que nous répétions

comme
joyeux
tremblai
long-ten
careffes
canots d
nous leu
avidité.
tait; bien
lesquels
enfant de
avec confi
que les pr
de nous v
de nos fu
armes leu
tifs à fair
Commerç
s'occupai
Patagons
apportaiem
prendre.
du Bouch
montrer u
parent, &
quer une
une idée
connaît les

comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui tremblaient en venant à nous, ne furent pas long-temps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes, & qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, & nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Messieurs s'occupaient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, & ils apportaient les espèces qu'ils nous voyaient prendre. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avait un mal fort apparent, & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette médecine qui connaît les simples & les applique à la guérison

 Bougainville

Bougainville des hommes. C'était celle de Macaon, le médecin des dieux, & on trouverait plusieurs Macaons chez les sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux, contre des peaux de guanagues & de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, & le rouge semblait les charmer : aussi-tôt qu'ils apercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus & témoignaient en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque carelle qu'on leur faisait, le *chaoua* recommençait : c'était des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge & poussaient en soufflant un son tremblant & inarticulé ; qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Cependant le soleil s'approchait de son couchant, & il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions ; ils en parurent fâchés ; ils nous faisaient signe d'attendre & qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous re-

viendric
porterion
qu'ils eu
à terre.
nous acc
Patagon
ques-uns
pour nou
canots, i
tout ce q
s'était en
& il la re
éloigner
par d'aut
bride. N
rant, d'e
retentit.

Ces A
par l'Eto
était alor
avait vu
font d'un
avons vu
pieds cin
pieds ne
avaient v
de six pie
en eux, c

viendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiraient : il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer ; un Patagon chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux, pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il fallait avoir l'œil à tout. Ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille ; on s'en aperçut, & il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* en 1766. Un de nos matelots qui était alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avait vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille ; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix ; les gens de l'*Etoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de

Bougainville

leur tête & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutcnuë; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni défagréable; plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone-Torrïde, que de ceux qui naissent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue était douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être allaient-elles venir; car ils voulaient toujours que nous attendissions, & ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même

à-peu-
de la P
leur cou
manteau
attaché
descend
nément
couvrir
rigueur
de la ce
doute re
nous fu
Réaumu
à 10 deg
des espè
vertes pa
autour d
deux por
Messieur
jeunes av
fait des c
Les
vues, fo
deux bou
à ceux d
de l'Am
couteaux
d'un pou

à-peu-près que celui des Indiens de la rivière de la Plata; c'est un simple bruguer de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de fourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons, & laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derrière, & deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leur ayons vues, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avaient aussi de petits couteaux de fer, dont la lame était épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces cou-

 Bougainville

—————
Bougainville

teaux de fabrique Anglaïse leur avaient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étaient sellés & bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir trefflé, enfin tout un harnois espagnol. Leur nourriture principale paraît être la moëlle & la chair des guanaques & des vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte & même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots espagnols suivans *mánana*, *muchacho*, *buño chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des peaux,

ils ont
tates ce
caravan
ticle en
dans la
plus éle

Nous
donne a
passage
éprouva
fatigues.

» essuyé
» préfér
» puis l
» mars.

» les nu
» heures

» ouvert
» ne fon

» pas sag
» sera fa

» dé

» On y

» & des

» bons p

» que le

» équipa

» dentale

ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé, dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons ».

Bougainville

Nous n'omettrons pas un avis important qu'il donne aux navigateurs, au sujet de ce terrible passage du détroit de Magellan, dans lequel il éprouva, comme tant d'autres, des peines & des fatigues. « Malgré les difficultés que nous avons » effuyées, dit-il, je conseillerai toujours de » préférer cette route à celle du cap Horn, de » puis le mois de septembre jusqu'à la fin de » mars. Dans les autres mois de l'année, quand » les nuits sont de seize, dix-sept & dix-huit » heures, je prendrais le parti de passer à mer » ouverte. Le vent contraire & la grosse mer » ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est » pas sage de passer à tâtons entre les terres. On » sera sans doute retenu quelque temps dans le » détroit; mais ce retard n'est pas en pure perte. » On y trouve en abondance de l'eau, du bois » & des coquilles, quelquefois aussi de très- » bons poissons; & assurément je ne doute pas » que le scorbut me fit plus de dégat dans un » équipage qui serait parvenu à la mer occi- » dentale en doublant le cap Horn, que dans

» celui qui sera entré par le détroit de Ma-
 Bougainville » gellan. Quand nous en sortîmes, nous n'avions
 » personnes sur les cadres ».

Le séjour de M. de Bougainville dans l'île d'Otaïtî mérite d'autant plus d'attention, que les lecteurs pourront comparer ce qu'il en rapporte, avec le récit des capitaines Anglais Wallis & Cook, qui tous deux & sur-tout le dernier, se sont fort étendus sur ces Insulaires, de tous ceux de la mer du sud, les plus sociables & les plus policés.

« Le 2 avril à dix heures du matin nous aperçûmes dans le nord-nord-est une montagne haute & fort escarpée qui nous parut isolée; je la nommai le *Boudoir* ou le *pic de la Boudeuse*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchissemens, & on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la

terre

terre,
 ouest-
 pic de
 vents
 nous
 de l'île
 delà de
 plus se
 fions al
 île, ou

Pend

pour no
 nous vi
 la côte,
 4 au le
 deux te
 parées,
 basse qu
 ouverte
 voiles v
 baie, lon
 venait d
 vant de f
 de l'avan
 qui de t
 devant d
 tres; ell
 nuds, qu

Tome

terre, dont la pointe méridionale nous refraît à ouest-quart-nord-ouest; on n'apercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, & nous tîmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. En approchant nous aperçûmes, au-delà de sa pointe du nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde.

 Bougainville

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc, & formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large & voguait vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, & se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de

 Bougainville

bananiers, & leurs démonstrations attestaient que c'était-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, & l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon & un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent; qu'il artacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne-foi, mais sans qu'aucun des Insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne-foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans

leurs
à cet
rent
appro
toutes
- Nou
nord,
lieues.
rait,
garni
des au
nation
de plus

La j
gagner
les bate
L'aspe
nous off
montag
rocher r
tout y e
nous no
pic char
s'élevait
rieur de
paraissai
mètre, &
on l'eût

leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

Bougainville

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire sonder par les bateaux pour nous trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres, jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, & il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une

Bougainville

hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terrains élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, & dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse & unie, couverte de plantations. C'est-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maisons des Insulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, & précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, & la côte y paraissait sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on fondait des navires, & nos bateaux fondaient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchissemens, tels que poules & pigeons, les Insulaires apportèrent avec eux toutes

fortes
nettes
coquil
fer &
comm
il vint
& pre
un Ins
aucune

Nou

6 au n
septent

nous ;

paraissa

me dét

un mou

avons

nots qui

trouver

par-tout

récif qu

une lieu

rent dan

encablun

à trente

rade aff

jusqu'à

au sud p

fortes d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, &c. Ils demandaient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & presque nues. A bord de l'*Etoile* il monta un Insulaire, qui y passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

~~—————~~
Bougainville

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisans qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrissage. Nos canots qui fondaient en avant & en terre de nous, trouvèrent la côte du nord de la baie bordée par-tout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avait trente à trente-cinq brasses d'eau, & en-dedans une rade assez vaste où le fond variait depuis neuf jusqu'à trente brasses. Cette rade était bornée au sud par un récif, qui partant de terre, allait

Bougainville

se joindre à celui qui bordait la côte. Nos canots avaient fondé partout sur un fond de sable, & ils avaient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour faire l'eau. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & sur le champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de tribord en entrant, & dès que nous fûmes endedans, nous mouillâmes notre première ancre sur trente-quatre brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le nord-ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'*Etoile* passa au vent à nous, & mouilla dans le nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues & mâts de hune.

A mesure que nous avions approché la terre, les Insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cedent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes,

& qui disputent ces ny les vic ôté le lopper gues, découv ait par nue, f encore paraiss plus. L s'énonc faient terre, traient fance a nir au t quatre depuis Malgré prendre vint sur écoutille écoutille ceux qu négliger

& qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cent Français, jeunes, marins, & qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait, &

 Bougainville

parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots & soldats s'empresaient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Bougainville

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes enforcés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillèrent dans un instant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, & firent approcher la fille, en la pressant de contenter les desirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

On
pour p
nous fi
plusieur
propre
une fo
lassaien
venaien
vêteme
solumen
d'armes
comme
Le che
maison
cinq ou
Les fem
sur la p
vieillard
grand â
priment
ornée de
tout son
aucune
homme
notre arr
nos care
nement,
à l'espèce

On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres; lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes & de femmes qui ne se laissaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements; comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux: aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie pour nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison & nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, & criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure: sa tête, ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout son corps nerveux & rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité: fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce

 Bougainville

Bougainville

peuple, son air rêveur & soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingt pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le Dieu, était debout contre un des piliers : la Déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle surpassait en hauteur, & attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites & sans proportions avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur & sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, & pouvait avoir six à sept pieds de hauteur, sur un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé & de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques

pièces
d'ozier
de requ
celle de
de Fran
Doraïsc
Nous ét
chevalie
quait un
dans sa
qui, sur
qui nou
quelque
râchant
l'auteur
friponne
mort.

Le che
jusqu'à n
arrêtés pa
couché f
le galon
tâmes; c
& d'un a
laquelle
il nous
doute ana
du pincea

pièces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne ressembloit pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portoit du tems de François I. Il en passa un au col du chevalier Doraison, l'autre au mien, & distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avoit adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrê tâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, & que son larcin lui donnerait la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servoit de siège. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent

Bougainville

avec confiance souper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées & de serpentaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades & nos pièces à l'eau; & les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière, où nous devons faire notre eau. *Ereti* vit la troupe sous les armes, & les préparatifs du campement, sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de son père & des principaux du canton, qui lui avaient fait des représentations à cet égard, & me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau,

du bo
les deu
seil, à
nous r
reparti
nous r
en sign
petites
laquelle
& qui p
voulait
pement
demand

De c
nous off
rivière,
qu'il en
dans ce l
au nom
deuse &
autres n
posée de
des fusil
lades. Je
voulut a
son souper
qui ento
cing ou f

du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comprions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, & enfin ils y consentirent.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immense tout près de la rivière; sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur le champ. Nous dressâmes dans ce hangard les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda

Bougainville des fusées; & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard était bien fait & parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissons qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière & un corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en-dehors du hangard: un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était-là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Ce r
diquer
où nou
tiers &
de peu
montag
pouvais
côté il
Au reste
dans no
arbres &
du pays
de même
les cond
pour sala
portionn
gêne qu'
l'œil à t
poches n
de plus a
Cepen
ordinaire
maisons,
ferrure n
des objets
desirs, &
On avait
les sentin

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pussé couper. Le pays bas où nous étions, n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espèce de bois plein de gomme & de peu de consistance; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, & m'indiqua même de quel côté il fallait les faire tomber en les abbatant. Au reste les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abbatent les arbres & les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces & les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaires des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre-eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans ferrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on

 Bougainville

Bougainville

avait même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de me montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'espingoles, se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons; ils leur offraient de jeunes filles; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes & de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hospitalier; la terre se jonchait de feuillage & de fleurs, & des musiciens chantaient aux accords de la flûte une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité; son culte n'y admet point de mystères; & chaque jouissance est une fête

pour

pour
qu'on
public
cun n
formé
J'ai
sieme
croyais
parcou
beaux a
qui en
aucun
Un peu
nature
vions d
à l'omb
amitié
chemins
passer;
le repos
du bon
Je fis
d'un cou
femelles
propofai
d'y seme
reque av
parer &

Tom

pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait; nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance & ne se soit conformé aux usages du pays.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeaient à côté pour nous laisser passer; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, & toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, & d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer & entourer de palissades le terrain qu'a-

Bougainville

vaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons semé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête *Toutaa* m'offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie. L'assemblée était nombreuse, & les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'himenée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

Le 10, il y eut un insulaire tué, & les gens

du pay
voyai a
on vit
d'un co
aucun d
vaisseau
succès
naître l
laires c
avait eu
quartier
rapporta
gens en
que mèn
meublée
bon che
cère ami
Cepen
genres ;
cellente
étions m
bles, pau
pas enco
que le fo
leurs, en
n'avions p
prendre c
du choix,

du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre ; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort ; car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Cependant je pressais nos travaux de tous les genres ; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, paumoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru ragués, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage, sans nous laisser la liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que

Bougainville

nos inquiétudes n'étaient que trop fondées :

Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre cable du sud-est & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'est-sud-est, furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussi-tôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du nord-ouest, & nous tombâmes sur l'*Etoile* que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, & l'*Etoile* fila rapidement, de manière que nous fûmes séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avait allongé dans l'est, sur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés sur le fond. Celui-ci l'avait été à trente brasses de l'entalingure; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes sur une ancre de rechange de deux mille sept cent, que l'*Etoile* avait dans sa cale & que nous envoyâmes chercher. Notre ancre du sud-est mouillée sans orin, à cause du grand fond, était perdue, & nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avait coulé & qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussitôt notre petit mât de hune & la vergue de misaine, afin

de pouv
mettraie

L'apr
allongé
jet & l'
bateau f
n'y aura
à portée
heur n'a
tous occ
notre sal
trois Inf
à coups d
due dans
& les en
tant leur
morts, &
bras une
donc not
au même
dans le d
camp, &
fers quat
du forfait
Je pass
je renfor
Insulaires
triores. N

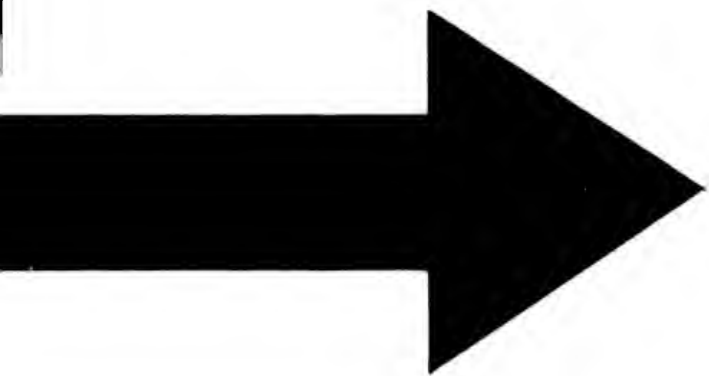
de pouvoir appareiller dès que le vent le permettrait.

=====
Bougainville

L'après-midi il calma & passa à l'est. Nous allongéâmes alors dans le sud-est une ancre à jet & l'ancre reçue de l'*Etoile*, & j'envoyai un bateau sonder dans le nord, afin de savoir s'il n'y aurait pas un passage ; ce qui nous eût mis à portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois Insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonettes, que l'alarme était répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyaient vers les montagnes emportant leurs bagages & jusqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position de craindre la guerre à terre, au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jettés. Je descendis au camp, & en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les Insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupons un poste excellent entre





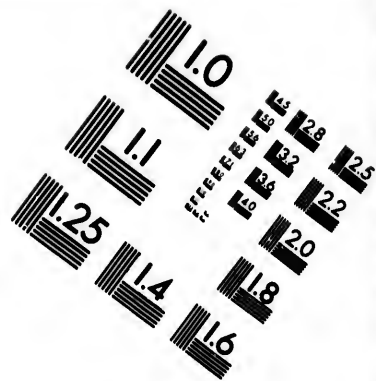
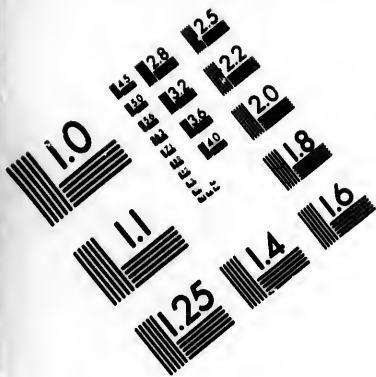
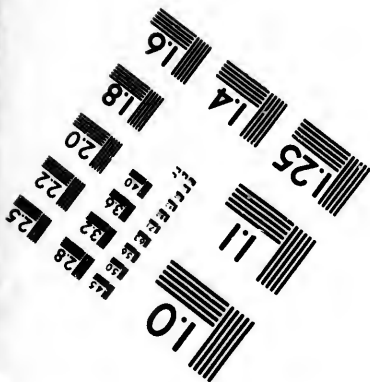
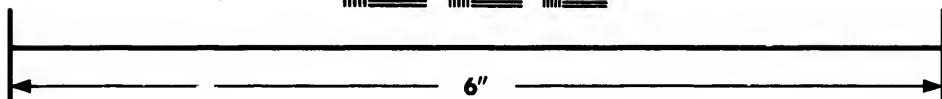
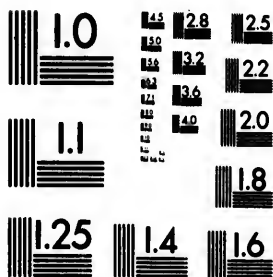


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ES 28 25
E9 32 22
38 20
18

11
10
57

Bougainville

deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureusement, à quelques alertes près occasionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est avec une grosse houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte : je me rendis à bord, le grain heureusement ne dura pas ; & dès qu'il fut passé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveau malheurs ; notre cable du nord-ouest fut coupé ; le grélin, que nous avait cédé l'*Etoile* & qui nous tenait sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après ; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grélin du sud-est, ne se trouvait pas à une encablure de la côte où la mer brisait avec fureur. Plus le péril devenait instant, plus

les r
les c
pour
qu'e
euffe
quat
res,
tes à
A
nous
sept
le su
par u
Nous
la feu
quel f
si près
avant
l'ancre
à cha
avent
donna
focqs
mença
à fair
& me
presqu
avait

les ressources diminuaient ; les deux ancrés, dont les câbles venaient d'être coupés, étaient perdues pour nous ; leurs bouées avaient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens les eussent enlevées dans la nuit. C'étaient déjà quatre ancrés de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous restait encore des pertes à essuyer.

Bougainville

A dix heures du matin, le câble neuf, que nous avions entâché sur l'ancre de deux mille sept cent de l'*Etoile*, laquelle nous tenait dans le sud-est, fut coupé, & la frégate défendue par un seul grêlin, commença à chasser en côte. Nous mouillâmes sous barbe notre grande ancre, la seule qui nous restât en mouillage ; mais de quel secours nous pouvait-elle être ? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant que d'avoir assez filé de câble pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénouement de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos focs furent bientôt hissés ; le vaisseau commençait à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer câble & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent presque aussi-tôt à l'est. Cet intervalle nous avait toujours donné le temps de recevoir à

Bougainville

bord le bout du grélin de la seconde ancre à jet de l'*Etoile* qu'elle venait d'allonger dans l'est & qui nous sauva pour le moment. Nous virâmes sur les deux grélines & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'*Etoile* pour l'aider à s'amarrer solidement; ses ancres étaient heureusement mouillées sur un fond moins perdu de corail que celui sur lequel étaient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par son orin l'ancre de deux mille sept cent; nous entalinguâmes dessus un autre câble & nous l'allongeâmes dans le nord-est; nous relevâmes ensuite l'ancre à jet de l'*Etoile* que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours, M. de la Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au salut de la frégate par les secours qu'il m'a donnés; c'est avec plaisir que je paie ce tribut de reconnaissance à cet officier, déjà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zèle égale les talens.

Cependant lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp, on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait un désert. Le prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'était éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer

quelq
un gr
du ca
Nassau
femme
lui ba
plusieu
& vous
il parv
foule d
des coc
la mar
aussi-tôt
des our
chefs,
tre attr
puni. I
caresses
en peu
revinren
mal à u
suivant
demand
ques cou
tous les
Le ca
le côté
nouvelle

quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jettèrent à ses genoux, elles lui baisaient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *Tayo, maté; vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissaient la marche & promettaient la paix. Je descendis aussi-tôt avec un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toutes espèces; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, & les assurant qu'il serait puni. Les bons Insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de temps la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour & le suivant plus de rafraichissemens que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le côté du nord, était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très-beau pas-

 Bougainville

Bougainville

sage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour ; la nuit s'avancait. Heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à l'*Etoile*, qui avait son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures, elle appareilla sur une haussière portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancrés ; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du sud-est mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongâmes les deux ancrés à jet, & par ce moyen nous restâmes sur deux grosses ancrés & trois petites. A deux heures après-midi nous eûmes la satisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenait moins terrible ; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorsque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya son canot avec M. Lavaré Leroi qui avait été chargé de reconnaître la passe.

○ Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital

& le
de pr
chêne
conten
vires.
tes les
voyag
tout fi
nous
quanti
Le
de terr
ancre,
pâmes
apparei
pour so
les deu
que nou
nots arn
enseigne
chaloupe
ge, & n
heureuse
avait cau
vent aya
une gros
entraîner
Le pis a

& le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre & le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'*Etoile*, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres; appareillant sous la misaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du chevalier de Suzannet, enseigne de vaisseau, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large, & nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'est commencèrent à nous entraîner sur les récifs, sous le vent de la passe. Le pis aller des naufrages qui nous avaient me-

 Bougainville

E
 profiter ce
 eusement
 r. Le 14
 donnai à
 tout son
 sortir par
 pouyions
 qu'après la
 ze heures,
 e sur nous,
 ites ancres;
 ous voiles.
 est mouillée
 otre grande
 s à jet, &
 deux grosses
 eures après-
 e découvrit
 Notre situa-
 ns terrible;
 rer le retour
 e nos navi-
 e M. de la
 ya son canot
 é chargé de
 une partie
 yer l'hôpital

Bougainville

nacés jusqu'ici, avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais dès le premier instant du danger rappelé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance: en effet elle fraîchit peu à peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur le champ les bateaux à la recherche des ancres, & je restai à louveroy pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'*Etoile*. A cinq heures du soir, notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'*Etoile* qu'elle lui porta: notre canot, celui de l'*Etoile* & sa chaloupe revinrent peu de temps après; celle-ci nous rapportait notre ancre à jet & un grélin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême

des
mêm
toute
voya
se le
contr
de la
un m
cres,
nous
fer. C
oublie
voyag
Ma
arrêto
des In
perçur
avait
avait t
bord.
nous t
verfant
notre
pirogu
de tout
avec el
de nor
l'*Etoile*

des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir toute la nuit à portée du mouillage & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il se leva un grand frais de l'est-nord-est, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

 Bougainville

Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des Insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, & s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instans entre ses bras, versant des larmes, & paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissemens de toute espèce; ses femmes étaient dedans, & avec elles ce même Insulaire qui le premier jour de notre atterrage était venu s'établir à bord de l'*Etoile*. Ereti fut le prendre par la main, & il

Bougainville

me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, voulait nous suivre, & me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présens de toute espèce, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune & jolie fille que l'Insulaire qui venait avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *nouvelle Cythère*, reçoit de ses habitans celui d'*Otahiti*. Sa latitude de $17^{\circ} 35' 3''$ à notre camp, a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de $150^{\circ} 40' 17''$ à l'ouest de Paris, a été déterminée par onze obser-

vation
horair
d'autr
nuits,
mais
ayant
nières
départ.
quoiqu
à 8^d. L
que j'a
donner
ne nou
dans l'
partie
celle qu
du sud-
avoir q
gisseme
le nord-
Entre
cap qui
lieues d
nord-est
profond
jusqu'au
élévation
beau de

variations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes diffèrent entr'eux de 7 à 8^d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous ne nous y étions attendus; & nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement de ses principales pointes est entre le nord-ouest & l'ouest-nord-ouest.

Entre la pointe du sud-est & un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie, où elles ont peu d'élévation, & paraissent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il semble qu'on

Bougainville

trouverait aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie : le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe, par laquelle est sortie l'*Etoile*, M. de la Giraudais m'a assuré qu'entre les deux îles les plus septentrionales, il y avait un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au moins, depuis 23 jusqu'à 11 & 10 brasses, fond de sable gris vaseux, qu'il y avait une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reste de la côte est élevé, & elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les Insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la sûreté de leur navigation : quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en - dedans du récif, mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du sable gris ; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainsi que nous l'a appris une funeste expérience.

Au - delà de la pointe septentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse dans le nord-ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une île peu élevée

qui s'ouest.

La l'intér à l'éte.

triste

variant

sentant

produit

l'art ne

une infi

pays, &

des hab

Tout le

jusqu'au

fruitiers

sont bâti

sans auc

lage; on

sentiers

soigneus

communi

Les pa

coco, la

curassol,

& fruits p

à sucre q

idigo sauv

qu

Tome

qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-
ouest. Bougainville.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur d'Orahiti, est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste & sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, & présentant de riches paysages, couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Orahitiens, dispersées sans aucun ordre, & sans former jamais de village; on croit être dans les Champs Elisées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence & soigneusement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit-à-pain, l'igname, le curassol, le giraumon & plusieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge &

=====
Bougainville

une jaune ; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé plusieurs de nos fruits & de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les terres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les Insulaires en font peu d'usage ; ils ne l'employent que pour leur grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cedre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne fend point ; mais il est si mol & si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont par-tout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les Insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer, d'où leur vient-elle ? Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche ; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles

à leur
ont re
Ils for
des es
instru
Not
des co
mais j
habita
sembla
tourtes
d'un b
goût,
singuli
qui col
cochons
Entre c
à terre
navires
volailles
encore,
journées
car les
un plus
Nous
dans ces
mettre d
de 22 d

à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenus cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières, des espèces de castagnettes qui font un de leurs instrumens de danse.

Bougainville.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes, charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-bon goût, & des peruches fort petites, mais fort singulières, par le mélange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cent têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, & il a été quelquefois à 18. Le

Bougainville

soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons non plus vu aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fussent continuellement dans l'eau & au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nud & à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avons débarqués & qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y sont rétablis en peu de temps; au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé & la force des Insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens & la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la salubrité de l'air & de la bonté du régime que suivent les habitans?

Les végétaux & le poisson sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande;

les e
mais
coup
malad
ils n'
seule
la ré
le tab
les ch
Le
races
ont la
qui pa
La pre
duit d
est ord
n'ai ja
mieux
Mars,
modèle
des Eur
moins à
blancs
noirs. L
a les ch
sa coule
mulâtre
nous, e

les enfans & les jeunes filles n'en mangent ja-
 mais, & ce régime sans doute contribue beau-
 coup à les tenir exempts de presque toutes nos
 maladies. J'en dirais autant de leurs boissons ;
 ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur
 seule du vin & de l'eau-de-vie leur donnait de
 la répugnance ; ils en témoignaient aussi pour
 le tabac, les épiceries, & en général pour toutes
 les choses fortes.

Le peuple d'Otaïti est composé de deux
 races d'hommes très-différentes, qui cependant
 ont la même langue, les mêmes mœurs, &
 qui paraissent se mêler ensemble sans distinction.
 La première, & c'est la plus nombreuse, pro-
 duit des hommes de la plus grande taille : il
 est ordinaire d'en voir de six pieds & plus. Je
 n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni
 mieux proportionnés : pour peindre Hercule &
 Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux
 modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux
 des Européens ; & s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient
 moins à l'air & au grand soleil, ils seraient aussi
 blancs que nous. En général leurs cheveux sont
 noirs. La seconde race est d'une taille médiocre,
 a les cheveux crépus & durs comme du crin,
 sa couleur & ses traits diffèrent peu de ceux des
 mulâtres. L'Otaïtien, qui s'est embarqué avec
 nous, est de cette seconde race, quoique son père

Bougainville

soit chef d'un canton ; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté (1).

Les uns & les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les moustaches & le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles , excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-court , d'autres les laissent croître & les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de les oindre , ainsi que la barbe , avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié , & qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite vérole , & j'avais pris toutes les mesures possibles , pour

(1) On m'a souvent demandé & on me demande tous les jours pourquoi emmenant un habitant d'une île où les hommes sont en général très-beaux, j'en ai choisi un vilain. J'ai répondu & je répons ici une fois pour toutes, que je n'ai point choisi : l'Insulaire venu en France avec moi, s'est embarqué sur mon vaisseau de sa propre volonté, je dirai presque contre la mienne. Assurément j'aurais regardé comme un crime d'enlever un homme à sa patrie, à ses pénates, à tout ce qui faisait son existence, quand bien même j'aurais imaginé que la France l'adopterait & qu'il n'y resterait pas à ma charge. *Note de M. de Bougainville.*

que
ne po
On
vêtem
partie
velop
d'étoff
C'est
elles s
ce fin
Comme
sans ê
cannes
de ses
que les
cats ;
de leur
défigur
Au r
peigner
peigner
c'est un
de dist
même
ment c
en piqu
taines h
indigén

que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués. Bougainville

On voit souvent les Orahitiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Orahitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles d'Orahiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les fesses; c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau & y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que

E
en intelli-
beauté (1).
e la partie
les mous-
iffent aussi
té à celui
Quelques-
d'autres
chés sur le
uda se les
l'huile de
omme es-
une chûte.
il avait vu
vérole, &
bles, pout

demande tous
une île où les
ai choisi un
fois pour tou-
enu en France
de sa propre
e. Assurément
un homme à
son existence,
ance l'adapte-
Nose de M.

Bougainville

de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre; *omnes vero Britannise vitro insciunt, quod caeruleum efficit colorem.* Le savant & ingénieux auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, donne pour cause à cet usage général, le besoin où on est dans les pays incultes, de se garantir ainsi de la piquûre des insectes caustiques, qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Otahiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage d'Otahiti, commun aux hommes & aux femmes, c'est de se percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propriété embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, & jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant & après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux & bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Otahitiens pratiquent entre-eux

une b
soient
maïson
sur le
dans l
pour l
vie, il
est à r
mais c
moind
chefs
nous p
les com
de cette
dénonc
suivait
fuyait,
naïreme
quelque
étaient
croyais
plus fo
mettre
témoign
depuis,
de pend
le pratic
Ils so

LE
 ture à la
 de l'état
 e descente
 usage de
 o *infciant*,
 nt & ingé-
 phiques sur
 cet usage
 ys incultes,
 les insectes
 à de l'ima-
 à Otahiti,
 plus haut,
 apportables.
 une mode
 d'Otahiti,
 nes, c'est de
 es perles ou
 grande pro-
 nable. Ils se
 mangent ni
 près.
 être doux &
 it dans l'île
 particulière,
 cantons qui
 dant. Il est
 nt entre-eux

une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils
 soient chez eux ou non, jour ou nuit, les
 maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits
 sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend
 dans la maison où il entre. Il paraîtrait que
 pour les choses, absolument nécessaires à la
 vie, il n'y a point de propriété & que tout
 est à tous. Avec nous ils étaient filoux habiles,
 mais d'une timidité qui les faisait fuir à la
 moindre menace. Au reste, on a vu que les
 chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils
 nous pressaient au contraire de tuer ceux qui
 les commettaient. Ereti cependant n'usait point
 de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui
 dénoncions-nous quelque voleur; il le pour-
 suivait lui-même à toutes jambes; l'homme
 fuyait, & s'il était joint, ce qui arrivait ordi-
 nairement, (car Ereti était infatigable à la course),
 quelque coups de bâton & une restitution forcée
 étaient le seul châtement du coupable. Je ne
 croyais pas même qu'ils connussent de punition
 plus forte, attendu que quand ils voyaient
 mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en
 témoignaient une peine sensible; mais j'ai su
 depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage
 de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on
 le pratique dans nos armées.

• Ils sont presque toujours en guerre avec les

Bougainville

habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef Otahitien & d'une captive de l'île de *Opoa*, île voisine & souvent ennemie d'Otahiti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme ils pansent leurs blessures: nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remar-

querai
délicate.
sans l'a
fallu un
nation,
notre ca
rait être
& que
servent,

Il est f
sur leur r
de bois
mais qu
cérémoni
moins,
long-rem
d'échafau
qu'ils répa
pleurer a
d'oindre
de leur a
nus, nous
lieu confa
disaient-e
squelettes
& j'ignore
Je fais seu
un homr

querai seulement ici que dans les circonstances délicates, le Seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins, regarde les morts. Ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé*, il dort, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y

Bougainville

Dougainville

exercer son ministère sacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era*, le Roi du Soleil ou de la Lumière, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, lesquels y président & décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *Malama Tamai*, Lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur disant, *Evaroua-t-eatoua*, que le bon eatoua te réveille, ou bien que le mauvais eatoua ne t'endorme pas. Voilà

des traces
nations c
sur-tout e
que le sce
a point d
facile de
La pol
moins par
passion est
mes est l
partagent
la mère. C
hommes,
de la guer
travaux pé
Ici une do
mes, & l
occupation
est un en
religion, s
Quoi qu'il
maris une
dans leur
l'aveu de
vrai, n'est
est ici un fe
ordinaireme
de se livrer

des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est sur-tout en traitant de la religion des peuples, que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La poligamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père & de la mère. Ce n'est pas l'usage à Otahiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, & le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, & la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve égard

Bougainville

~~_____~~
Bougainville aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eus, l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, & lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice & jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir, donne aux Otaïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, & qu'ils fuient

encore
du corps

Je ne
d'intelli
dans le

raient le
beauté d

On est

les instr

sont de

s'ils avai

sont abso

avec du

charpente

position

couvertur

Ils on

petites &

trone d'a

grandes,

ereusé fai

la pirogu

environ d

parrie de

de forte

à cinq ou

pièces for

cercle, &

encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Bougainville

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse & leur industrie, dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, & tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, & la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, les autres beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière qui est courbe & fort relevée: de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour assurer cet écart, ils

Bougainville n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, & ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond & l'un avec l'autre par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau, lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en-dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, & rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines, avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navi-

gation

gation
ensem
quatre
de qu
deux
bâtime
d'une
de ros
la plui
temps
sèches.
de con
& ne
celles d
servir;
à la ran
posées
roseaux.
Les C
ouvrages
est fait a
absolum
charpent
d'adresse
des mor
La fab
posent le
leurs arts
Tome

gation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même-temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, & ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont ainsi que les pirogues simples à la rame & à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Otahitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpéntiers, & ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un

Bougainville

arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maifons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus ſouple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaifſes, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyait pas devoir être auſſi long, & en rendant compte des connoiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Le zèle de cet Inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Otahiti il nous l'a maniſté de la manière la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous

allie
men
eſſer
îles
devie
langu
les m
rait d
& no
procéc
que n
peuple
contrée
l'allian
allions
ſon cor
de con
veuille
rés, ne
Je n
qui rend
Il y eſt
témoign
de voir
preſque
hommas
fortis de
& qui l

allions découvrir les secours & les rafraîchis-
 mens dont notre vie dépendait, il nous était
 essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des
 îles les plus considérables de cette mer. Ne
 devions-nous pas présumer qu'il parlait la même
 langue que ses voisins, que ses mœurs étaient
 les mêmes, & que son crédit auprès d'eux se-
 rait décisif en notre faveur, quand il détaillerait
 & notre conduite avec ses compatriotes & nos
 procédés à son égard? D'ailleurs en supposant
 que notre patrie voulût profiter de l'union d'un
 peuple puissant situé au milieu des plus belles
 contrées de l'univers, quel gage pour cimenter
 l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous
 allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant
 son concitoyen bien traité par nous, & enrichi
 de connaissances utiles qu'il leur porterait. Dieu
 veuille que le besoin & le zèle qui nous ont inspi-
 ré, ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour
 lui rendre son séjour à Paris agréable & utile.

Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a
 témoigné aucun ennui. L'empressement pour
 le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi
 presque qu'à donner des idées fausses à des
 hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais
 sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien,
 & qui livrés à des erreurs de toute espèce, ne

 Bougainville

Bougainville

voient que d'après leurs préjugés & décident cependant avec sévérité & sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme, on ne parle ni français ni anglais ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux même qui passent pour instruits, soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, Aristarques tranchans, prenaient & répandaient une fort mince idée du pauvre Insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet Insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans, que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail, qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Alle-

man
ment
une
mora
mêm
des
font
n'ava
mém
contra
relativ
& la p
au plu
pour ai
son corp
de pou
notre l
ce que
mandai
jours re
je l'éta
person
loin de
capitale
en curie
qui s'ap
dent la
prononc

mand pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. L'Otahitien au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple & la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, & j'ai presque toujours remarqué, qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré, étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales de trouver des gens qui questionnent non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'appêtent à prononcer: alors qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Bougainville.

~~_____~~
Bougainville

Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, & jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, & presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût, était l'opéra : car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle ; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, & sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la Duchesse de Choiseul qui l'a comblé de bienfaits & surtout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice ; toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en

partie.
& à l'
de-là
Mémo
s'y ren
tiers de
à cette
Choise
une son
un gran
des gra
a daign
nécessair

J'ai re
à l'île de
la copie
sujet à l

Extrait
des
Berrin

A
• Mo
" m'ave
" du 15
" Indien
" que v

(1) No

partie. Le ministère a ordonné au gouverneur & à l'intendant de l'île de France de renvoyer de-là Aotourou dans son île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, & trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la Duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Orahiti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, & le Roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.

J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'île de France, & je crois devoir insérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

Extrait d'une lettre de M. Poivre, Intendant des îles de France & de Bourbon, à M. Bertin, ministre d'État.

Au Port-Louis, île de France, ce 3 Novembre 1770.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous
 » m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date
 » du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête
 » Indien *Poutavery* (1). J'ai reconnu dans tout ce
 » que vous me faites l'honneur de me dire de

(1) Nom qu'on avait donné à Aotourou.

Bougainville

» cet Insulaire & des précautions à prendre
 » pour le renvoyer convenablement dans sa pa-
 » trie, toute la bonté de votre cœur dont
 » j'avais tant de preuves certaines.

» J'avais déjà reçu ici *Poutavery* en 1768 :
 » je l'y avais accueilli à la ville & à la cam-
 » pagne : pendant tout son séjour dans cette île
 » il avait eu le couvert chez moi : je lui ai
 » rendu tous les services qui ont dépendu de
 » moi : il est parti d'ici mon ami, & il revenait
 » dans cette île plein de sentimens d'amitié &
 » de reconnaissance pour son ami *Polary*, car
 » c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez
 » croire à quel point cet homme naturel porte
 » la mémoire des bienfaits & le sentiment de
 » la reconnaissance.

» Pendant toute la traversée, sachant qu'il
 » revenait à l'île de France, il a toujours parlé
 » à tous les officiers du vaisseau du plaisir qu'il
 » aurait de revoir son ami *Polary*. Arrivé ici,
 » on a voulu le conduire au Gouvernement, il
 » ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à
 » terre, il a couru par le chemin le plus court
 » droit à ma maison ; il m'a fait toutes sortes
 » de caresses à sa façon, & m'a tout de suite
 » raconté tous les petits services que je lui avais
 » rendus. Quand il a été question de se mettre
 » à table, il a aussi-tôt montré son ancienne

» place
 » Vo
 » vous
 » homm
 » ici, &
 » & con
 » hiti ;
 » moi e
 » à rem
 » *Poutav*
 » propre
 » intéréss
 » histoire
 » tement
 » comme
 » sienne.
 » *Pout*
 » très-bon
 » pagnons
 » J'ai cha
 » du nav
 » avec lu
 » heureuf
 » la maif
 » même
 » mode,
 » *Pouta*
 » d'octobr

prendre
 ns sa pa-
 eur dont
 n 1768 :
 la cam-
 s cette île
 je lui ai
 pendu de
 l revenait
 amitié &
 olary, car
 ne sauriez
 urel porte
 iment de
 hant qu'il
 ours parlé
 plaisir qu'il
 Arrivé ici,
 nement, il
 t le pied à
 plus court
 utes sortes
 ut de suite
 je lui avais
 e se mettre
 ancienne

» place à côté de moi & a voulu la reprendre.
 » Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux
 » vous adresser pour procurer à cet honnête
 » homme naturel les secours dont il aura besoin
 » ici, & le moyen de retourner commodément
 » & convenablement dans sa patrie, l'île d'Ota-
 » hiti ; je ferais bien fâché qu'un autre que
 » moi eût eu une commission aussi délicieuse
 » à remplir. Soyez assuré que je ferai pour
 » *Poutavery* tout ce que je ferai pour mon
 » propre fils. Cet Indien m'a singulièrement
 » intéressé depuis le moment que j'ai su son
 » histoire, & son honnêteté naturelle m'a for-
 » tement attaché à lui ; aussi me regarde-t-il
 » comme son père, & ma maison comme la
 » sienne.

» *Poutavery* est arrivé ici le 23 octobre en
 » très-bonne fanté, fort aimé de tous ses com-
 » pagnons de voyage & très-content d'eux tous.
 » J'ai chargé M. de la Malétie, soubrecargue
 » du navire sur lequel il a passé, de le loger
 » avec lui & d'en avoir soin, parce que mal-
 » heureusement je n'ai point de logement dans
 » la maison que j'occupe, & je n'ai pour moi-
 » même qu'une très-petite pièce très-incom-
 » mode, qui me sert de cabinet.

» *Poutavery* n'étant arrivé ici qu'à la fin
 » d'octobre dans un moment où nous avions

« tous nos bâtimens dehors, je le garderai
 jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine,
 temps auquel je le renverrai dans son pays.
 Le capitaine, les officiers & le bâtiment
 destinés à ce voyage seront de mon choix. Je
 lui donnerai pour lui, pour sa famille &
 pour les chefs Orahitiens des présens conve-
 nables. Je lui donnerai, outre les outils &
 instrumens en fer de toute espèce, des grains
 à semer & sur-tout du riz, des bœufs &
 vaches, des cabrits, enfin tout ce qui me
 paraîtra, d'après ses rapports, devoir être
 utile aux bons Orahitiens, qui devront à la
 générosité française une partie de leur bien-
 être.

« Le bâtiment destiné pour Orahiti fera sa
 route par le sud & passera entre la nou-
 velle Hollande & la nouvelle Zélande. C'est
 pourquoi je ne veux le faire partir que vers
 l'équinoxe de septembre de l'année prochaine,
 afin que nos navigateurs, forcés peut-être par
 les vents, de s'élever beaucoup dans le sud,
 jouissent de toute la belle saison qui dans
 l'hémisphère austral commence à la fin de
 septembre; alors les nuits sont plus courtes
 & les mers plus belles ».

On m'a écrit depuis de l'île de France une
 lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle

on me n
 à ramen
 enfin ses
 j'ai cru
 dans me
 J'ai d
 un Etre s
 rait repre
 deux mé
 des figur
 coucher
 grand non
 conjurer
 comète, v
 a fort bien
 dre que l
 ne repara
 nombre d
 evetou ear
 aucune id
 de ces esp
 être des ét
 nomment
 eatoua toa
 Au reste
 sans être
 nos gazette
 tellations l

on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à ramener Aotourou à Otaïti. Puisse-t-il revoir enfin ses compatriotes ! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

Bougainville

J'ai déjà dit que les Otaïtiens reconnaissent un Etre suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, & des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du soleil ; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Otaïtiens connaissent ces astres qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Otaïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *eatoua toa*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connais-

Bougainville

sent le mouvement diurne, & ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cent lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouffole est le cours du soleil pendant le jour, & la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées d'Otahiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies sont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaitia* & *Tapoua-massou*. Les ennemies sont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles sont aussi grandes qu'Otahiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enouamotou* & *Toupai* sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poisson & en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, & malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces îles sacrées. Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste ces îles gissent à différentes distances d'Otahiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposait être

notre p
suivre.

J'ai c
nous av
d'envie.
eux, ou d
soumise
tous. Je
est fort
cruelle.
& de mo
même te
bare sur
Tata-eino
c'est dans
les victir
viande &
des grand
& de fru
dans la r
de bois d
n'est pas
au peuple
planter de
nommons
Seigneur.
de cet ar
donne à

notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

~~_____~~
Bougainville

J'ai dit plus haut que les habitans d'Otahiti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompais; la distinction des rangs est fort marquée à Otahiti, & la disproportion cruelle. Les rois & les grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tata-einou*, *hommes vils*; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande & le poisson sont réservés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, & l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables, n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On fait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à son ombre la direction & l'étendue

Bougainville qu'on desire ; à Otahiti il est la salle à manger des rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets ; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée , les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs ; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont , lorsque le soleil passe au méridien , & lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes ; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Otahiti on porte régulièrement le deuil qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coëffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort , & de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons , ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière ; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger , soit qu'on respecte la douleur

des gens
approche
Au reste
ailleurs ;
pectables.
deuil éta
doute av
peu comp
respecté
cache le
& l'impur
Dans le
proches pa
ils y mang
ger subsist
son tour.
ce n'est ni
c'est-à-dire
frappe ave
malade, il
nous nom
suffisamme
bandeau qu
il lave la
Voilà ce
ce pays in
que par
En arrivant

des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre & malencontreuse. Au reste il en est à Orahiti comme par-tout ailleurs; on y abuse des usages les plus respectables. Aourou m'a dit que cet attirail de deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret & l'impunité.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne & le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'est-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale*; & lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture: le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aourou. En arrivant dans cette île, nous remarquâmes

Bougainville

que quelques-uns des mots prononcés par les Insulaires, se trouvaient dans le vocabulaire inféré à la suite du voyage de le Maire, sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, selon l'estime de le Maire, & de Schouten, ne sçauraient être fort éloignées d'Ota-hiti; peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue d'Ota-hiti est douce, harmonieuse & facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Otahitien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale, la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler & bien articuler aux sourds & muets de naissance, a examiné attentivement & plusieurs fois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

Au reste la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que, dans le cours du voyage,

voyage
tout c
ratif c
& il
des ex
jets tou
avons
que ne
autres
la priè
compos
J'ai
avant
anglais
dait M
fait déc
pendant
Ils y on
d'une a
qui se f
passé à l
viennent
avons tro
qu'ils lu
son au m
aïron. J
avec la
Tom

voyage, Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espèce de réci-ratif obligé qu'il improvisait. Voilà ses annales, & il nous a paru que sa langue lui fournissait des expressions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaissons pas encore, & entre autres déclamer une longue prière, qu'il appelle la prière des rois, & de tous les mots qui la composent, je n'en fais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île, un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglais, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les Insulaires qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent & la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Otahitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot anglais, *iron*, *fer*, qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Otahitiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux

Bougainville

Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés.

Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Otaïiti. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, & leur séjour dans cette île a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île & ses habitans. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre; c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Otaïitiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis (1). Les Anglais avaient emmené deux Insulaires qui sont morts en chemin ».

Depuis son départ d'Otaïiti, M. de Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du sud, qu'il a marquées dans ses cartes. Il découvrit le golfe qu'il nomme *de la Louisiade*, entre *la nouvelle Guinée & la nouvelle Breta-*

(1) On a vu précédemment la réponse de Wallis à cette accusation.

gné; m
& paye
l'avoir t
la même
& abord
avoir mi
tour du
hommes
versée.

DES VOYAGES. 111

gne ; mais il souffrit beaucoup dans ce passage, & paya, comme il le dit lui-même, l'honneur de l'avoir trouvé. Il tint d'ailleurs pour son retour la même route que les navigateurs précédens, & aborda à Saint-Malo le 15 mars 1769, après avoir mis deux ans & quatre mois à faire le tour du monde ; & n'ayant perdu que sept hommes dans cette immense & laborieuse traversée.

Bougainville



nous y
 voyage
 passage de
 our dans
 rai point
 cette île
 l'observer
 que nous
 lon espa-
 de cacher
 de fonde-
 porté aux
 que nous
 soupçonner
 quipage de
 t emmené
 chemin ».
 M. de Bou-
 s îles de la
 ses cartes.
 a Louisiade,
 nelle Breta-

de Wallis d

 CHAPITRE V.

Cook.

Cook.

M. Hawkeswhort , rédacteur des derniers voyages Anglais , nous donne les instructions suivantes sur celui du capitaine Cook , qui de tous les Anglais est celui qui a rendu de plus grands services à la navigation , & étendu le plus loin les connaissances & les découvertes géographiques dans la partie australe des deux hémisphères. Il a été dignement secondé dans ses travaux , par M. Banks & Solander.

« Joseph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaisseau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme de lettres, que sa fortune destine à jouir des plaisirs de la vie, plutôt qu'à en partager les travaux; cependant, entraîné par un désir ardent d'acquérir d'autres connaissances de la nature que celles qu'on puise dans les livres, il résolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouissances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer son

revenu
du repo
de se liv
gers qu'i
auxquels
les infati
En for
il travers
de Terre
les difficu
ges, son
qu'on ne
de sa pre
& lorsqu'
un voyage
ver le pass
entrepren
il résolut d
Il se propo
des lumie
parmi les
pourrait de
qui leur re
enrichiraien
des connais
de l'Europ
Comme
ses nécessai

revenu , non pas dans les plaisirs de l'oïveté & du repos , mais à l'étude de l'histoire naturelle ; de se livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement , & auxquels on ne s'expose guère que pour satisfaire les insatiables desirs de l'ambition & de l'avarice.

En sortant de l'université d'Oxford , en 1763 , il traversa la mer Atlantique , & visita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers , les difficultés & les désagrémens des longs voyages , sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend ; cependant M. Banks revint de sa première expédition sans être découragé , & lorsqu'il vit qu'on équipait l'*Endeavour* pour un voyage dans les mers du Sud , afin d'y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil , & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes , il résolut de s'embarquer dans cette expédition. Il se proposait d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières , & il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourrait découvrir , des arts ou des instrumens qui leur rendraient la vie plus douce , & qui les enrichiraient peut-être jusqu'à un certain point , des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan , il

Cook.

engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, a été élevé sous le célèbre Linnéus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation, & son mérite étant bientôt connu, il obtint une place dans le Muséum Britannique, institution publique qui venait de se former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, & l'évènement a prouvé qu'il ne s'était pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreraient; enfin, un secrétaire & quatre domestiques, dont deux étaient nègres.

Les papiers du capitaine Cook contenaient un récit suivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une description détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avait visités, du gissement des caps & des baies qui sont sur les côtes, de la situation des havres où les vaisseaux peuvent se procurer des rafraîchissemens; de la profondeur d'eau qu'ont rapportée les sondes; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille & tous les autres détails relatifs à la navigation, & dans lesquels il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais on a trouvé dans les papiers de M. Banks, un grand

nombre
Cook r
pays &
coutum
des peu
ne pouv
la prin
ment ve
vable de
Cook
relâcha
Terre de
le Maire
Feu, il r
qui prou
sur nos t
pouvoir c
vaincre.
« Le
Solander
Monkhou
leurs gens
porter leur
la vue de
aussi loin q
le soir. La
semblait être
plaine, &

nombre de faits & d'observations que le capitaine Cook n'avait pas recueillis, la description des pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvait le faire un officier de marine, dont la principale attention se tourne naturellement vers d'autres objets. Le public sera redevable de toutes ces connaissances à M. Banks ».

Cook.

Cook partit de Plymouth le 25 Mai 1769, relâcha à Madère, à Rio-Janéiro, & enfin à la Terre de Feu, dans la vue de passer le détroit de le Maire. Mais dans cette relâche à la Terre de Feu, il raconte une aventure très-singulière, & qui prouve que si la raison a quelque puissance sur nos sens, ceux-ci à leur tour exercent un pouvoir que la raison la plus exercée ne saurait vaincre.

« Le 16, de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouse, de M. Green l'astronôme, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourraient, & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, sembla être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement

Cook.

pelé. M. Banks voulait traverser le bois, dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donnerait, & de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun botaniste n'avait encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage, sablonneuse & située à l'ouest de l'endroit où nous faisons de l'eau, & ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après-midi, sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrain qu'ils voulaient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnaître que c'était un terrain marécageux, couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçaient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui jusqu'alors avait été aussi beau que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage; ils croyaient avoir passé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient aperçu.

Ils étaient marécageux, finateurs d'épilepsie, faire hal, traîner p, étaient l pour pre Solander nuèrent au somm ils eurent vèrent b rentes de d'Europe de nos pl Le froi bait en p si fort avan ner au va parti bien passer la climat. Ils prirent p dépendaie cupèrent a fiter d'une tant de dar

Ils étaient à peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des desinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui était impossible de se traîner plus loin; on alluma du feu; & ceux qui étaient les plus fatigués furent laissés derrière, pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouse continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

Le froid était devenu très-vif, la neige tombait en plus grande abondance, & le jour était si fort avancé, qu'il n'était pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'était un parti bien défagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux. MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avaient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyèrent

 Cook.

M. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan & les personnes qui étaient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paraissait pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au sortir duquel ils se mettraient à l'abri dans le bois où ils pourraient bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avaient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur semblait facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrît du froid, tous étaient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvait espérer. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe, pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traversé plus d'une fois les montagnes de la Norwège, savait bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables. Il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter,

quelque
 que soula
 Quiconq
 & celui
 Après ce
 avant; i
 vaient pa
 lorsque l
 effets qu
 docteur
 résister à
 s'était eff
 demanda
 fit des pr
 s'étendit f
 fut avec u
 éveillé. Ri
 qui avait
 rester der
 avant cinq
 Buchan, p
 droit qu'ils
 avec quatr
 Richmond
 partie de fo
 plus grande
 qu'ils n'ira
 core recour

quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'assiera, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étaient toujours sur le rocher & n'avaient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avait tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'était efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avait aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveraient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond, qu'on fit marcher partie de gré & partie de force: mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances; tout

 Cook.

fut sans effet : quand on difait à Richmond que s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne défirait rien autre chose que de fe reposer & de mourir. Le docteur ne renonçait pas fi formellement à la vie : il difait qu'il voulait bien aller, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr était la même chose. M. Banks & les autres fe trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laifèrent fe coucher foutenus en partie fur les brouffailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de fuite dans un sommeil profond.

Bientôt après, quelques - uns de ceux qui avaient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réuffit; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait presque perdu l'usage de ses membres, & tous ses muscles étaient si contractés, que ses fouliers tombaient de ses pieds : il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourrait lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté fans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laiffa auprès de lui ton autre noir & un matelot, qui semblaient avoir moins

souffert
 de les
 homme
 il parv
 arriver
 ensuite
 & réch
 secours
 porter
 sible de
 après,
 mes rev
 couru t
 avait lai
 personne
 plusieurs
 pondu. C
 de chagr
 qui ne p
 arrivé. C
 reille de
 de la cor
 sac d'un
 noir &
 Richmon
 se tenir e
 bu un peu
 on les av

souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seraient suffisamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étaient reposés & réchauffés, espérant qu'ils pourraient, avec le secours de ceux qui étaient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il serait impossible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls; ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laissé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé personne, & que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avait point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement & de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on se souvint qu'une bouteille de rum, qui faisait toute la provision de la compagnie, était demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avait laissés avec Richmond, s'étaient servis de ce moyen pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'attendre les se-

 Cook.

E
 ond que
 froid, il
 se que de
 renonçait
 fait qu'il
 t aupara-
 quoiqu'il
 ir & périr
 autres se
 e avancer,
 rtie sur les
 nt tout de

ceux qui
 ent avec la
 à un quart
 a d'éveiller
 t il y réus-
 q minutes,
 membres,
 és, que ses
 nsentit ce-
 u'on pour-
 rent inuti-
 ond. Après
 en mouvé-
 i on autre
 voir moins

Cook.

cours & les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur le champ, & trouvèrent le matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre; on fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit était extrêmement noire; la neige était très-haute, & il leur était très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles & sur un terrain marécageux où chacun d'eux faisait des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui était sur terre, celle qui tombait encore du ciel & celle que les arbres laissaient

tomber à
sibilité d'
ou d'y en
dans le b
nécessité
destinée,
branches
qu'à une
Après è
& au fro
quelques -
core été
le sentim
domestique
qu'on crut
procher du
A la fin
passèrent la
terrible en e
le souvenir
titude de ce
mes qui étai
& de santé,
un autre éta
qu'il pût rev
M. Buchan,
accès par la
pendant ce

tomber à gros flocons, les mettait dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été atteints du froid, commencèrent à perdre le sentiment. Entr'autres, Briscoe, un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le souvenir de ce qui s'était passé & par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étaient regardés comme morts, un autre était si mal qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avait essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étaient éloignés

 Cook.

Cook.

du vaisseau d'une journée de chemin, il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restait pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avaient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savaient comment ils pourraient soutenir le froid, si la neige continuait; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étaient alors au milieu de l'été; le 21 décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norvège & en Laponie dans la même saison de l'année.

La pointe du jour commençant à paraître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paraissait aussi épaisse sur les arbres que sur le terrain, & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoraient combien cette situation pouvait durer, & ils avaient trop de raisons de craindre de ne pou-

vois

voir se
de fairIls a
giner d
qu'à fix
espéramlever du
mençaise dissip
pauvresvelis sou
Trois de
cela, &

qu'ils éta

Quoiqu

rage, la

d'abondan

prendre l

les huit h

fortifiée d

de temps,

tomber de

de l'appro

avec plus

Briscoe éta

se croyait

beaucoup r

n'eussent o

Tome X

voir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

Cook.

Ils avaient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances de salut, en distinguant le lieu du lever du soleil, au travers des nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avaient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étaient morts.

Quoique le ciel se nettoiyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osaient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva, qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva d'éclaircir le temps, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe était encore très-mal, mais il dit qu'il se croyait en état de marcher. M. Buchan était beaucoup mieux que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étaient cependant

 Cook.

pressés par la faim, qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour; il fut plumé, & , comme on jugea qu'il serait plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, & beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils s'aperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais senties en ne les voyant pas revenir le même jour ».

« Cook fait ici une remarque très-philosophique sur les habitans de cette pointe méridionale

du cont
les plus
res hum
consume
affreux,
de froid
tio. qu
quelques
où le ve
toutes pa
commodi
fier, priv
nourritur
tens; ils
ce qu'ils
offrions n
tion des g
mens sup
ce qu'ils
hiver; ma
douloureux
commodité
rang des c
ils ont peu
satisfont to
ce qu'ils g
de l'inquiét
nos efforts

du continent Amériquin. « Ces hommes, dit-il, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux, où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitatio. qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes séchées, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étaient contents; ils semblaient ne desirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paraissait agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûte nos efforts continuels pour satisfaire cette mal-

Cook.

Cook.

titude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient; ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique, nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrain marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il était ».

De tous les voyageurs modernes, nul n'a donné des observations plus détaillées & plus réfléchies sur cette singulière nation d'Orahiti; & nous nous garderons bien de rien retrancher de cet excellent morceau.

Orahiti.

« Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec

MM. B
& un
Plusieur
descente
par leurs
nus, quo
le premi
si bas, q
& sur ses
que cet In
dans les
symbole c
parmi les
mishpère
arbre. Nou
gestes d'an
nous obser
branche à
tous un ran
de la même
Ils march
mille, vers
Owhaw, av
arrivés, ils
rein, en ar

(r) Insulaire
connaissance en

MM. Banks & Solander, notre ami *Owhaw* (1), & un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçaient au moins par leurs regards, que nous étions les biens venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous, se prosterna si bas, qu'il étoit presque rampant sur ses mains & sur ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de paix, qu'on fait avoir été en usage parmi les anciennes & puissantes nations de l'hémisphère septentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des gestes d'amitié & de contentement ; lorsque nous observâmes que chacun d'eux tenoit une branche à sa main, sur le champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait son eau ; quand nous y fumes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrain, en arrachant toutes les plantes : alors les

(1) Insulaire avec lequel les gens du *Dauphin* avoient fait connoissance en allant faire de l'eau, avant que Cook abordât.

Cook.

principaux d'entre eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenaient , en nous invitant par signes à faire la même chose. Nous montrâmes à l'instant combien nous étions empressés à les satisfaire ; & , afin de donner plus de pompe à la cérémonie , je fis ranger en bataille les soldats de marine , qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux sur ceux des Indiens , & nous suivîmes leur exemple. Nous continuâmes ensuite notre marche , & lorsque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade , les Indiens nous firent entendre , par signes , que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade dissipa la timidité des Indiens , que la supériorité de nos forces leur avoit inspirée d'abord , & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade , & nous firent passer à travers les bois. Chemin faisant , nous distribuâmes de la verroterie & d'autres petits présens , & nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils leur faisaient beaucoup de plaisir. Notre détour fut de quatre à cinq milles , au milieu de bocages qui étaient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain , & qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple , situées sous ces arbres , n'ont , pour la plupart , qu'un toit , sans enceintes ni murailles , & toute la scène réalise ce que

les fables
Nous re
dans to
que deu
nos gen
phin , n
vu les In
nèrent q
lurent n
dans le
palais de
aucun ve
le lende
pour déco
Dès le
fussions f
dont la p
prochèren
remplies
leur habi
supérieur.
choisirent
s'appellait
sien , & l'
consista à
leurs habi
sentâmes e
ques verro

les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret, que, dans toute notre course, nous n'avions apperçu que deux cochons, & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première classe. Ils soupçonnèrent que les chefs s'étaient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où était situé, dans le premier voyage, ce qu'ils appellaient le palais de la reine; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain matin, & à faire des efforts pour découvrir la Noblesse dans ses retraites.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paraissaient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & se choisirent parmi nous chacun un ami; l'un, qui s'appellait *Matahah*, prit M. Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi: cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous mon-

Cook.

trant le S. O. , ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeureraient ; comme je voulais trouver un havre plus commode , & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple , j'y consentis.

Je fis équiper deux bateaux , & je m'embarquai , accompagné de MM. Banks & Solander , de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue , ils nous engagèrent par signes à débarquer , & nous firent entendre que c'était-là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre , au milieu d'un grand nombre de naturels du pays , qui nous menèrent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous aperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen , qui s'appelloit , comme nous l'apprîmes ensuite , *Tootahah* ; à l'instant on nous étendit des nattes , & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis , *Tootahah* fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi ; nous acceptâmes le présent , qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière , & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur , qui n'était point désagréable. La pièce que reçut M. Banks , avait onze verges de long & deux de large ; il donna en retour une cra-

vate de
de poch
cette no
sance &
décrire.

Après
nous acc
sons , qu
liberté ;
tesses , de
ne paraiss
qui nous
nous offr
comme je
présentent
en nous m
sur la terr
nous attira
lieu de dor
coup moind

Nous pr
& nous di
côte. Lorsq
de chemin
appellé *Tou*
nombre d'*I*
traité de pai
plus haut ,
après avoir

vate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur le champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction, qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est temps de parler des femmes.

Après ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons, que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toutes sortes de politesses, dont il nous était facile de profiter: elles ne paraissaient avoir aucune espèce de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maisons, comme je l'ai dit, sont ouvertes par-tout, & ne présentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant souvent les nattes étendues sur la terre, en s'y asséyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laissèrent aucun lieu de douter qu'elles ne s'embarrassassent beaucoup moins que nous d'être aperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorsque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appelé *Toubourai Tamaidé*, à la tête d'un grand nombre d'Insulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en suivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux apprises; après avoir reçu la branche qu'il nous présenta,

Cook.

& lui en avoit donné une autre en retour , nous mêmes la main sur la poitrine , en prononçant le mot *taïo* , qui signifie , à ce que nous pensions , *ami* ; le chef nous fit entendre que si nous voulions manger , il était prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes son offre , & nous dînâmes de très-bon cœur avec du poisson , du fruit-à-pain , des cocos , & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeaient du poisson & nous en présentèrent ; mais ce mets n'était pas de notre goût , & nous le refusâmes.

Pendant cette visite , une femme de notre hôte , appelée *Tomio* , fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. *Tomio* n'était pas dans la première fleur de l'âge , & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela , je pense , que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne , M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille , il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser , & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks : il la chargea de petits présens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaisir. La princesse , quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à sa rivale , ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui don-

nait le
étaient
nir plu
n'avait
rieux. M
gnirent
perdu u
grin, &
cet évén
compagn
délit ; &
M. Banks
terre de
fut péné
& entenc
mes & de
par leur
supérieur
son avec
portait su
& de dou
le condui
y avait un
offrit pièce
pouvait e
mettre , il
tie , & m
jeta cet or

nait le lait des cocos & toutes les friandises qui étaient à sa portée. Cette scène aurait pu devenir plus intéressante & plus curieuse, si elle n'avait pas été interrompue par un incident sérieux. M. Solander & M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avait volés : le premier avait perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, & le second sa tabatière. Malheureusement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef sur le délit ; & , afin de rendre la chose plus grave , M. Banks se leva avec vivacité , & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, semblaient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portait sur son visage des marques de confusion & de douleur ; il prit M. Banks par la main , & le conduisit à l'autre bout de l'habitation , où il y avait une grande quantité d'étoffes : il les lui offrit pièce à pièce , en lui faisant signe que si cela pouvait expier l'action qui venait de se commettre , il était le maître d'en prendre une partie , & même le tout s'il voulait. M. Banks rejeta cet offre , & lui fit entendre qu'il ne vou-

Cook.

lait rien que ce qu'on avait dérobé malhonnêtement. Toubourai Tamaidé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de désordre & de terreur, s'était toujours tenue à ses côtés; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure, la conversation, autant qu'il le put, par signes. Le chef revint, portant en sa main la tabatière & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie était peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'aperçut qu'elle était vuide; la physionomie de Toubourai Tamaidé changea sur le champ: il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison, sans prononcer une seule parole, & le conduisit le long de la côte en marchant fort vite. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empressement, & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avaient suivis; ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit signe à nos Messieurs de lui donner aussi quelques ver-

roteries ;
 que la piè
 déposées
 revint une
 témoignar
 nous avior
 Ils nous re
 résolution
 Solander d
 ration de l'
 pas s'en dis
 un présent
 facile de re
 qu'on empl
 tabatière :
 étrange, si
 fait au mili
 encore qu'in
 & les nœur
 chefs firent
 binaison de
 vernemens l
 Sur les six h
 vaisseau.
 Le lendem
 avions vus la
 vaisseau ; ils
 fruit-à-pain &

roteries ; ils satisfirent à sa demande : & après que la pièce d'étoffe & les verreries eurent été déposées sur le plancher , la femme sortit , & revint une demi-heure après avec la lunette , en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe , comme une réparation de l'injure qu'on lui avait faite. Il ne put pas s'en dispenser ; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne serait peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatière : mais cette difficulté ne paraîtra pas étrange , si l'on fait attention que la scène se passait au milieu d'un peuple , dont on ne connaît encore qu'imparfaitement le langage , la police & les mœurs. Au reste , dans ce qui se passa , les chefs firent paraître une intelligence & une combinaison de moyens , qui ferait honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir , nous retournâmes au vaisseau.

Le lendemain 15 , plusieurs des chefs que nous avions vus la veille , vinrent à bord de notre vaisseau ; ils nous apportèrent des cochons , du fruit-à-pain & d'autres rafraîchissemens , & nous

Cook. leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandises qui nous paraissaient leur faire plus de plaisir.

Dans le petit voyage que je fis à l'ouest de l'île, je n'avais point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions ; je me décidai à aller à terre, & à choisir un canton commandé par l'artillerie du vaisseau, où je pusse construire un petit fort pour notre défense, & me préparer à faire nos observations astronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai sans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'astronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, était très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrain que nous voulions occuper, nous dressâmes une petite tente, qui appartenait à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étaient rassemblés autour de nous ; mais il nous sembla que c'était seulement pour nous regarder, car ils n'avaient aucune espèce d'armes. J'ordonnai néanmoins, qu'excepté Owhaw & l'un deux qui paraissait un chef, aucun autre ne passât la ligne que j'avais tracée. Je

m'adressa
 nommer
 par signe
 pour y d
 nuits, &
 fais pas s
 expliquer
 comporter
 qui nous
 surprise : i
 ceinte, &
 jusqu'à la
 deux heure
 cochons &
 que nous fi
 cet endroit
 vée ils ava
 rieur du pa
 le croire, q
 signe de ne
 que, malgr
 tier. Après
 marine & u
 tente, nous
 d'Otahitiens
 qui était sur
 canards ; dès
 M. Banks tir

m'adressai aux deux personnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrain pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'en suite nous nous en irions. Je ne fais pas s'ils comprirent ce que je voulais leur expliquer, mais tous les habitans du pays se comportèrent avec une déférence & un respect qui nous causèrent à la fois du plaisir & de la surprise : ils s'assirent paisiblement hors de l'enceinte, & regardèrent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avait cessé de nous faire signe de ne pas aller dans le bois; c'est pour cela que, malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine & un officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes, suivis d'un grand nombre d'Otahiriens. En traversant une petite rivière qui était sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux & en tua trois d'un

Cook.

coup : cet incident répandit la terreur parmi les Indiens ; la plupart tombèrent sur le champ à terre , comme s'ils avaient été frappés par l'explosion du fusil ; peu de temps après cependant ils revinrent de leur frayeur , & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil que notre garde avait tirés dans la tente : nous étions alors peu écartés les uns des autres ; mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés , & d'un geste de la main , il renvoya tous les Indiens qui nous suivaient , excepté trois qui , pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions , coururent en hâte rompre des branches d'arbre , & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre ; nous retournâmes à grands pas vers la tente , dont nous-n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille , & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens qui était resté autour de la tente , après que nous en fûmes sortis , guarrant le moment d'y entrer à l'improviste , & surprenant la sentinelle , lui avait arraché son fusil : l'officier qui commandait le détachement , soit par la crainte de nouvelles violences , soit par le désir de se faire d'exercer une au-

torité à
 enfin p
 aux sold
 aussi per
 cier, tir
 & qui é
 ils obser
 ils le p
 mort d'
 par la fu
 tué ni bl
 Owha
 vant qu'
 triotes au
 petit nom
 & les fit r
 de justifie
 sible ; & c
 nous faisa
 rions jama
 défiance n
 notre tent
 contens de
 Nous in
 détacheme
 que nous n
 Les solda
 sentinelle ,
 Tome

torité à laquelle il n'était pas accoutumé , soit enfin par la brutalité de son caractère , ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'officier , tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyait , & qui était composée de plus de cent personnes : ils observèrent qu'ils n'avaient pas tué le voleur , ils le poursuivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil : nous fûmes par la suite qu'aucun autre Otaïtien n'avait été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous , rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite , & les fit ranger devant la tente : nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fût possible ; & de convaincre les Indiens que , s'ils ne nous faisaient point de mal , nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans moigner ni défiance ni ressentiment ; & après avoir démonté notre tente , nous retournâmes au vaisseau , peu contents de ce qui s'était passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde , qui s'aperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats , pour se défendre , dirent que la sentinelle , à qui on avait arraché son fusil , avait

Cook.

été attaquée & jettée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avait frappé, avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que, si Owhaw n'était pas instruit qu'on formerait quelque entreprise contre les soldats qui gardaient la tente, il en avait au moins des soupçons; que c'était pour cela qu'il avait fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter; d'autres expliquèrent son importunité par le desir qu'il avait que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puisque M. Banks venait de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avaient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auraient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venait de s'élever une querelle, s'ils n'avaient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avaient fait quelque insulte; on appuyait ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connaître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étaient fondées.

E

Le lend
 re naturel
 rocha du
 ue toutes
 raintes av
 âmes sur-
 pus avait
 nstant dan
 rétablir la
 Les choses
 ple, je fis
 te, & je
 andait à t
 en partic
 ur la const
 nt j'allai à
 quipage d'u
 Indiens f
 is ils n'éta
 auparavant
 rante, &
 os & d'aut
 re qu'ils av
 jamais.
 le 17 au m
 tre M. Buc
 me peintre
 jeune hom

Le lendemain au matin 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avaient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avait abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venait de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la terre, & je l'amarrai de manière qu'il commandait à toute la partie nord-est de la baie, en particulier à l'endroit que j'avais désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers: les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étaient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étaient à peu près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits: nous crûmes reconnaître qu'ils avaient pour nous autant d'amitié qu'ils nous offrirent jamais.

Le 17 au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avait amené avec un peintre de paysages & figures: c'était un jeune homme sage, laborieux & spirituel;

Cook.

qu'il regretta beaucoup ; il espérait par son comme d
 souvenise montrer à ses amis en Angleterre le pain &
 des figures de ce pays & de ses habitans : présent n
 n'y avait aucune autre personne à bord qui nous ne
 les peindre avec autant d'exactitude & d'é de ces ani
 gance. M. P. han avait toujours été sujet chacun de
 des accès d'épilepsie : il en fut attaqué sur le & un clou
 montagnes de la *terre de Feu*, & cette dis nous y pa
 sition, jointe à une maladie de bile qu'il av nous avion
 contractée pendant la navigation, mit fin à du premier
 vie : on proposa de l'enterrer sur la côte, m ut si nébu
 M. Banks pensa que cette démarche offensent olir notre
 peut-être les naturels du pays, dont nous Le 18 à
 connaissions pas encore entièrement les us nous les ge
 & les courumes, & nous jetâmes le corps absolument
 défunt à la mer, avec autant de décence & nous comm
 solennité que la situation où nous nous trouvie orr ; penda
 put le permettre. trauser les

Le matin de ce même jour, nous reçûmes es piquets
 une visite de nos deux chefs, Toubourai Tam qui s'étaient
 & Tootahah, qui venaient de l'ouest de l' l'ordinaire
 ils apportaient avec eux, comme emblè idèrent au c
 de la paix, non pas de simples branches hercher dan
 bananes, mais de jeunes arbres : ils ne vo l'un air for
 rent point se hasarder à venir à bord, av propriété av
 nous les eussions acceptés ; ce qui s'était p âmes tous l
 à la rente leur avait probablement donné ans cette oc
 l'inquiétude. Chacun d'eux apportait enc arbre, sans a

it par son comme des dons propitiatoires, quelques fruits-
 Angleterre pain & un cochon tout apprêté, ce dernier
 habitans : présent nous fut d'autant plus agréable, que
 nord qui nous ne pouvions pas toujours nous procurer
 de & d'elles de ces animaux; nous donnâmes en retour à
 été sujet chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache
 raqué sur le & un clou. Sur le soir nous allâmes à terre &
 cette dispo nous y passâmes la nuit dans une tente que
 ile qu'il av nous avions dressée, afin d'observer une éclipse
 mit fin à du premier satellite de Jupiter; mais le temps
 la côte, ma fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas rem-
 che offensé olir notre projet.

dont nous Le 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec
 ent les usag nous les gens de l'équipage qui n'étaient pas
 es le corps absolument nécessaires à la garde du vaisseau,
 e décence & nous commençâmes alors à construire notre
 nous trouvie fort; pendant que les uns étaient occupés à
 reuser les retranchemens, d'autres compaient
 nous reçû es piquets & les fascines. Les naturels du pays
 ourai Tam qui s'étaient rassemblés autour de nous, comme
 ouest de l' ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous
 ame emblè idèrent au contraire volontairement; ils allaient
 es branches hercher dans le bois les fascines & les piquets,
 : ils ne vo un air fort empressé: nous respections leur
 ord, avant propriété avec tant de scrupule, que nous ache-
 qui s'était p âmes tous les pieux dont nous nous servîmes
 nent donné ans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun
 portait enc arbre, sans avoir obtenu leur consentement. Le

Cook.

Cook

terrein où nous construisîmes notre fort était sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrième était bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, & les Indiens nous apportèrent tant de fruits-à-pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même-temps par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux-jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, était le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre pour la première fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

Le lendemain au matin 19, notre ami Toubourai Tamaidé fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenait avec lui non-seulement sa femme & sa famille, mais il apportait encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes

D'

sortes : nous résidons de confiance de coup de pla négliger pour qu'il avait pris M. Banks de l'accompagner consentit, & de mille, il qui appartenait paraissait lui demeure. Le Indien dévot pays; il prit l'autre d'une M. Banks, & duisit sur le suite lui app fruit-à-pain, dans une eau après son rep Banks, & y de midi, sa femme jeune homme figure agréable connaître pour dans la suite

fortes : nous crûmes qu'il voulait par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir, & nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenait à Toubourai Tamaïdé, & qui paraissait lui servir de temps en temps de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur le champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servait de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après midi, sa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable; ils semblaient tous deux le reconnaître pour leur fils : mais nous découvrîmes dans la suite que ce n'était pas leur enfant;

Cook. ce jeune homme & un autre chef qui nous était venu voir, s'en allèrent le soir du côté de l'ouest, & Toubourai Tamaié & sa femme s'en retournèrent à l'habitation située aux bords du bois.

M. Monkhouse, notre chirurgien, s'étant promené le soir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente; il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé sur une espèce de bière soutenue par des poteaux, sous un toit que les Otahitiens paraissaient avoir dressé pour cette cérémonie; qu'on avait déposé près du mort quelques instrumens de guerre & d'autres choses qu'il aurait examinés en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en avait empêché: il ajouta qu'il avait vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espèce que le premier, dans l'un desquels il y avait des ossemens humains qui étaient entièrement desséchés. Nous apprîmes depuis que c'était-là la manière dont ils disposent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir, hors de l'enceinte de notre petit camp, une espèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, si l'on en excepte les cochons. Toubourai Tamaié nous venait voir continuellement; il imitait nos manières; il se servait

même de
fourchette

Le réc
excita ma
ques autr
sous lequ
à la maï
& qu'il y
étaient pa
hangar av
onze de la
l'un des
l'autre, a
en partie
laquelle on
chassis de
place les l
fond était
cinq pieds
était envel
étoffe blan
massue de
guerre, &
fermé du h
de celles do
de l'eau;
planté à ter
d'un coco

même dans les repas, du couteau & de la fourchette, qu'il maniait très-adroitement.

Cook.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort, excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes; je trouvai que le hangar sous lequel on avait placé son corps, était joint à la maison qu'il habitait lorsqu'il était en vie, & qu'il y avait d'autres habitations qui n'en étaient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avait à peu près quinze pieds de long & onze de large, avec une hauteur proportionnée: l'un des bouts était entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, était enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière sur laquelle on avait déposé le corps mort, était un chassis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux, appelés cadres; le fond était de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenaient cette bière. Le corps était enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche; on avait placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchait au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils servent quelquefois pour puiser de l'eau; à l'autre bout du hangar, on avait planté à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un coco, quelques baguettes sèches, & des

Cook.

feuilles vertes, liées ensemble. Il y avait près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblème de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étaient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avaient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avait une coque de noix de cocos remplie d'eau douce; enfin on avait attaché au côté d'un des poteaux, un petit sac qui renfermait quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avait pas mis ces tranches tout à la fois; car les unes étaient fraîches & les autres gâtées. Je m'aperçus que plusieurs des naturels du pays nous observaient avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent, par des gestes, la peine qu'ils éprouvaient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contents; lorsque nous nous en allâmes.

Notre séjour à terre n'aurait point été désagréable, si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchaient de travailler. M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M.

Banks; couvrait même l'étendard aux filets vénierement.

Le 22 musique d'une flûte conséquence notes entremens à traversier au lieu d'une nari bouchait personnes instrument on ne joua

Plusieurs des haches & nous par commodité nous parait lieu à beaucoup de recherches du Dauphin

Banks; lorsqu'il voulait dessiner, ces insectes couvraient toute la surface de son papier, & même ils mangeaient la couleur à mesure qu'il l'étendait sur son dessin : nous eûmes recours aux filets à mosquites, qui rendirent cet inconvénient plus supportable, sans l'écartier entièrement.

Cook.

Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays; quatre personnes jouaient d'une flûte qui n'avait que deux trous, & par conséquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons; ils jouaient de ces instrumens à peu près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, soufflait avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant fort bien la mesure; mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguïser & de les raccommoder; entr'autres il y en avait une qui nous paraissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures; après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaisseau avait abordé à Ota-

Cook.

hiti ; nous crûmes alors que c'était un bâtiment Espagnol ; mais nous sûmes depuis que c'est la frégate la *Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville.

Le 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'ouest, le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrain, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, était plat & fertile ; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes, qui s'étendaient jusqu'au bord de l'eau ; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançaient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupaient une étendue d'environ trois milles, & aboutissaient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitées par des Indiens qui paraissaient vivre dans une grande aisance. A cet endroit coulait une rivière, qui sortait d'une vallée profonde & agréable ; elle était beaucoup plus considérable que celle qui était à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent, & , quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne était stérile, les rochers s'avançaient partout dans la mer, & MM. Banks & Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposaient à prendre ce parti, un des naturels

du pays
accepté
était d
comme
nations
peau d
d'autre
corps f
Ses che
blancs
il semb

MM
rencont
mes, q
de joie
avant q
Le s
de ces
& le l
qu'il av
cette o
classes,
terminé
notre a
bord,
qu'ils p
suite n
autres

Le pays leur offrit des rafraîchissemens qu'ils acceptèrent : ils apperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs, comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat, sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étaient aussi blancs que sa peau ; ses yeux étaient rouges, & il semblait avoir la vue basse : c'était un Albinos.

M. M. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubourai Tamaïdé & ses femmes, qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent pendant quelque temps, avant que leur agitation pût se calmer.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avait aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion, que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenaient dans la chambre ce qu'ils pouvaient attrapper ; & les gens de leur suite n'étaient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau ; ils s'emparaient de

Cook,

tout ce qu'il leur était facile de cacher , jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Toubourai Tamaïdé & Tootahah étaient les seuls qui n'avaient pas été trouvés coupables de vol ; cette circonstance faisait présumer en leur faveur qu'ils étaient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée ; mais cette présomption ne pouvait guère contrebalancer les fortes apparences du contraire, C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier , de lui avoir volé son couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il voulait absolument qu'on le lui rendit , sans s'embarasser de celui qui l'avait volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme , un des naturels du pays qui était présent , montra une guenille , dans laquelle trois couteaux étaient soigneusement renfermés , celui que M. Solander avait prêté à la femme , un couteau de table qui m'appartenait , & un troisième qui avait été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes , qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fit quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente , rendit les couteaux & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avait vu. Sur ces entrefaites , un des domestiques de

M. Banks
point ent
le prendr
veille. To
son innoc
ses gestes
était agit
& il fit sig
rendait co
il consent
précipitam
pas vers M
rement les
lui. M. Ba
reçu le cou
était presq
venait de s
lui-même ,
Indien , m
était d'un c
sentiment ;
M. Banks ,
celui-ci l'eu
eût donné q
Il faut o
simples fen
ont une con
tice , & qu

M. Banks apprenant ce qui se passait , & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubourai-Tamaïdé sur cette preuve de son innocence , exprima , par ses regards & par ses gestes , les émotions violentes dont son cœur était agité ; des larmes coulèrent de ses yeux , & il fit signe avec le couteau , que si jamais il se rendait coupable de l'action qu'on lui imputait , il consentait à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente , & retourna à grands pas vers M. Banks , paraissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avait formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avait reçu le couteau des mains de son domestique ; il était presque aussi affligé que le chef de ce qui venait de se passer ; il sentit qu'il était coupable lui-même , & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien , malgré la violence de son agitation , était d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment ; il oublia l'injure que lui avait faite M. Banks , & se réconcilia parfaitement , lorsqu'il eut traité avec familiarité , & qu'il lui eût donné quelques petits présens.

Il faut observer ici que ces peuples , par les simples sentimens de la conscience naturelle , ont une connaissance de l'équité & de l'injustice , & qu'ils se condamnent volontairement

Cook.

eux-mêmes , lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il est sûr que Toubourai-Tamaïdé sentait la force de l'obligation morale ; s'il avait regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputait, il n'aurait pas été si agité , lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons, sans doute, juger de la vertu de ces peuples , par la seule règle fondamentale de la morale , la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste ; mais nous ne devons pas conclure , d'après les exemples rapportés plus haut , que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnaîtrait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation était si forte à la vue des meubles & des marchandises du vaisseau , que si ceux qui ont plus de connoissances , de meilleurs principes & de plus grands motifs de résister à l'appât d'une action avantageuse & malhonnête , en éprouvaient une pareille , ils seraient regardés comme des hommes d'une probité rare , s'ils avaient le courage de la surmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un fol , de la rasade , ou même de clous & de morceaux de verre rompu , est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts, remplis d'or & de bijoux.

Le 26 ,
je fus sâché
étaient effi
sur la poin
térieur de
que dans q
pièces d'art
Le 27 ,
amis , qui
n'avais jan
Térapo , Ti
ordinaireme
sur le soir ,
maison de T
du bois. Ce
d'heure, for
M. Banks pa
re. M. Bank
ôt à un end
vaisseau qui t
pourai - Tama
transport de r
es signes , il
menacé ou en
ette arme. M
il pouvait ex
ébir , l'homme
ien se calma

Le

Tome XIX

Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers ; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étaient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivaient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'île, & Owhaw nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubourai-Tamaïdé, avec un de ses amis, qui mangeait avec une voracité dont je n'avais jamais vu d'exemple, & les trois femmes Térapo, Tirao & Omié, qui l'accompagnaient ordinairement, dînèrent au fort ; ils s'en allèrent sur le soir, & dirigèrent leur marche vers la maison de Toubourai-Tamaïdé, située au bord du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure, fort ému ; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenait en sa main une faucille ; Toubourai-Tamaïdé s'arrêta alors, & dans un transport de rage, qui empêchait de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvait expliquer clairement la nature du malin, l'homme serait puni. A cette réponse l'Indien se calma : il fit comprendre à M. Banks

Cook.

que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui était dans sa maison, il l'avait demandée à sa femme pour un clou ; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglais avait jetté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisait résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de choses pour sa défense, qu'il n'était pas possible de douter de la vérité du fait.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étaient à bord du vaisseau, pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappelé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable & qu'on l'attachait aux agrès ; ils étaient en silence & attendaient en suspens ce qu'on voulait lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous supplièrent de lui épargner le reste du châtement. J'avais plusieurs raisons de n'y pas consentir & lorsqu'ils virent que leur intercession était

inutile, larmes.

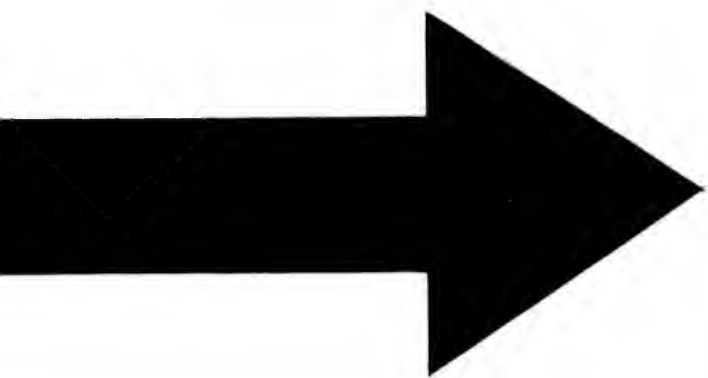
Ils sont sans, prêts, mouvements, agités, & blier, dès que les 28, dès que grand nom Banks ayant il alla vers avait les larmes le fort, ses grande abon la cause avec pondre, elle dent d'un g cinq ou six fo bientôt les B pendant quelc répondre en M. Banks, qu d'impatience M. Banks fut Indiens qui pa ne faisaient a l'Otahitienne.

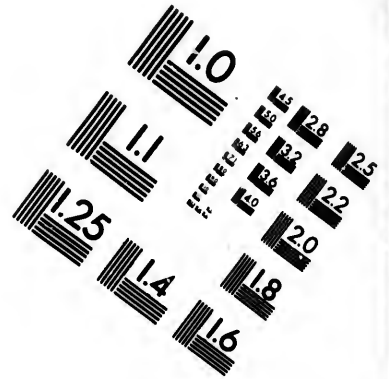
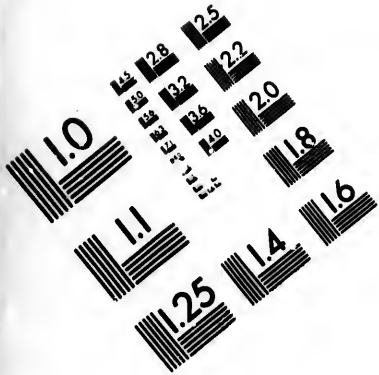
inutile , leur commifération fe répandit en larmes.

Cook.

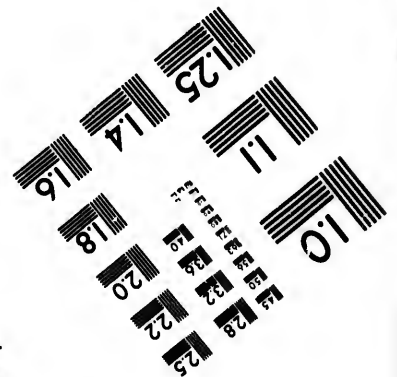
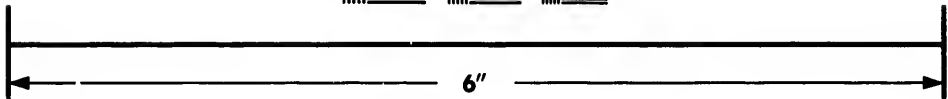
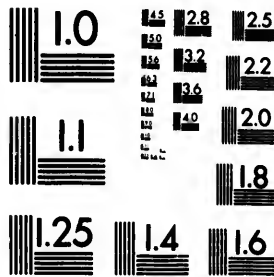
Ils font toujours , il eft vrai , comme les enfans , prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils font agités , & , comme eux , ils paroiffent les oublier , dès qu'ils les ont verfés ; entr'autres exemples , celui que nous allons citer eft remarquable. Le 28 , dès le grand matin & avant le jour , un grand nombre d'Indiens vinrent au fort. M. Banks ayant remarqué Térapo parmi les femmes , il alla vers elle & la fit entrer ; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux , & dès qu'elle fut dans le fort , fes pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la caufe avec instance ; mais au lieu de lui répondre , elle tira de deffous fon vêtement la tête d'un goulu de mer , dont elle fe frappa cinq ou fix fois la tête ; un ruisseau de fang fuivit bientôt les bleffures. Térapo parla très-haut pendant quelques minutes d'un ton très-trifte , fans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks , qui les lui répétait toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette fcène , M. Banks fut fort furpris d'appercevoir les autres Indiens qui parlaient & qui riaient entr'eux , & ne faisaient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Cook.

fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, & rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le souvenir de ce qui venait de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

Il n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, & qu'ils expriment sur le champ & d'une manière forte, les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, &, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété, dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la

dernière
dort. C
qu'ils se
que l'en
que nou
en perfe
nos conn
Pendan
rent près
remplies
rentes par
vaisseau;
avait été
alla à terr
de M. Ba
assise très-
nous dit
fait être re
Wallis; M
M. Moline
vous aupara
plus au rest
rement occ
joué un rôle
nous avaien
qui découv
apprimes bi
nous parut

dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances & en étendant nos vues.

Pendant tout le matin, des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étaient remplies d'Otahitiens, qui venaient des différentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau; mais M. Molineux notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre. Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres, & il nous dit que c'était la personne qu'on supposait être reine de l'île lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même-temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus auparavant. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie, ils étaient entièrement occupés à examiner une femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous avaient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'île pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelait *Oberéa*: elle nous parut avoir environ quarante ans; elle

Cook.

Cook.

était d'une taille élevée. & forte, elle avait la peau blanche, & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence; ses traits annonçaient qu'elle avait été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restait plus que les ruines de sa beauté.

Dès que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau; elle y consentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes qui semblaient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvaient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présents, & entr'autres choses que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguste personne parut sur-tout fort contente. Après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, je la reconduisis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle & moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberéa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un

sentimen
lui fit
qu'avait
que est
de temp
poupées.

Le 29
alla faire
dormait e
pavillon
de l'éveill
liberté, s
à travers
dans son
vingt-cinq
retira en
bientôt en
saie arse
avaient nois
veurs. Obe
M. Banks
chambre; e
tement qu'
marques d'
d'un habille
avec lui da
suivi de qu
bourai-Tam

sentiment de jalousie infantine ; il voulait qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, que dans très-peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa ; on lui dit qu'elle dormait encore, & qu'elle était couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appellait *Obadée*. Il se retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisaient personne, & que chacun savait qu'Oberéa avait choisi *Obadée* pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa était trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît long-temps dans son antichambre ; elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir *Toubourai-Tamaïdé*, comme cela lui était déjà

Cook.

arrivé souvent ; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappellerent qu'*Owhaw* avait prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'était alors la fin du troisième jour, la situation de Toubourai-Tamaïdé & de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort, & nos officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout était si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que nous avions formés, en pensant que les Otahitiens méditaient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer ; nos petites fortifications étaient finies. Les côtés méridional & septentrional étaient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avait dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'ouest faisant face à la baie, était environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades ; il n'y avait point de fossés, parce

que la rempar sur le futaille plus fa quatre ; qu'ils c qu'il y a était con de fusils teurs qui relevées frontière Le len tenir sur pas de r précaution matin, T elle porta leur & c Banks, à dans les o que Toub suite de c donné à n maison du & trouva poteau, &

que la marée montante venait jusqu'au pied du rempart. On avait placé au côté de l'est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de furailles remplies d'eau; cet endroit était le plus faible, on y monta les deux pièces de quatre; les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandaient aux deux seules avenues qu'il y avait à la sortie du bois. Notre garnison était composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les officiers & les observateurs qui résidaient à terre. Les sentinelles étaient relevées aussi exactement que dans nos places frontières, où se fait le mieux le service militaire.

Le lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes, quoique nous n'eussions pas de raisons particulières de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant; elle portait sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adressaient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubourai-Tamaïdé se mourait, par une suite de quelque chose que nos gens lui avaient donné à manger; & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de

Cook.

l'abattement. Les Insulaires, qui environnaient Toubourai-Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avait vomî, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disaient qu'était renfermée une partie du poison, qui avait mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort pressé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubourai-Tamaïdé avait demandé à quelques-uns de nos gens, qui avaient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avait observé que nos matelots le tenaient long-temps dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avait mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avait ensuite avalé; il regarda d'une manière très-touchante, M. Banks, pendant qu'il examinait la feuille & ce qui y était renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. M. Banks connaissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps sa maladie & ses craintes. Toubourai-Tamaïdé passa la journée au fort, avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahiens, qui ne connaissent aucune espèce de

métaux,
en fit
bord po
excellior
mens d'
avais pa
m'en éta
Tootaha
sur les d
beaucoup
fermé da
chambre.
ouvris su
choses q
enfin il j
avec beau
tout ce q
je voulais
suite; &
repentisse
sans me t
vait pas
fussions à
Sur le r
moi peu
quelques-
du vaissea
donnaient

ironnaient
 M. Banks
 une feuille
 at qu'était
 avait mis
 banks fort
 vit qu'un
 -Tamaïdé
 nos gens,
 ui donner.
 natelots le
 e, & vou-
 nâché jus-
 ait ensuite
 touchante,
 t la feuille
 t entendre
 vivre. M.
 lui con-
 cocos, ce
 maladie &
 la journée
 meur, qui
 nattendue
 .
 é en An-
 es Otahi-
 espèce de

métaux, M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avais à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avais pas encore fait voir, parce que je ne m'en étais pas souvenu. Le premier de mai, Tootahā nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui était renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre. Comme je le satisfaisais en tout, je les ouvris sur le champ: il désira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevait, & il les rassembla: enfin il jeta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, & , remettant tout ce qu'il avait déjà choisi, il me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis tout de suite; & comme s'il eût craint que je ne m'en repentisse, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivait pas souvent, quelques généreux que nous fussions à leur égard.

Sur le midi, un des chefs, qui avait dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avais observé que ses femmes lui donnaient à manger; je ne doutais pas que dans

Cook.

l'occasion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche ; je me trompais. Lorsque nous fûmes à table, & que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mets ; je vis qu'il n'y touchait pas, & je le pressai de manger ; mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau ; il serait sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avait mis les alimens dans la bouche.

Le premier de mai, dans l'après-midi, nous dressâmes notre observatoire, & nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de nonante & quelques autres instrumens.

Le lendemain au matin, 2, sur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Green, pour placer notre quart de nonante ; il n'est pas possible d'exprimer la surprise & le chagrin que nous ressentîmes en ne le trouvant pas. Il avait été déposé dans une tente réservée pour ma demeure ; & personne n'y avait couché, parce que j'avais passé la nuit à bord du vaisseau. On ne l'avait jamais sorti de son étui qui avait dix-huit pouces en quarré ; le tout formait un volume d'un poids assez considérable. Une sentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit, à sept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquait aucun autre instrument. Nous

souppo
quelqu
un étui
pensé q
autre n
avec le
récomp
sans cer
plir l'ob
voyage.
ne se b
sins, &
porté au
page éta
à bord
quisition
porter au
Banks q
gnait ni
plus d'in
résolut
bois : i
des Oral
l'endroit
qu'ils au
pouvait
que, si
recouvre

LE
 lui-même
 bouche; je
 table, &
 quelques-
 ait pas, &
 ta toujours
 ucher à un
 sans dîner,
 ait mis les
 midi, nous
 s portâmes
 a quart de
 ens.
 ar les neuf
 éen, pour
 est pas pos-
 agrin que
 as. Il avait
 our ma de-
 , parce que
 au. On ne
 ait dix-huit
 un volume
 sentinelle
 uir, à sept
 , & il ne
 ent. Nous

soupçonnâmes d'abord qu'il avait été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savait pas le contenu, aurait pensé qu'elle renfermait des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvait commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourrait le découvrir; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui était le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort & aux endroits voisins, & comme l'étui avait peut-être été rapporté au vaisseau, si l'un des hommes de l'équipage était le voleur, nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire avec grand soin des perquisitions; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignait ni la peine, ni les dangers, & qui avait plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois: il espérait que s'il avait été volé par des Orahitiens, il le trouverait sûrement dans l'endroit où ils auraient ouvert l'étui, parce qu'ils auraient vu alors que cet instrument ne pouvait leur être utile en aucune manière; ou que, si ce moyen ne lui réussissait pas, il le recouvrerait du moins par l'ascendant qu'il

Cook.

avait acquis sur les chefs. Il se mit en route accompagné d'un officier & de M. Gréen; en traversant la rivière, ils rencontrèrent Toubourai-Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étaient les Indiens qui avaient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étaient pas disposés à rendre ce qu'ils avaient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de temps, & il fit entendre à Toubourai-Tamaïdé qu'il voulait aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avait été porté. L'Otahitien y consentit : ils tirèrent du côté de l'ouest, & le chef s'informait du voleur dans toutes les maisons par où ils passaient; les Indiens lui dirent de quel côté il avait tourné ses pas, & combien il y avait de temps qu'ils ne l'avaient vu. L'espoir de l'attraper bientôt les soutenait dans leur fatigue; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autre fois en courant, quoique le temps fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà, & lui dit par signes, qu'il ne devait pas s'attendre à retrouver l'instrument, avant d'y être parvenu. Ils se reposèrent là pendant quelques instans; excepté

une paire
jours da
ils allaie
sept mil
peut-être
notre ca
rendre u
mettant l
trument
à le gard
M. Bank
plus criti
tant de n
de prend
sûreté. M
avant, n
vint me
avant la
voyasse u
vant ce r
nombre d
fant pour
& au fort
fortit de l
aucun de

Sur ces
continuèr
Touboura

LE
 en route
 Gréen; en
 ent Tou-
 ceaux de
 figure d'un
 e c'étaient
 e nonante,
 e ce qu'ils
 rt la boîte.
 t entendre
 aller tout
 instrument
 entit : ils
 s'informait
 par où ils
 quel côté
 il y avait
 l'espoir de
 leur fati-
 is en mar-
 e le temps
 rent grim-
 d'environ
 Banks un
 & lui dit
 e à retrou-
 venu. Ils se
 s; excepté

une paire de pistolets que M. Banks portait toujours dans sa poche, ils n'avaient point d'armes; ils allaient dans un endroit éloigné de plus de sept milles du fort, où les Insulaires seraient peut-être moins soumis que dans les environs de notre camp; il était très-difficile de leur faire rendre une chose qu'ils n'avaient volée qu'en mettant leur vie en danger; enfin quoique l'instrument leur fût inutile, ils paraissaient disposés à le garder. Toutes ces réflexions décourageaient M. Banks & nos gens, & leur situation devenait plus critique à chaque pas : ils résolurent pourtant de ne pas abandonner leur entreprise, & de prendre tous les moyens possibles pour leur sûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'officier de poupe; il vint me dire qu'ils ne pouvaient pas revenir avant la nuit, & qu'ils désiraient que j'envoyasse un détachement à leur suite. En recevant ce message, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeais suffisant pour cette occasion; j'ordonnai au vaisseau & au fort de ne pas souffrir qu'aucune pirogue sortît de la baie, sans cependant saisir ou détenir aucun des naturels du pays.

Sur ces entrefaites, M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, sous les auspices de Toubourai-Tamaïdé, & dans l'endroit même

Cook.

que celui-ci leur avait désigné, ils trouvèrent un Orahitien qui tenait en sa main une partie de notre instrument ; ils s'arrêtèrent, bien contents de ce qu'ils voyaient ; un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étaient pressés par la foule ; M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur le champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentait à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les Insulaires se placèrent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avaient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avait volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de selle : les Orahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avaient pris.

M. Gréen était impatient de voir s'ils rendraient tout ce qu'ils avaient dérobé ; en examinant la boîte, il trouva qu'il y manquait le pied & quelques autres petites parties moins importantes : plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces ; mais on dit que le voleur n'avait pas porté si loin le pied, & qu'on le rendrait par la suite. En s'en retournant, Toubourai-Tamaïdé

confirma

confirma
Gréen se
pouvaient
quait. Ils
que je le
nous nous
retrouvé
joie propo
pour nous

Sur les
avec Toub
ver Toota
que plusie
leur, envi
y entra en
de le suiv
raï-Tamaï
dans ses br
& inondè
voir profè
pleuraient
ils étaient
mourir. J'
& ils restè
Ce qui ve
nement &
Tootahah
tant je lui

Tome

confirma cette promesse, & M. Banks & M. Gréen se disposèrent à revenir, parce qu'ils pouvaient facilement suppléer à ce qui leur manquait. Ils avaient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument ; nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il était pour nous.

Sur les huit heures, M. Banks retourna au fort avec Toubourai-Tamaïdé ; il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par ses soldats, & de voir que plusieurs Orahitiens effrayés & dans la douleur, environnaient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre : la scène était touchante ; Toubourai-Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuraient également sur le sort de leur chef, ils étaient très-persuadés qu'on allait le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce temps. Ce qui venait de se passer me causa de l'étonnement & j'en fus très-affligé ; on avait mis Tootahah en prison contre mes ordres, & à l'instant je lui accordai sa liberté : je m'informai de

 Cook.

toute cette affaire , & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes , & dans un temps où l'on avait commis un vol , dont les naturels du pays croyaient que j'étais sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causait , les avait tellement alarmés , que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore , mon second lieutenant , qui commandait à bord du vaisseau , vit une double pirogue sortir du fond de la baie ; comme il avait reçu ordre de n'en laisser passer aucune , il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens , effrayés en voyant que le bateau les abordait , sautèrent dans la mer ; Tootahah étant malheureusement du nombre , le contre-maître le prit , le ramena au vaisseau , & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avais donné , de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks , mon premier Lieutenant , qui y commandait , après l'avoir reçu de M. Gore , ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étaient si fort prévenus de l'idée qu'on allait mettre à mort Tootahah , qu'ils ne crurent le contraire , que lorsque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort ; tout le peuple

le reçu
échapp
pressa
nairem
tion au
& Foot
fance ,
naissanc
de deux
occasion
refusâm

MM.
échange
main 3 ,
tahitiens
taient pe
envoya c
piroque
renvoyâ
piroque
me qui f
voyage d
rien enle
tent de la
qu'il se r
& passa
quelques
à-vis de

le reçut comme si ç'avait été leur père qui eût échappé d'un danger mortel, & chacun s'empres-
 sa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien; & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnaissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons; nous sentions que dans cette occasion nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes plusieurs fois.

Cook.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lendemain, leur emploi; mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportaient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes. Comme on avait détenu une autre pirogue qui appartenait à Obérea, Tupia, l'homme qui faisait les affaires de cette reine, lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si on n'avait rien enlevé de ce qui était à bord: il fut si étonné de la trouver dans l'état où on l'avait prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, & passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi, quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous

Cook.

vendre que très-peu des provisions qu'ils avaient, & nous avions grand besoin de noix de cocos & de fruits-à-pain. Pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plainquirent du mauvais traitement qu'avait essuyé leur chef; ils dirent qu'il avait été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avait souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le contre-maître avait exercé contre lui une brutalité dont il rougissait & qu'il craignait d'avouer. Tootahah se rappelant probablement la manière dont on s'était comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avait laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise. L'Indien me dit que son chef n'avait pas dessein de venir au fort pendant dix jours; je m'excusai de ce que je différerais jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérais qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, & que la première entrevue terminerait la froideur qui était entre lui & nous, & que l'absence aurait probablement augmentée.

Le le
 les suite
 Otahiti
 le marc
 quions
 Toubou
 suada d
 corbeille
 il y en a
 très-à-pr
 ger vin
 la hache
 ment né
 dien, &
 avoir des
 & moi,
 main, &
 Le jou
 envoya a
 ses gens
 patience
 heures, je
 embarqu
 étions ac
 tahah, &
 de sa réfi
 était situ
 nos tentes

Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avons faite aux Orahitiens dans la personne de leur chef; car le marché était si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubourai - Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint; il y en avait cent vingt, & ce secours nous vint très-à-propos. Dans l'après-midi un autre messager vint demander, de la part de Tootahah, la hache & la chemise. Comme il était absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il désirait.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeler ma promesse; ses gens semblaient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse, & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander: nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appelaient *Eparre*, & qui était situé à environ quatre millés à l'ouest de nos tentes.

Cook.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahi-
 tiens qui nous attendaient sur le rivage ; il nous
 aurait été impossible d'aller plus avant, si un
 homme grand & de bonne mine ne nous avait
 pas ouvert un passage ; sa tête était couverte
 d'une espèce de turban, & il portait dans sa
 main un bâton blanc, dont il frappait impitoya-
 blement ceux qui étaient autour de lui : cet
 homme nous conduisit vers le chef, tandis que
 les Indiens criaient *Taio Tootahah*, « *Tootahah*
 » *est votre ami* ». Nous le vîmes comme un an-
 cien patriarche, assis sous un arbre & environné
 de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe
 de nous asseoir, & sur le champ il nous demanda
 sa hache ; je la lui présentai, ainsi que la chemise,
 avec un habit de drap fait suivant la mode de son
 pays, & garni d'une espèce de ruban : il les reçut
 avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le
 vêtement ; mais il donna la chemise à la personne
 qui nous avait fait faire passage en débarquant
 sur la côte : cet homme était assis alors près de
 nous, & Tootahah semblait désirer que nous eus-
 sions des attentions particulières pour lui. Peu de
 temps après, Obérea & plusieurs autres femmes
 que nous connoissions, arrivèrent & se placèrent
 parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais
 ses absences n'étaient pas longues ; nous crûmes
 qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux

Indiens
 trompio
 rafraîchi
 La derni
 fés par la
 en retou
 dire qu'
 droit. N
 notre pr
 à lui ; to
 contenir
 porter du
 nous goût
 envie de
 l'avertir,
 nutes en
 fûmes co
 attendant
 bambous
 préparait
 ment, no
 le chef
 l'amphit
 sa suite
 taient les
 queur ; o
 nous ain
 reste des

Indiens son nouvel habillement : nous nous trompions ; il allait donner des ordres pour les rafraichissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit , étant presque étouffés par la foule , nous étions impatiens de nous en retourner ; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendait dans un autre endroit. Nous le trouvâmes assis sous la bannière de notre propre bateau ; & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvait contenir y entrèrent , & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos , dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir , & il sortit du bateau , & quelques minutes ensuite , on nous invita à le suivre : nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison , & qui était palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut. On y préparait pour nous un divertissement entièrement nouveau ; c'était un combat de lutte ; le chef était assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre , & les principales personnes de sa suite rangées en demi-cercle à ses côtés ; c'étaient les juges qui devaient applaudir au vainqueur ; on avait laissé des sièges pour nous , mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reste des spectateurs.

Cook.

 Cook.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprimes être les combattans, & qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène : ils en firent le tour lentement, & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite, qui était ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était un défi général que se faisaient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, & chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude ; si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, & ils se mettaient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venaient aux mains : c'était une pure dispute de force ; chacun tâchait d'abord de se saisir de son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venait pas à bout par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochaient enfin sans dextérité ni bonne grace,

D
 jusqu'à ce
 moment
 dans les
 le combat
 faient au
 toute l'a
 espèce de
 dinairement
 était suspen
 ensuite un
 dans l'arèn
 Après que
 l'un des de
 traient d'un
 tion de leu
 dait son b
 nouveau de
 dis que les
 troupe exéc
 pace d'une
 lutteurs, e
 faient, ne
 les uns aux
 que le vain
 à l'égard d
 que le vain
 de son riva
 on voyait se

LE
hommes
ttans , &
e ceinture
n firent le
, la main
qui était
nt-bras de
e le coup
défi géné-
s uns aux
pectateurs.
eux-ci de
n suite des
hoisit son
à joindre
fut sa poi-
les coudes
mptitude;
t acceptait
s , & ils
amp dans
ute après
une pure
'abord de
cuisse , &
main , les
ils s'ac-
ne grace ,

jusqu'à ce que l'un des athlètes , profitant d'un moment avantageux , ou ayant plus de force dans les muscles , renversât l'autre. Lorsque le combat était fini , les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots , que toute l'assemblée répétait en chœur sur une espèce de chant , & la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle était suspendu alors pendant quelques minutes ; ensuite un autre couple de lutteurs s'avancait dans l'arène , & combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute , si l'un des deux n'était pas mis à terre , ils se séparaient d'un commun accord , ou par l'intervention de leurs amis ; & dans ce cas , chacun étendait son bras , en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux prises , une autre troupe exécutait une danse qui durait aussi l'espace d'une minute ; mais les danseurs & les lutteurs , entièrement occupés de ce qu'ils faisaient , ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avait défait , & que le vaincu ne murmurait point de la gloire de son rival. Enfin , pendant tout le combat , on voyait se soutenir la bienveillance & la bonne

Cook.

humeur , quoiqu'il y eût au moins cinq cent spectateurs , dont quelques-uns étaient des femmes ; il est vrai qu'elles étaient en petit nombre ; de plus , elles étaient toutes d'un rang distingué , & nous avons des raisons de croire qu'elles n'assistaient à ce spectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures ; pendant ce temps , l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement , retenait les Indiens à une distance convenable , en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançaient trop ; nous nous informâmes de son état , & nous apprîmes que c'était un officier de Tootahah , qui remplissait les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs qui connaissent les combats des athlètes de l'antiquité , remarqueront sans doute une ressemblance grossière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite île située au milieu de l'Océan pacifique. Les dames peuvent se rappeler la description qu'en a donnée Fénelon dans son Télémaque ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux , il a copié fidèlement les mœurs des anciens temps , d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fidèles.

Lorsque les combats de lutte furent terminés , on nous fit entendre qu'on préparait des cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner ; comme

D

ous avions
t plaisir. T
ir de sa lib
ochons dev
otre bateau
e ce nouve
ons que no
otre bâtim
icile d'écar
rrivés à bon
eau avec s
gréable ; no
pendant ce
ous crîmes
compagna
es Indiens ,
u'il avait p
amaidé eur
Notre réco
tahitiens to
esirer ; car
es fruits-à-p
rovisions , a
ance.
Les écha
omme à l'or
ujours fort
e , & M. G

ous avions grand appétit , cette nouvelle nous
 t plaisir. Tootahah cependant sembla se repen-
 r de sa libéralité : au lieu de placer ces deux
 cochons devant nous , il en fit porter un dans
 notre bateau ; nous ne fûmes pas fâchés d'abord
 de ce nouvel arrangement , parce que nous pen-
 sions que nous dînerions mieux à notre aise dans
 notre bâtiment qu'à terre , & qu'il serait plus
 facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes
 arrivés à bord , il nous dit de retourner au vais-
 seau avec son cochon : cet ordre n'était pas
 agréable ; nous avions un trajet de quatre milles ,
 & pendant ce temps , le dîner se refroidissait :
 nous crûmes pourtant devoir le satisfaire ; il nous
 accompagna au vaisseau , suivi de quelques au-
 tres Indiens , & enfin nous mangeâmes les mêts
 qu'il avait préparés , & dont lui & Toubourai-
 amaidé eurent une bonne part.

Notre réconciliation avec ce chef fit sur les
 Tahitiens toute l'impression que nous pouvions
 espérer ; car dès qu'ils furent qu'il était à bord ,
 les fruits-à-pain , les noix de cocos & les autres
 provisions , arrivèrent au fort en grande abon-
 dance.

Les échanges se passaient dans le marché
 comme à l'ordinaire ; mais les cochons y étant
 toujours fort rares , M. Molineux , notre maî-
 tre , & M. Gréen allèrent dans la pinasse à l'est

Cook:

d'Otaïiti, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourraient acheter des cochons & de la volaille dans cette partie de l'île. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre : chacun leur disait qu'ils appartenaient tous à Tootahah & qu'on ne pouvait pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah était un grand prince, puisqu'il avait une autorité si absolue, & qui s'étendait si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il administrait comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'île, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à Otaïiti. M. Green, à son retour, nous raconta qu'il avait trouvé un arbre d'une grandeur si énorme & si incroyable, qu'il avait soixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une espèce de figuier dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines, & qu'il était facile de se tromper, en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordaient

plus lentement
 séjour, nous
 pour notre
 soleil & huit
 merce nous
 du jour. M.
 la porte du
 faire leurs é
 verroteries a
 cocos & les
 n'y étaient p
 fimes obligé
 ter nos clous
 quatre pouce
 aient vingt
 proportion ;
 ur approvisio
 Le 9, da
 faire sa prem
 quart de non
 le Tootahah
 qui était alor
 présentèrent
 & nous leur
 Nous avin
 amis les Ind
 nouveau : no
 presque cont

plus lentement : au commencement de notre séjour, nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin ; mais ce commerce nous prenait alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venaient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avaient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain : comme ces denrées n'y étaient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés, pour la première fois, de monter nos clous. Pour un des plus petits, qui avait quatre pouces de long, les Indiens nous donnaient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion ; & dans peu de temps, le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

Le 9, dans la matinée, Oberca vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah ; elle était accompagnée d'Obadée, qui était alors son favori, & de Tupia ; ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni aussi, à la curiosité de nos amis les Indiens, un spectacle intéressant & nouveau : notre forge était dressée & travaillait presque continuellement ; ils nous donnaient

Cook.

des morceaux de fer , que nous pensâmes qu'ils avaient reçus du *Dauphin* , en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce : comme j'avais très-grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter , on satisfaisait leur empressement , à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du ferrurier. Oberéa ayant reçu sa hache , nous engageâmes à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'était pas possible : elle nous apporta alors une hache rompue , afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion , qui me donnait un moyen de regagner ses bonnes grâces : sa hache fut raccommodée , & elle parut satisfaite. Ils s'en allèrent le soir , & emmenèrent la pirogue qui avait resté long-temps à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10 , je plantai quelques pepins de melons & des graines d'autres plantes , dans un terrain qui avait été préparé pour cet effet. Nous les avons mises pendant le voyage dans des petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde , aucune autre ne germa ; les concombres & les melons ne prirent pas , & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avait gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens

donnaient
vîmes ,
solumen
à pronon
articuler
différens
gner. Ils
Hete : ils
culer *M*
Boba , c
Gore , *T*
M. Bank
kinson , *L*
Petrodoro
des noms
page. Il n
dans ces r
c'étaient
déterminé
que des m
gue ; par e
kouffe , l'o
tachment
donnaient
le son de l
mais parce
que cette
qu'ils don

âmes qu'ils
 us priant de
 le différen
 nvie de faire
 on satisfaisait
 les ouvrages
 nps du ferru
 nous engagea
 ux fer qu'elle
 tait pas pos
 ache rompue,
 us charmé de
 un moyen de
 ache fut rac
 . Ils s'en allè
 ogue qui avai
 ort ; mais il
 is jours.
 ns de melons
 ns un terrein
 fet. Nous le
 ns des petites
 éfine. Except
 re ne germa
 irent pas , &
 lu d'air avai
 les Indien

donnaient à leur île le nom d'*Otahiti*. Nous
 vîmes , après beaucoup de peines , qu'il était ab-
 solument impossible d'apprendre aux Otahitiens
 à prononcer nos noms : lorsqu'ils voulaient les
 articuler , ils produisaient des mots tout-à-fait
 différens , dont ils se servaient pour nous dési-
 gner. Ils m'appellèrent *Toute* , & M. Hicks ,
Hete : ils ne purent jamais venir à bout d'arti-
 culer *Molineux* ; ils appelaient notre maître
Boba , de Robert son nom de baptême ; M.
 Gore , *Toarro* ; le docteur Solander , *Torano* ;
 M. Banks , *Tapane* ; M. Gréen , *Etérée*. M. Par-
 kinson , *Patini* ; M. Sporing , *Polini* ; Petersgill ,
Petrodoro : ils avaient formé de cette manière
 des noms pour presque tous les gens de l'équi-
 page. Il n'était cependant pas facile de découvrir
 dans ces nouveaux noms des traces de l'original ;
 c'étaient peut-être moins des sons arbitraires ,
 déterminés par la disposition de leurs organes ,
 que des mots significatifs dans leur propre lan-
 gue ; par exemple , ils appellèrent *Matté* M. Mon-
 kouse , l'officier de poupe qui commandait le dé-
 tachment lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui
 donnaient ce nom , non pas en tâchant d'imiter
 le son de la première syllabe du mot Mankouse ,
 mais parce que *Matté* signifie *mort* : il est probable
 que cette observation doit s'appliquer aux noms
 qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

 Cook.

Le 12 de Mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement sur une double pirogue, dans laquelle étaient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre; ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme & les deux femmes s'étaient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par signes à faire la même chose: ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes plantes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie de ses côtés, un Otahitien, qui semblait être un ferviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche, à chaque tour, à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Tupia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonies; à mesure qu'il recevait les rameaux, il les plaçait dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme

apporta

apporta un
les unes ap
pace qui é
lui rendait
en posa tr
femmes, a
d'entre-elle
ses vêtements
fois le tour
& de sang
simplicité,
elle laissa r
alla se reme
pièces sur le
& fit la mêm
enfin les tre
sur les six pr
la troisième
Les Otahitie
rent à M. B
de la femm
ami pour le
les dons qu
agréables: i
d'une heure
officiers qui
d'Oberéa &
ite, nommé

Tome X.

apportait un grand paquet d'étoffes qu'il étendit sur les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui était entre M. Banks & les Indiens qui lui rendaient visite. Il y avait neuf pièces ; il en posa trois l'une sur l'autre ; & alors une des femmes, appelée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entre-elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de sang froid, & un air d'innocence & de simplicité, qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens, & alla se remettre à sa place : on étendit trois autres pièces sur les trois premières ; elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières, & elle en fit le tour, pour la troisième fois, avec les mêmes circonstances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme, qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait devoir leur être les plus agréables : ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le soir, nos officiers qui étaient au fort, reçurent la visite d'Oberéa & d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea* : c'était une fille d'une

Cook.

figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir , qu'elle avait passé quelques jours sans venir au camp , & qu'on nous avait rapporté qu'elle était malade ou morte.

Le 13 , le marché étant fini à dix heures , M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour , alla se promener dans les bois , portant son fusil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant , il rencontra Toubourai-Tamaïdé près de la maison qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour passer quelque temps avec lui , l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains , le banda , & l'éleva en l'air , il tira la détente ; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil , très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connaissance du mécanisme de cette arme pour la décharger , & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venait de faire. Comme il était très-important de ne pas apprendre aux Orahitiens comment on maniait ces armes , M. Banks , dans toutes les occasions , leur avait dit qu'ils ne pouvaient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher. Il était nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force , & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. Toubourai-Tamaïdé supporta tout patiemment ; mais de

que M. Banks partit à sa maison au fort craignant Toubourai-Tamaïdé , solut de son retour de M. Banks lieu d'un probable les craintes présentait ment , & marquées Orahitiens Banks & une des façons manière c'est-à-dire prises avec ce qu'elle perdit point s'olier ; il assura qui s'était & qu'ils n'avaient Tamaïdé f

que M. Banks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens qui étaient au fort apprirent bientôt cette nouvelle : nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubourai-Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avait été très-utile. M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour : il partit le même soir, accompagné de M. Molineux. Ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avait raconté son aventure & les craintes qu'elle lui faisait naître. Son visage présentait l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étaient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnaient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il fallait oublier tout ce qui s'était passé, qu'il ne leur voulait aucun mal, & qu'ils n'avaient rien à craindre. Toubourai-Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa cour-

Cook.

fiance & sa tranquillité : il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper , & pour gage d'une parfaite réconciliation , l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des Insulaires. Entre onze heures & minuit , un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort , en escaladant les palissades , dans le dessein , sans doute , de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La sentinelle qui le découvrit heureusement ne fit pas feu , & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude , qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dressée dans le fort , & le fer & les instrumens de ce métal , dont on s'y servait continuellement , étaient des tentations au vol , que les Otahitiens ne pouvaient surmonter.

Le dimanche 14 , j'ordonnai qu'on célébrât le service divin au fort ; nous désirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y assistassent ; mais lorsque l'heure fut arrivée , la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la rivière , & ramena Toubourai-Tamaïdé & sa femme Tomio ; il espérait que les cérémonies occasionneraient quelques questions de leur part , & donneraient lieu à quelque instruction de la nôtre. Il les fit asseoir sur des

sièges & service il res , & l'in se tenaient lorsque M que nous sérieux & Otahitiens en silence fini , ils ne tion , & ils nous tâchèrent de passer.

Les Ind religieuses de nous mo étaient très de six pieds ans , sacrifi nos gens & pays , sans cence à leur traire , à ce conformer : tateurs , il distingué , & prement pa elle donnait

sièges & se plaça, près d'eux; pendant tout le service ils observaient attentivement ses postures, & l'imitaient très-exactement; ils s'asséyaient, se tenaient debout ou se mettaient à genoux, lorsque M. Banks faisait de même. Ils sentaient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étaient hors du fort, de se tenir en silence : cependant après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, & ils ne voulaient pas nous écouter, lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de se passer.

Les Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de six pieds & une jeune fille de onze à douze ans, sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indépendance à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie; car elle donnait à la fille des instructions sur la

Cook.

Cook.

manière dont elle devait jouer son rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin,

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curiosité; mais parce qu'il peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-temps discutée par les philosophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Le 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connaître si tous les Otahitiens étaient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui était à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahis-

I
faient leu
disposés
retrouver
cher dans
qu'il avait
cette pièce
faire, il n
de la reco
bourai-Ta
lendemain
Il n'est pas
appris ce p
complot; c
dans l'endr
il y dressa
voleur il n
Nous ne v
fîmes enter
qu'au mati
tonneaux;
M. Banks o
fit signe à
sur ses gar
l'Indien av
vers minuit
un soldat p
alla sans ri
L'aventu

saient leurs associés ; car ils paraissaient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avait été mis dans une pirogue ; mais comme cette pièce d'eau ne nous était pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer. Lorsqu'il fut de retour, Toubourai-Tamaidé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous volerait un autre tonneau. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet ; il est sûr qu'il n'était pas du complot ; car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étaient placées les pièces d'eau ; il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir : nous lui fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle just-qu'au marin, pour faire la garde autout des tonneaux ; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks où lui & sa famille passèrent la nuit ; il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avait été bien informé ; le voleur vint vers minuit : mais s'apercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

L'aventure du couteau avait beaucoup aug-

Cook.

menté la confiance de M. Banks en Toubourai-Tamaïdé, & il ne se défait point de lui; l'Orahitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'était trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avait résisté; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange au Indiens, & ils avaient été laissés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de son habillement, sous lequel il en avait caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avait pas donné ce clou, & qu'il ne l'avait pas reçu en échange, examina sur le champ le panier où il y en avait sept, & il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accusa avec répugnance Toubourai-Tamaïdé du délit; l'Orahitien avoua le fait; mais la douleur qu'il en ressentit, n'était probablement pas plus grande que celle de l'accusateur. On lui redemanda sur le champ les clous, & il répondit qu'ils étaient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paraissait fort

empreslé
quelques
fut cond
générale.

Nous
regardion
après que
lui pardo
autres clo
mais je
pas : au
retira av
tant tous

Comm
j'en fis e
de trouve
vers, qu
nouveau.
dition du
n'avaient
& c'est p
Je craign
état; ma
de voir c
par les ve
bois, & c
la chalou
venait de

empressé de les ravoir , & qu'il lui faisait quelques signes de menace. Toubourai-Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Cook.

Nous ne devons pas faire voir que nous regardions son offense comme légère ; cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition ; mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas : au lieu d'aller chercher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

Comme notre chaloupe semblait faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort surpris de trouver qu'il était tellement rongé par les vers, qu'il fallait absolument en refaire un nouveau. Les officiers qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avaient point essuyé de semblable accident, & c'est pour cela que je ne m'y attendais pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état ; mais en la visitant, j'eus la consolation de voir qu'elle n'avait point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût construite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe. Je pense que cette différence provenait de ce que la chaloupe avait été enduite

Cook.

de goudron, & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être spalmés comme la pinasse, & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire, afin de pouvoir les recaréner, quand ils en auront besoin.

Après avoir reçu différens messages de Tootahah, qui nous mandait que si nous voulions lui rendre visite, il reconnaîtrait cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne serait pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; je lui ordonnai en même-temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appelé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'ouest. L'Orahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres qui étaient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venaient point, & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus longtemps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

Le 25, Toubourai-Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente, pour la pre-

D
nière fois
volant des
ependant
guer nos
endant les
La froideur
Banks & le
capables de
il ne demeu
manière bru
alla le lende
réconciliatio
tre les clous

Le 27,
Tootahah,
beaucoup su
nos peines.
dans la pin
& trois autr
hah, où M.
un endroit
loin. Comm
la moitié d
presque nu
vîmes assis
& environn
nous lui fin
un habit &

èmière fois depuis qu'on l'avait découvert
 volant des clous; il paraissait affligé & timide;
 cependant il ne crut pas devoir chercher à rega-
 gner nos bonnes grâces & notre amitié en
 rendant les quatre clous qu'il avait emportés.
 La froideur & la réserve avec lesquelles M.
 Banks & les autres le traitèrent, n'étaient guère
 capables de lui inspirer du calme & de la gaieté;
 il ne demeura pas long-temps, & il partit d'une
 manière brusque. M. Monkhouse, le chirurgien,
 alla le lendemain dans la matinée pour opérer la
 réconciliation; il tâcha de lui persuader de ren-
 dre les clous; mais il ne put pas y réussir.

Le 27, il fut décidé que nous irions voir
 Tootahah, quoique nous ne comprissions pas
 beaucoup sur les cochons qu'il avait promis pour
 nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin
 dans la pinasse avec MM. Banks & Solander,
 & trois autres personnes. Il avait quitté *Totta-*
hah, où M. Hicks l'avait trouvé, & il était dans
 un endroit appelé *Atahourou*, à six milles plus
 loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de
 la moitié du chemin dans le bateau, il était
 presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le
 vîmes assis comme à l'ordinaire, sous un arbre,
 & environné d'un grand nombre d'Otahitiens;
 nous lui fîmes nos présens, qui consistaient en
 un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques

Cook.

Cook.

autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il nous en donnerait plusieurs le lendemain; mais nous avons moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissemens, dont le fort avait besoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous soupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchait, & qu'il y avait dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvaient contenir, & entre autres Oberéa, sa suite & plusieurs autres Indiens que nous connoissions, nous commençâmes à chercher des logemens; nous étions au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays; il ôta ses habits, comme à l'ordinaire, à cause de la chaleur: Oberéa lui dit amicalement qu'elle voulait les garder, & qu'à coup sûr on les volerait, si elle n'en avait pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avait vu Oberéa les placer; mais ils n'y

D
 étaient plu
 dès qu'elle
 précipitam
 flambeaux
 ce que M.
 dans la pir
 vint vers
 découvrir
 état de les
 laissé que se
 veste, ses p
 autres effet
 demi-heure
 rent, mais
 mens, ni fu
 avoir des c
 fusil, mais
 avait pas o
 sions la nuit
 il ne pouvai
 cependant q
 crainte ni d
 avec qui il
 s'était éve
 chargea d'en
 temps de re
 fait des pein
 prises pour

LE
 sifir. Il or-
 ppêter un
 ettant qu'il
 main; mais
 galer dans
 fraichisse-
 le priâmes
 nous soupâ-
 nuit appro-
 s de monde
 pouvaient
 à suite &
 onnaissions,
 logemens;
 Banks fut
 offrit une
 uhaita une
 coucher de
 u pays; il
 à cause de
 ent qu'elle
 n les vole-
 anks ayant
 avec toute
 lla sur les
 r quelques
 endroit où
 is ils n'y

étaient plus. Il éveilla Oberéa sur le champ ;
 dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva
 précipitamment, ordonna qu'on allumât des
 flambeaux, & se mit en devoir de retrouver
 ce que M. Banks avait perdu. Tootahah dormait
 dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il
 vint vers eux, & sortit avec Oberéa afin de
 découvrir le voleur. M. Banks n'était pas en
 état de les accompagner, on ne lui avait rien
 laissé que ses culottes; on avait pris son habit, sa
 veste, ses pistolets, sa poire à poudre & plusieurs
 autres effets qui étaient dans ses poches. Une
 demi-heure après, Oberéa & Tootahah revin-
 rent, mais sans avoir rien appris ni sur les vête-
 mens, ni sur le voleur. M. Banks commença à
 avoir des craintes; on n'avait pas emporté son
 fusil, mais il avait négligé de le charger; il ne
 savait pas où le docteur Solander & moi pas-
 sions la nuit, & dans ce qui devait lui arriver,
 il ne pouvait pas recourir à notre secours. Il crut
 cependant qu'il valait mieux ne point montrer de
 crainte ni de soupçon à l'égard des Orahitiens
 avec qui il était; il donna son fusil à Tupia, qui
 s'était éveillé au milieu du désordre, & qu'il
 chargea d'en prendre soin, en le priant en même-
 temps de rester couché. Il ajouta qu'il était satis-
 fait des peines que Tootahah & Oberéa avaient
 prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles

Cook.

eussent été inutiles. M. Banks se recoucha affe
 déconcerté ; il entendit bientôt après de la mu
 sique, & il vit des lumières à peu de distanc
 sur le rivage : c'était un concert ou assemblée
 qu'ils appellent *Heiva*, nom général qu'ils don
 nent à toutes les fêtes publiques. Comme ce
 spectacle devait nécessairement rassembler beau
 coup d'Indiens, & que je pouvais peut-être m'y
 trouver, ainsi que d'autres Anglais, M. Banks
 se leva pour y aller aussi. Les lumières & le son
 l'amènèrent dans une case où j'étais avec trois
 autres personnes du vaisseau. Il nous distingua
 aisément du reste de la foule ; il s'approcha pres
 que nud & nous raconta sa triste aventure ; nous
 le consolâmes, comme les malheureux se con
 solent entre-eux ; nous lui dûmes que nous avions
 été aussi maltraités que lui ; je lui fis voir que
 j'avais les jambes nues, & lui dis qu'on avait
 volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr
 de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit.
 Mes compagnons lui prouvèrent aussi, en se
 montrant, qu'ils avaient perdu leur juste-
 au-corps. Nous résolûmes pourtant d'entendre la
 musique, quelque mal vêtus que nous fussions.
 Le concert était composé de quatre tambours,
 de trois flûtes & de plusieurs voix ; il dura envi
 ron une heure, & lorsqu'il fut fini, nous nous
 retirâmes dans les endroits où nous avions cou-

ché, après
 inatin no
 retrouve

Le 28
 jour, sur
 me que
 fidèlement
 tôt quelq
 servir au
 abondant
 moitié à
 Excepté l
 connoissio
 assisté au
 Peu de te
 le presân
 dérobés ;
 der, non
 démarche
 alors qu'i
 huit heure
 avait passé
 distance,
 nôtres, &

Nous p
 nos haïts
 entendu p
 toute la m

ché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

Cook.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, suivant l'usage de l'île. Le premier homme que vit M. Banks, fut Tupia, qui gardait fidèlement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays, pour lui servir au défaut des siens, de sorte qu'en nous abordant il portait un habillement bigarré, moitié à l'Orahitienne & moitié à l'Anglaise. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connaissions pas le gîte, & qui n'avait point assisté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de temps après, Tootahah parut, & nous le presâmes de chercher nos habits qu'on avait dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui persuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous soupçonnâmes alors qu'ils étaient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avait passé la nuit dans une case à un mille de distance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avait rien pris.

Nous perdîmes alors tout espoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la fuite, & nous passâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on

Cook.

nous avait promis ; mais nos tentatives furent également sans succès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, assez mécontents, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille, du boucher & du cuisinier de Toorahah.

En retournant au bateau, nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea, en quelque manière, de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faisant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'île n'est pas environnée par des récifs, & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte ; les lames étaient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues ; il aurait été impossible à un de nos bateaux de s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avait été, par quelque accident, exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y aurait été bientôt englouti par les flots, ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage était couvert ; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageaient pour leur plaisir ; lorsque les flots brisaient près d'eux, ils plongeaient par dessous, & reparaissaient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue ; ils le saisirent & le poussèrent devant

devant eu
distance e
Indiens se
quarré cor
la côte av
quefois m
rement la
fussent à m
& se relev
jours ce re
nager de n
par la mêm
enfants dans
line du pan
de se roule
demi-heure
Pendant ce
treprit d'al
ce jeu le p
alors notre
au fort. On
la nature hu
qui ne sont
développem
que tous le
efforts qu'a
n'y soit por
tances extr

Tome 2

devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer ; alors deux ou trois de ces Indiens se mettaient dessus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étaient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la grève ; mais ordinairement la vague brisait sur eux, avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeaient & se relevaient d'un autre côté en tenant toujours ce reste de pirogue : ils se remettaient à nager de nouveau au large & revenaient ensuite par la même manœuvre, à peu près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaisir de se rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils semblaient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif ; nous continuâmes alors notre route, & enfin le soir nous arrivâmes au forr. On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en dé-

Cook.

Cook.

ployant des forces dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons attaqués de quelque infirmité particulière, opéraient des prodiges qui nous semblent au-dessus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendraient pas aussi habiles dans leur art; mais il est incontestable qu'ils y feraient du moins quelques progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouïe & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de sa vue est le maître de faire,

par choix
fait par
comme
aussi par
genre hu
d'un usa
ce qu'il p
commune

Parmi
il y en a
appelée p
taine Wa
nous fire
situées da

Comme
observatio
lus, en co
vait donne
détacheme
dans diffé
réussissons
meilleur s
préparer no
en fallait f
proposais d

Le prin
de Vénus
grande cha

par choix, ce que l'homme, privé de ses yeux, fait par nécessité; & s'il voulait s'appliquer comme lui à exercer ses organes, il les rendrait aussi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

Parmi les Indiens qui nous étaient venus voir, il y en avait quelques-uns d'une île voisine, appelée par eux *Eiemo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommée île du *Duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux îles situées dans les environs d'Otahiti.

Comme le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchait, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avait données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que, si nous ne réussissons pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en fallait faire à ceux de nos officiers, que je me proposais d'envoyer dehors.

Le premier juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monk-

Cook.

houfe & Sporing, à qui M. Gréen avait donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubourai-Tamaïdé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill, nos contre-mâîtres, & M. Saunders, un des officiers de poupe, dans la pinasse, à l'est d'Orahiti afin d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avaient aussi emportés pour le même dessein.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étaient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amènèrent enfin au-dessous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avait à bord, leur montrèrent un passage à travers le récif; ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avait quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvait au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser

& à faire l'opération d'entrefaire d'Orahiti rencontre de l'île procurer avant la trouva l'océan fixés & épandant l'influence beaucoup fait la grande heure, & autres, & temps; qu'il y eut rance en d'autrefois qu'il était

Ils furent & ils eurent lever sans heureux furent M. Monk l'île pour acheter de échanges a sous un ar

& à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites, M. Banks, suivi des Insulaires d'Otaïti & des autres Indiens qu'ils avaient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'île pour y acheter des provisions; il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit. Lorsqu'il revint au rocher, il trouva l'observatoire en ordre, & les télescopes fixés & éprouvés. La foirée fut très-belle; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit : chacun faisait la garde à son tour, l'espace d'une demi-heure, & il allait satisfaire l'impatience des autres, & il leur rapportait la situation du temps; quelquefois il encourageait leur espérance en disant que le ciel était serein, & d'autrefois il les alarmait en leur annonçant qu'il était couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaitant alors un heureux succès à nos observateurs, M. Gore & M. Monkhouse, retourna une seconde fois dans l'île pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchissemens. Pour faire ses échanges avec les naturels du pays, il se plaça sous un arbre; &, afin de n'être pas poussé par

Cook.

la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures, il aperçut deux pirogues qui voguaient vers l'endroit où il était, & les Insulaires lui firent entendre qu'elles appartenaient à *Tarrao*, roi de l'île, qui venait lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & sa majesté débarqua avec sa sœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançaient vers l'arbre, sous lequel était M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avait écarté les autres Insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences; M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'inde, qu'il portait sur sa tête en place de chapeau, il l'érendit à terre, & ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui était composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent; les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à sa majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Pendant cet intervalle, Toubourai-Tamaïdè

& Ton dit qu'il présent temps u

Après avec le toire, quelque suite, femmes au-dessu rendre c leur pay Bientôt l'île d'A en exam près les qu'il y v habitans nut plus de man échange valeur.

Le ler plièrent vèrent a

L'obse au fort,

Tom

& Tomio arrivèrent de l'observatoire ; Tomio dit qu'elle était parente de *Tarrao* : elle lui fit présent d'un grand clou , & donna en même-temps une chemise à *Nuna*.

Cook.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil , M. Banks , retourna à l'observatoire , emmenant avec lui *Tarrao* , *Nuna* & quelques-uns des principaux personnages de leur suite , parmi lesquels il y avait trois jeunes femmes très belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil , & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avaient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après , M. Banks retourna avec eux à l'île d'*Imao* ; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions , qu'il trouva à peu près les mêmes que celles d'*Otahiti*. Les hommes qu'il y vit , ressembloient aussi entièrement aux habitans de cette dernière île , & il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à *Otahiti* ; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges , connoissoient ses marchandises & leur valeur.

Le lendemain au matin , 4 , nos observateurs plièrent leurs tentes pour s'en revenir , & arrivèrent au fort avant la nuit.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort , & par les personnes que j'avais envoyées

Cook.

à l'est de l'île ; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher , il n'y eut pas un seul nuage au ciel , & nous observâmes , M. Gréen , le docteur Solander & moi , tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le télescope de M. Gréen & le mien étaient de la même force , & celui du docteur Solander était plus grand. Nous vîmes tous , autour de la planète , un brouillard nébuleux , qui rendait moins distincts les temps des contacts , & sur-tout des contacts intérieurs ; ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos observations plus qu'on ne devait l'attendre. Suivant M. de Gréen ,

Passage de
Vénus dans
le Disque du
Soleil.

Le premier contact extérieur , ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil , fut à neuf heures vingt-cinq minutes quarante-deux secondes du matin.

Le premier contact intérieur , ou l'immersion totale à neuf heures quarante-quatre minutes & quatre secondes du matin.

Le second contact intérieur , ou le commencement de l'émerision , à trois heures quatorze minutes huit secondes de l'après-midi.

Le second contact extérieur , ou l'émerision totale à trois heures trente-deux minutes & dix secondes de l'après-midi.

Nous trouvâmes que notre observatoire était situé au $17^{\text{d}} 29' 15''$ de latitude , & au $149^{\text{d}} 32'$

30^m de
teur per
phiques
des tabl
taillées,
entendre

Si no
du succ
de nos g
nière à
que les
ver le pa
cèrent un
cent pesa
& de gr
avaient r
ils , nous
diminuan
pale man
pour com
vrit un c
que sept
coups de
ses comp

Le 5,
de la nai
cette céré
pour cela

30ⁿ de longitude ouest de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Transactions Philosophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les suiv. des tables, où nos observations sont plus détaillées, & une planche qui sert à les faire entendre.

Cook.

Si nous avons des raisons de nous féliciter du succès de notre entreprise, quelques-uns de nos gens avaient profité du temps, de manière à nous causer bien du regret. Pendant que les officiers étaient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magasins, & volèrent près d'un cent pesant de clous à fiche. Le cas était sérieux & de grande importance : car si les voleurs avaient répandu ces clous parmi les Orahitiens, ils nous auraient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui était la principale marchandise que nous avions apportée pour commercer avec ces Insulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que sept clous ; il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ses complices.

Le 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi ; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étaient

Cook.

allés observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de sa majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui était le son le plus approché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

Il mourut pendant ce temps une vieille femme d'un certain rang, & qui était parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place carrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-dessous, sur un chassis, tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, & on avait placé près de lui du fruit-à-pain, du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étaient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent, ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort; mais, lorsque nous nous adressâmes à Toubourai-Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces alimens étaient des offrandes qu'ils présentaient à leurs Dieux. Ils ne sup-

posaient
sent, ai
que Jeh
faut rega
que le te
un témoi
& un mo
diat de
avait un
payer le t
pavillon,
de petite
pleureurs
sang; car
c'est un us
blessures
quelques
huttes; q
habituelle
bitation au
est toujour
singulier,
rapporter
des morts
élève ains
en pourrit

Il est im
introduit

LE
 sseurs des
 ils burent
Kihiargo,
 pouvaient
 eille fem-
 parente de
 occasion de
 avres, &
 es peuples
 re la cou-
 ruellement
 e quarrée,
 ils dressè-
 ne pirogue,
 s, sur un
 plus haut.
 offe, & on
 pain, du
 opposâmes
 l'esprit du
 ndiens ont
 des ames
 us adressâ-
 nous inf-
 matière, il
 offrandes
 s ne sup-

posaient cependant pas que les Dieux mangeaf-
 sent, ainsi que les Juifs ne pensaient point
 que Jehovah pût habiter dans une maison. Il
 faut regarder leur offrande de la même manière
 que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire, comme
 un témoignage de respect & de reconnaissance,
 & un moyen de solliciter la présence plus immé-
 diate de la divinité. Vis-à-vis le quarré, il y
 avait un endroit où les parens du défunt allaient
 payer le tribut de leur douleur; & au-dessous du
 pavillon, on trouvait une quantité innombrable
 de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les
 pleureurs avaient versé leurs larmes & leur
 sang; car dans les transports de leur chagrin,
 c'est un usage universel parmi eux de se faire des
 blessures avec la dent d'un goulu de mer. A
 quelques pas delà, on avait dressé deux petites
 huttes; quelques parens du défunt demeurent
 habituellement dans l'une, & l'autre sert d'ha-
 bitation au principal personnage du deuil, qui
 est toujours un homme revêtu d'un habillement
 singulier, & qui fait des cérémonies que nous
 rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os
 des morts dans un lieu voisin de celui où on
 élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber
 en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir
 introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le

Cook.

mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elie & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrèlie; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts, n'avait pas lieu pour les deux sexes; ils enterraient les femmes, mais ils enveloppaient les hommes morts dans une peau, & les suspendaient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avait sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étaient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouaient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant que, quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres, lorsque le temps de l'épreuve sera passé, cependant rien n'est

plus gêné
les homm
pour les c
point fam
tition ne
des homm
que leur
par le hoy
vers, lorsq
ils le font
sainte, lor
sa future e
Nous som
idées de f
aux opinio
pendant la
ment, com
faire la mêm
tant person
Ainsi il a
trache ou de
que nous la
puissans mo
nations les p
tous les prin
la réputat
lant, excep
ude de la b

plus général que cette espèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous sont point familières par l'habitude, ou que la superstition ne nous a pas rendues sacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorsqu'il ne sera plus capable de sensation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre sainte, lors même qu'ils croient que le sort de sa future existence est irrévocablement décidé. Nous sommes si fortement portés à associer des idées de sensations agréables ou douloureuses aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agissons involontairement, comme si après la mort elles devaient faire la même impression sur nous, ce que pourtant personne n'oserait soutenir.

Ainsi il arrive que le desir de conserver sans tache ou de transmettre avec honneur le nom que nous laissons après nous, est un des plus puissans motifs qui règlent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir, dans tous les principes, que les morts sont insensibles à la réputation qu'ils laissent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la bassesse & du crime a rendus indiffé-

Cock.

rens à l'honneur & à la honte, la force de la raison & les réflexions du sage ne peuvent pas surmonter ce penchant que nous avons tous de laisser un nom irréprochable ou célèbre, lorsque nous ne serons plus : c'est-là, sans doute, une des heureuses imperfections de notre nature, dont le bien général de la société dépend jusqu'à un certain point, & comme on prévient quelques crimes en suspendant avec des chaînes le corps d'un criminel après sa mort, de même, le desir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la société, & arrête bien des maux.

Des mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies & les absurdités des hommes séparées de ces idées particulières qui, par leur association, nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connaissance de ces mœurs étrangères, c'est de nous montrer combien les sottises du genre humain sont essentiellement les mêmes presque par-tout. Lorsqu'un zélé dévot de l'Eglise Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, persuadés qu'ils s'assurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur superstition; mais ces

Indiens
qu'il y a
hommes
mêmes a
d'un Fran
Comm
nous app
quantité q
la raison,
mettaient
cun avait
pour en fa
les naturel
après avoir
pendant un
mens, lorsq
Le princ
le 10, la c
femme, dor
M. Banks é
tes de la fo
d'un emplo
pouvait pas
donc le fo
corps, & il
quelques au
d'environ qu
à la cérémonie

Indiens riraient à leur tour, si on leur disait qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procureront les mêmes avantages, en mourant avec les sandales d'un Franciscain.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportaient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, & l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, & que chacun avait alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un temps considérable, & leur sert d'alimens, lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs.

Le principal personnage du deuil devait faire le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déjà décrit le tombeau; M. Banks était si curieux de voir tous les mystères de la solennité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où était déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui se préparaient tous à la cérémonie. Toubourai-Tamaïdé en était le

Cook.

chef; on voit dans une des planches la figure de son habillement extrêmement bizarre, & qui pourtant lui séyait assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouèrent autour de ses reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il était aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune homme fut norci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

Toubourai-Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugé être une prière; il récitait les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison; ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étaient plus de cent, & qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière

& entra
maisons
vit pas u
procession
appellenc
Banks; d
du même
avaient to
cipal pers
personne;
convoi se
habits ord

Le 12,

plaignirent
avaient pr
faites avec
faire, & tr
je fis don
quatre cou
Nous n'a
& de leurs
souvent au
vint ce jour
quence d'un
chef pensait
rait la flèche
perait mieux
pas de pou
Tome X

& entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étaient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Orahitien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *Nineveh*, la fonction que faisait M. Banks; deux autres, comme lui, étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *Imatata*, « il n'y a personne »; enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière, & prendre leurs habits ordinaires.

Le 12, quelques-uns des naturels du pays se plainquirent à moi, que deux des matelots leur avaient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés; j'examinai l'affaire, & trouvant que l'accusation était prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs flèches, & ils n'en apportaient pas souvent au fort; cependant Toubourai-Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avait fait M. Gore. Le chef pensait que c'était pour essayer à qui lancerait la flèche plus loin, & M. Gore, à qui frapperait mieux le but; & comme celui-ci ne tâchait pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui

Cook.

serait possible, & que l'autre ne visait point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubourai-Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il était capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à deux cent soixante-quatorze verges, c'est-à-dire, à un peu plus d'un sixième de mille. Leurs flèches ne sont jamais empennées, & leur manière de tirer est singulière : ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laissent tomber l'arc.

M. Banks dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques questions, pour des musiciens ambulans; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devaient passer la nuit, nous nous y rendîmes tous; ils avaient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étaient rassemblés autour d'eux. Ceux qui battaient du tambour accompagnaient la musique avec leurs voix; & nous fûmes fort surpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chansons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connaissances, avaient de l'estime & de la vénération; tels sont pourtant les Bardes & les Menestrels d'Otaïti: ils improvisaient & joignaient la musique de

leurs inf
continue
maître d
naient en
vaient se
besoin.

Le 14
jetta dan
nouveaux
an Otaïti
gon de fe
l'avait dre
sorte qu'o
Nous appr
le soir, é
heures du
où la senti
tement fai
crochu, &
crus qu'il
fin à tous c
rendrait le
mêmes à le
ne tirât pa
pris en flag
raisons; je
de garde u
ils seraient

leurs instrumens au son de leurs voix; ils allaient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maison & l'assemblée leur donnaient en récompense les choses dont ils pouvaient se passer, & dont ces Bardes avoient besoin.

 Cook.

Le 14, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servait pour le four; on l'avait dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyait en-dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le soir, était venu secrètement sur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où la sentinelle était détournée, il avait adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avait tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit: j'avais pour cela plusieurs raisons; je ne pouvais pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils feraient les maîtres de faire usage quand ils

 Cook.

le voudraient, & j'avais déjà éprouvé qu'ils n'étaient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avaient la permission. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que nous faisaient les-Otahitiens fussent des crimes dignes de mort; parce qu'on pènd les voleurs en Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti: c'eût été exécuter sur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi semblable, & il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulais point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me souciais pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & la fumée les auraient d'abord alarmés, mais, dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arrivait point de mal, ils auraient peut-être méprisé nos armes, & ils en seraient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que

je regard
mon dessi
étaient ve
je les fis
la rivière
Orahitiens
ne nous r
choses qu
vée dans
menace, q
de la me
qu'elle ne
effets qu'on
peu on ne
Orahitiens
elle était c
du fusil, qu
lorsque l'O
habits que
d'une épée
officiers, &
e fourgon,
que je relâ
ius toujours
endemain,
plus; ce qui
aires étaient
leur poisson c

je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous, chargées de poisson, je les fis saisir sur le champ & conduire dans la rivière derrière le fort, & j'avertis tous les Orahitiens que nous allions les brûler, si on ne nous rendait pas le fourgon & les autres choses qu'ils avaient volées, depuis notre arrivée dans l'île. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédaient les effets qu'on nous avait dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât; puisque tous les Orahitiens y étaient intéressés. J'en fis la liste, elle était composée principalement du fourgon, du fusil, qui avait été pris au soldat de marine, lorsque l'Orahitien fut tué, des pistolets & des habits que M. Banks avait perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenait à un de nos bas officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les Insulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui allait se gâter dans peu de temps.

Cook.

Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avais déclaré solennellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocens, & sans que nous en retirassions aucun profit. J'avisai un expédient passager, je leur permis de prendre le poisson; mais je retins toujours les pirogues : cette permission produisit de nouveaux désordres & de nouvelles injustices; comme il n'était pas facile de distinguer à qui le poisson appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonstance, & pillèrent les pirogues. Ils répétèrent leurs sollicitations pour que je renvoyasse ces bâtimens; j'avais alors les plus fortes raisons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui souffraient par la détention des pirogues, n'avaient pas assez d'influence sur les voleurs, pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher; très-mortifié du mauvais succès de mon projet.

Il arriva, sur ces entrefaites, un autre accident, qui fut sur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du lest pour le vaisseau; l'officier qui la commandait

ne trouva
convinsse
d'une m
déposaien
tiens s'y o
revint aux
pas souffi
sur le ch
à l'amiab
loupe à la
assez de p
sans offen
remarquer
coup plus
qu'aux viv
nous résiste
sion du mé
qui que c
cueillant un
un de leur
qui l'aperç
& le frapp
faire; mais
l'instant, p
veux, le fo
& s'enfuir
violence.

Le 19, 1

ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinssent, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermaient un terrain où ils déposaient les os de leurs morts : les Otahitiens s'y opposèrent avec violence, & un messager revint aux tentes nous avertir qu'ils ne voulaient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur le champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvait rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paraissaient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisait aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister; &, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'aperçut, vint tout-à-coup par derrière lui, & le frappa : M. Monkhouse saisit son adversaire; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

Le 19, nous retenions toujours les pirogues :

Cook.

nous reçûmes le soir une visite d'Oberéa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés ; car elle savait qu'elle était soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'Obadée, son favori, qu'elle avait renvoyé & battu, les avait emportés ; mais elle semblait sentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués ; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit ; elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir ; l'histoire des habits volés était trop récente, & d'ailleurs la tente était déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue, & ce qui y était contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entre autres, un chien. Nous avons appris que les

Indiens
riture pl
lûmes à
Nous re
Tupia,
cuisinier
ses main
dura plus
Penda
en terre,
lequel on
ches alter
pour le
temps le
avec une
s'il avait
Il le fendi
intestins,
furent lav
de noix d
tiré du co
lorsqu'il
quelques-
chaudes p
touchaien
sur lesqu
tins ; on é
de feuille

Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui était très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

Pendant ce temps, les Indiens firent un trou en terre, d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois, pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin, & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou, lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étaient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient: on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien, avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on

Cook.

boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures, on le rouvrit ; on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'était un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux : les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'un chef, appelé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avaient un respect extraordinaire. Il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avait à peu près seize : quoique l'enfant fût en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme ; ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les aperçut de loin, *Oberéa*, & plusieurs autres Otahitiens qui étaient au fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps jusqu'à la ceinture : à mesure qu'il approchait, tous les autres Indiens qui étaient aux environs du fort, faisaient la même cérémonie. Il est probable que, découvrir son corps, est, dans ce pays, un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous

fûmes
se mert
peut-être
personne
la tente
engager
parût re
du pays
ils emp
était su
l'enfant
docteur
prit par
avant qu
dès que
virent a

Ces c
curiosité
nos hôte
mari d'
long-ter
jeune fe
fans. No
pellait
la souve
destinée
riage, j
souvera

fumes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'était peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étaient très-soigneux de l'en empêcher ; ils employaient presque la force , lorsqu'elle était sur le point de succomber. Ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main, & l'introduisit dans la tente avant que les Orahitiens s'en apperçussent ; mais dès que d'autres Indiens qui y étaient déjà, le virent arriver, ils le firent sortir.

Ces circonstances excitèrent fortement notre curiosité : nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo était le mari d'Oberéa ; qu'ils s'étaient séparés depuis long-temps, d'un commun accord ; & que la jeune femme & le petit garçon étaient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appellait *Terridiri*, était l'heritier présomptif de la souveraineté de l'île ; que sa sœur lui était destinée pour femme, & qu'on différât le mariage, jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'île était un fils de Wap-

Cook.

Cook.

paï, qu'on nommait *Outou*, jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons observé plus haut. *Wappaï*, *Oamo* & *Tootahah* étaient frères : comme *Wappaï*, l'aîné des trois, n'avait point d'autre enfant qu'*Outou*, le fils d'*Oamo*, son premier frère, était l'héritier de la souveraineté. Il paraîtra peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son père ; mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre & à l'autorité de son père, dès le moment de sa naissance. On choisit un régent ; le père du nouveau souverain conserve ordinairement sa place à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avait dérogé à l'usage dans ce cas, & la régence était tombée sur *Tootahah*, oncle du petit roi, parce qu'il s'était distingué dans une guerre. *Oamo* me fit, sur l'Angleterre & ses habitans, plusieurs questions qui décelaient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

Le 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de *M. Banks*, pour faire le tour de l'île, & dresser une carte de ses côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'est, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appelé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avons vu souvent dans nos tentes, & qui

voulut
vâmes a
naissance
nèrent d
rencontr
M. Bank
avait pa
& comm
cadavre
avait été
porter. N
où moui
pays nou
ses tentes
nous n'y
de son s
tentés av
cassé. No
principal
s'embarq

Ce ha
grande ba
pellée *B*
nomme *Z*
très-gran
les vaisse
Après
nous rent

voulut bien déjeuner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Orahitiens de notre connaissance, Tituboalo & Hoonaa, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avait suivi le convoi. Cette habitation avait passé, par héritage de la défunte, à Hoonaa; & comme il était pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avait tiré du lieu où il avait été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea*, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avait dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servit d'aiguade: nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avaient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous vîmes Oretté, chef, qui était son principal ami, & dont le frère, Outourrou, s'embarqua sur la *Boudeuse*.

Ce havre est situé au côté occidental d'une grande baie, & sous l'abri d'une petite île appelée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taawirri*: la coupure dans les récifs est très-grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse, qui nous sui-

 Cook.

vait. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie , mais il ne voulut point y consentir ; il nous conseilla même de n'y pas aller : il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Toocahah , & qui nous massacrerait , ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise : nous chargeâmes sur le champ nos armes à feu à balles ; & Tituboalo , qui comprit que cette précaution nous rendait formidables , consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir , nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie , & qui partage l'île en deux péninsules , dont chacune forme un district ou gouvernement , entièrement indépendant l'un de l'autre. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi , nous résolûmes de passer la nuit à terre : nous débarquâmes , & nous trouvâmes peu de maisons ; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connaissions les maîtres , qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa , la femme qui lui avait fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

Le 27 au matin , nous examinâmes le pays : c'est une plaine marécageuse d'environ deux

milles ,
 leurs ca
 nous pe
 vers le
 royaum
 ou *Orah*
 le chef
 à cette d
 dressé no
hii-Nue
 rage que
 de *Tiarr*
 nous ne
 effective
 nous n'av
 Nous t
 débarquâ
 maine d'u
 des homm
Paahaire
 ces noms
 nous avai
 s'était tro
 avec tout
 nèrent de
 délai , ils
 une bache
 au ... de

milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appelait l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommait *Tiarrabou* ou *Orahiti-Eté* cette partie de l'île, & *Waheatua* le chef qui y gouvernait. Nous apprîmes aussi, à cette occasion, que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelait *Opoureonu* ou *Orahiti-Nue*. Tituboalo semblait avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* nous tuerait, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions: effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruit-à-pain.

Nous fîmes quelques milles en mer, & nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appelé *Maraitata*, « le tombeau des hommes, » & dont le père se nommait *Paahairedo*, « le voleur de pirogues ». Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avait dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible: ils nous donnèrent des rafraîchissemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une bache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux

Cook.

de notre connaissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau ; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venaient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons , deux boulets de douze livres , dont l'un était marqué de la large flèche d'Angleterre , quoique les Indiens nous dirent qu'ils les avaient reçus des vaisseaux qui étaient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendait immédiatement de *Waheatua* , principal chef ou roi de la péninsule. *Waheatua* avait un fils ; mais nous ne savons pas si , suivant la coutume d'*Opourouu* , il administrait le gouvernement comme régent, ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande & fertile plaine , arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous suivaient , aimèrent mieux la traverser à la nage , & ils se jetèrent à l'eau , comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée , mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte , qui forme une baie , appelée *Oaitipeha* , & enfin nous trouvâmes le chef , assis près de quelques pavillons de petites pirogues , sous lesquelles nous suppo-

sâmes

sâmes qu'un vieillard la barbe jolie femme nommait tendu par a dit ; ai a fait ne minfule. forment , vres où le sûreté. La partie S. E. de qui no compagna blai être ruisseaux c de pierre , la mer , pa maisons ne tité ; mais long de la étaient plus celles que rière était plus consid des colonn côte , il y a

sâmes que lui & ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre, dont les ans avaient blanchi la barbe & les cheveux. Il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommait *Toudidde*. Nous avions souvent entendu parler de cette femme ; & ce qu'on nous a dit , ainsi que ce que nous en avons vu , nous a fait penser que c'était l'Oberéa de cette péninsule. Les récifs qui sont le long de la côte , forment , entre cet endroit & l'isthme , des havres où les vaisseaux pourraient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E. , & S. jusqu'à la partie S. E. de l'île. Tearée , le fils de Wahearua , de qui nous avons acheté un cochon , nous accompagnait. Le pays que nous parcourûmes sembla être plus cultivé que le reste de l'île : les ruisseaux coulaient par-tout dans des lits étroits de pierre , & les endroits de la côte baignés par la mer , paraissent aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes ni en grande quantité ; mais les pirogues qui étaient amarrées le long de la côte , étaient innombrables : elles étaient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avons vues jusqu'alors ; l'arrière était plus haut , la longueur du bâtiment plus considérable , & les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte , il y avait un bâtiment sépulcral : nous en

Cook.

vîmes aussi plusieurs dans l'intérieur des terres. Ils étaient de la même forme que ceux d'*Oporo*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de plusieurs planches qu'on avait dressées debout, & sur lesquelles on avait sculpté différentes figures d'oiseaux & d'hommes. Ils avaient représenté, sur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal : nous en vîmes aussi où il y avait des portraits grossiers d'hommes élevés les uns sur la tête des autres. Nous n'aperçûmes pas un seul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il soit fertile & cultivé : les arbres étaient entièrement stériles, & il nous parut que les habitans se nourrissaient principalement de noix assez ressemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahé*.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher sur pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens *Tituboalo* & *Tuahow* n'étaient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étaient restés derrière, chez *Waheatua*, attendant que nous irions les y rejoindre, en conséquence d'une promesse qu'ils nous avaient arrachée ; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée, cependant, & un autre *Otahitien* s'embarquèrent avec nous ; nous allâmes jusque vis-à-vis une petite île appelée *Otoraeite*. Il était nuit alors ; nous résolûmes de débarquer

& nos
où ils d
une ma
une pe
sûreté.
que, de
très-peu
bois, po
curer. C
contra p
bitée ; i
moitié d
gnîmes a
bre de c
notre so
faute de
pouvoir
Nous nou
gue, appa

Le len
autre ten
provisions
de la poi
par aucun
la côte es
côte de la
couverte
Nous fin

& nos Indiens nous conduisirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher; c'était une maison déserte, près de laquelle il y avait une petite anse où le bateau pouvait être en sûreté. Nous manquions de provisions, parce que, depuis notre départ, nous en avons trouvé très-peu. M. Banks alla tout de suite dans les bois, pour voir s'il était possible de nous en procurer. Comme il faisait très-sombre, il ne rencontra personne & ne trouva qu'une case inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & à un petit nombre de corlieux que nous avons: nous en fîmes notre souper assez abondant, mais désagréable, faute de pain, dont nous avons négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue, appartenant à Tearée qui nous accompagnait.

Le lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe sud-est de l'île, qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'île est couverte d'un récif, & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le

Cook.

reste du temps dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles ; nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Orahitiens, & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particulièrement. Nous achetâmes, avec beaucoup de difficulté, quelques noix de cocos ; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avaient attendus chez Waheatua, & qui nous était venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorsque nous fûmes en travers de l'extrémité sud-est de l'île, nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays était riche & fertile. Le chef, nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous ; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher ; mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédait une oie & une dinde que le *Dauphin* avait laissés dans l'île ; ces deux animaux étaient extraordinairement gras, & si bien apprivoisés qu'ils suivaient par-tout

les Indiens

Nous

nage,

nous. Il

en dem

mâchoire

fraîches

d'œil si

curiosité

alors nous

ne voulai

Quand

Mathiabo

pagner,

passa le

nous fut

les bas-f

la baie du

celui du

tage l'île,

nous eûm

nous nous

terre. Nou

maison, q

de ses am

vinrent à

plusieurs f

tien, sem

les Indiens, qui les aimaient passionnément.

Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage, un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches & avaient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité; nous fîmes plusieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre; le peuple ne voulait pas ou ne pouvait pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers: il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté nord-ouest de l'île, qui répond à celui du sud-est, de manière que l'isthme partage l'île; comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avaient à bord plusieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous

Cook.

Cook.

solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient presque superflues; nous trouvâmes que la maison appartenait au chef du district nommé *Wiverou*; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on nous conduisit dans la partie de la maison où *Wiverou* était assis. *Mathiabo* soupa avec nous, & *Wiverou* faisant venir des alimens en même-temps; nous fîmes notre repas d'une manière très-sociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maison qui nous était destiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux; *M. Banks* se deshabilla comme à son ordinaire; mais après ce qui lui était arrivé à *Atahourou*, il eut la précaution de faire porter ses habits au bateau, se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe d'Otahiti. *Mathiabo* s'apercevant de ce que nous faisons, prétendit qu'il avait aussi besoin d'un manteau: comme il s'était très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avait rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que *Mathiabo* n'était

pas avec
baigner,
le faire a
attendu q
nous ne c
que *Mat*
Ce chef
que nous
Tuahow n
reconnûm
perdre. N
per le vo
étaient aut
tement, l
recouvrer
fit plus d
tolets de p
La vue du
au lieu de
retrouver
suirent en
pourtant u
ger nos pa
M. Banks
tout le che
& dix min
me qui ra
pénétré de

pas avec nous; nous crûmes qu'il était allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un Orahitien, que nous ne connaissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avaient disparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avait point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattraper le voleur, sans le secours des Indiens qui étaient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; & afin que sa demande fit plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portait toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée; & au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avait été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous faisîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avait déjà précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avait abandonné: nous ne

Cook.

voulûmes pas le poursuivre plus long-temps, & il s'échappa. En revenant, nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui était remplie auparavant de deux ou trois cent personnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, sa femme & plusieurs autres se raptôchèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude; notre sentineile nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin, & nous apprît qu'on avait pris le bateau. Il dit qu'il l'avait vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant; mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames, il avait regardé s'il y était encore, & qu'il ne l'avait pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brillaient, & la matinée était claire; la vue s'étendait fort loin; mais nous n'apperçumes point de bateau. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes; il faisait calme tout plat, il était impossible de supposer que le bateau s'était détaché de son grappin; nous avons de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué, & que, profitant du sommeil de nos gens, ils

n'eussent n'étions q
& deux p
aucune pr
restâmes l
de détress
Indiens fo
revenir le
marée; no
pas fait att

Dès qu
nâmes &
peur qu'il
Il est situé
péninsule
milles au
havre gran
autre qui f
rons est très
eussions eu
trict, les h
lement : i
nous en p
fant qu'Op
quart de so
Nous de
district de
chef appell

n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fusil & deux pistolets de poches chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes long-temps dans cet état d'anxiété & de détresse, attendant à tout moment que les Indiens fondraient sur nous, lorsque nous vîmes revenir le bateau qui avait été chassé par la marée; nous fûmes confus & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quittâmes bien vite ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelque autre accident. Il est situé au côté septentrional de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Orahiti, à environ cinq milles au sud-est de l'isthme; on y trouve un havre grand & commode, & aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'île: la terre dans les environs est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communication avec ce district, les habitans nous reçurent par-tout amicalement: il est fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiarrabou*, qui était gouverné par un chef appelé *Omoé*. *Omoé* bâtit une maison,

 Cook.

Cook.

il avait très-grande envie de se procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédait. Malheureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous, mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes; mais le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno-Ouda*. Quelque temps après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportaient un très-gros cochon. Nous étions aussi empessés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'était d'acquiescer la hache, & certainement il valait bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il voulait amener son cochon au fort à *Matavai*, nom Indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de son

D
 pays, pour
 ce qu'il n
 Nous v
 gulière : c
 ment faite
 dessinée ;
 & elle éta
 La carcasse
 blanches,
 peau sa co
 où ils ont c
 des espèce
 protubéran
 que nous a
 les Indiens
 petits hom
 & on nous
 à Otahiti.
 quoi elle f
 la faisant;
 leur langue
 dans la su
Mauwe, u
 seconde cla
 Après av
 nous nous
 fort, & n
 la péninsul

pour gage qu'il remplirait la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas.

Cook.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière : c'était la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était point mal dessinée ; elle avait plus de sept pieds de haut, & elle était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre ; on avait formé des espèces de cheveux sur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoraient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appellait *Manioe*, & on nous dit qu'elle était seule dans son espèce à Otaïhiti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, & quel avait été leur but en la faisant ; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'était une représentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec *Omoé*, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opoureonu*, la péninsule nord-ouest. Nous parcourûmes quel-

Cook.

ques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien qui fut digne de remarque, qu'un lieu de dépôt pour les morts, singulièrement décoré. Le pavé était extrêmement propre, & on y avait élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulières à Otahiti. Il y avait près de la pyramide une petite figure de pierre grossièrement travaillée; c'est le seul exemple de sculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paraisaient y mettre un grand prix; car ils l'avaient revêtue d'un angar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un mouillage sur la côte méridionale d'*Opouéonu*. Il est situé à environ cinq milles à l'ouest de l'isthme, entre deux petites îles qui gissent près du rivage, & qui sont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y est bon par onze ou douze brasses d'eau. Nous étions près du district appelé *Paparra*, qui appartenait à Oamo & Oberéa nos amis, & nous nous propositions d'y coucher. Lorsque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étaient absens; ils avaient quitté leur habitation, pour aller nous rendre visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choisîmes

pour logis
petite, é
habitant
à nous fair
Nous voul
nous allâ
nous avio
lent *Etoa*
lieux où il
donnent le
sont aussi
religieux.
d'un énor
morai d'O
ceau d'arch
fabrique
une base
xante-sept
sept de la
petites éle
nous plaço
folaire, &
lier; les r
larges que
fice ne se
comme la
toît de nos
pes élevée

terre; nous
 que, qu'un
 ent décoré.
 on y avait
 ds de haut,
 eux plantes
 avait près
 pierre gros-
 exemple de
 aperçu chez
 y mettre un
 d'un angar
 s injures du

 vre qui soit
 méridionale
 nq milles à
 es îles qui
 gnées l'une
 e fond y est
 Nous étions
 appartenait
 nous pro-
 allâmes à
 ils étaient
 tion, pour
 s ne chan-
 choisîmes

pour logis la maison d'Oberéa, qui, quoique
 petite, était très-propre : il n'y avait d'autre
 habitant que son père, qui nous reçut de manière
 à nous faire penser que nous étions les bien venus.
 Nous voulûmes profiter du peu de jour qui restait ;
 nous allâmes à une pointe de terre, sur laquelle
 nous avions vu de loin des arbres qu'ils appel-
 lent *Etoa*, & qui distinguent ordinairement les
 lieux où ils enterrent les os de leurs morts ; ils
 donnent le nom de *morai* à ces cimetières, qui
 sont aussi des lieux où ils vont rendre un culte
 religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue
 d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le
morai d'Oamo & d'Oberéa, & le principal mor-
 ceau d'architecture qui fût dans l'île : c'était une
 fabrique de pierre élevée en pyramide, sur
 une base en quarré-long, de deux cent foi-
 xante-sept pieds de long, & de quatre-vingt-
 sept de large; elle était construite comme les
 petites élévations pyramidales, sur lesquelles
 nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran
 solaire, & dont chaque côté est en forme d'esca-
 lier ; les marches des deux côtés étaient plus
 larges que celles des bouts, de sorte que l'édi-
 fice ne se terminait pas en parallélogramme
 comme la base, mais en un faite ressemblant au
 toit de nos maisons. Nous comptâmes onze ram-
 pes élevées chacune de quatre pieds, ce qui

Cook.

donne quarante-quatre pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche était composée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le reste de la masse (car il n'y avait point de cavité dans l'intérieur) consistait en cailloux ronds, qui, par la régularité de leur forme, semblaient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres de corail étaient très-grandes; nous en mesurâmes une qui avait trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La base était de pierres de roche, taillées aussi en carré; une d'elles avait à peu près quatre pieds sept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres, & sans mortier pour les joindre. La structure en était aussi compacte & aussi solide qu'aurait pu la faire un maçon d'Europe; seulement les marches du côté le plus long n'étaient pas parfaitement droites, elles formaient au milieu une espèce de creux, de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre, ne présentait point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage, les Orahitiens avaient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont pour transporter les fardeaux que le secours de leurs bras. Ils avaient sans doute aussi

tiré le corail
dans la mer
au moins
vaient pu
qu'avec
qui est un
leur était
pour cela
par-tout
milieu de
d'oiseau
une autre
pierre. To
place spac
côtés avai
& les deu
la place é
de pierres
croissait,
qu'ils app
cent verg
une espèc
sieurs peti
nes de bo
hitiens les
c'étaient
plaçaient
offrande a

hauteur du
posée d'un
, taillés &
asse (car il
rieur) con-
a régularité
travaillés.
étaient très-
i avait trois
mi de large
taillées aussi
près quatre
pieds quatre
nés de voir
strumens de
mortier pour
si compacte
un maçon
côté le plus
oites, elles
e creux, de
ité à l'autre,
, mais une
es point vu
Orahitiens
ort loin; &
aux que le
doute aussi

tiré le corail de dessous l'eau; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur était plus facile de les polir: ils se servent pour cela d'un sable de corail dur, qu'on trouve par-tout sur les côtes de la mer. Il y avait au milieu du sommet de cette masse une figure d'oiseau sculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure brisée de poisson, sculptée en pierre. Toute cette pyramide faisait partie d'une place spacieuse presque quarrée, dont les grands côtés avaient trois cent soixante pieds de long, & les deux autres trois cent cinquante-quatre: la place était environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute son étendue; il y croissait, malgré le pavé, plusieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'ouest de ce bâtiment, il y avait une espèce de cour pavée, où l'on trouvait plusieurs petites plate-formes élevées sur des colonnes de bois, de sept pieds de hauteur. Les Orahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étaient des espèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des provisions de toute espèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis

Cook.

sur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique *morai* : celui-ci était un monument frappant du rang & du pouvoir d'Oberéa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin*; nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au *morai*, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout sous nos pieds une multitude d'ossements humains, sur-tout de côtes & de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Orahiti, avait fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que dans cette occasion Oberéa & Oamo, qui administrait alors le gouvernement de l'île pour son fils, s'étaient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons, qui étaient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avaient pu

trouver,

trouver.
 l'oie que
 voleur de
 dépouille
 les avions
Dauphin
 ou du mo
 nous avio
 mes suspe
 maison, o
 avaient en
 victoire. I
 res de leu
 l'Amériqu
 les chevel

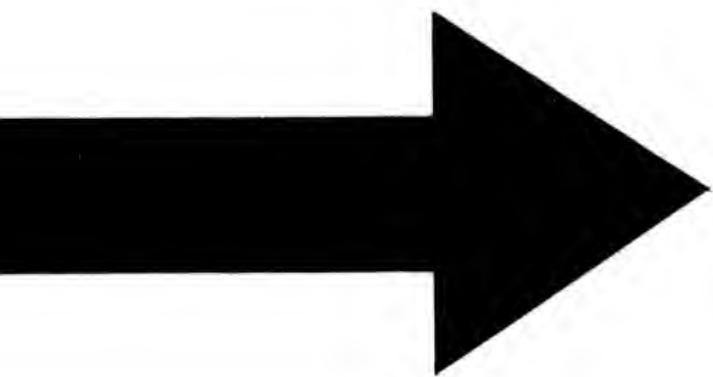
Dès qu
 nous retou
 passâmes
 parfaite s
 nous arriv
 de Tootah
 habits, la
 ché. Cette
 côté & du
 beaucoup
 souper &
 & où perf
 Le prer
 Tome .

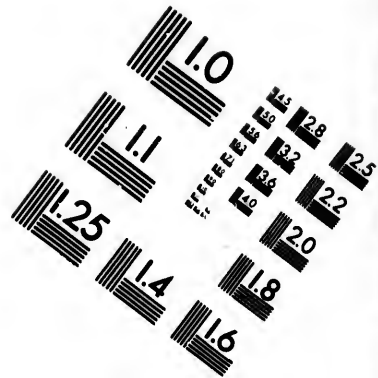
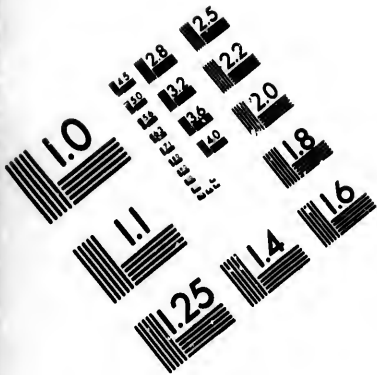
trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étaient au nombre des dépouilles; cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avait point eu de communication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrabou* des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avaient emportées, comme des trophées de leur victoire. Les *Orahitiens* font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à *Arahouron*, lieu de résidence de *Tootahah* notre ami, où l'on avait volé nos habits, la dernière fois que nous y avons couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les *Indiens* nous reçurent avec beaucoup de plaisir, ils nous donnèrent un bon souper & un logis où nous ne perdîmes rien, & où personne ne nous inquiéta.

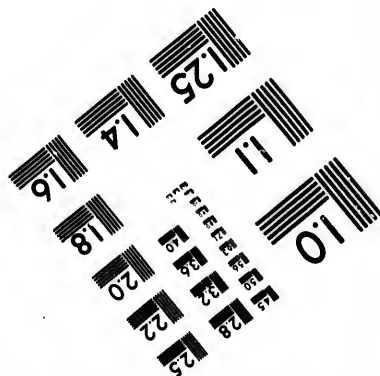
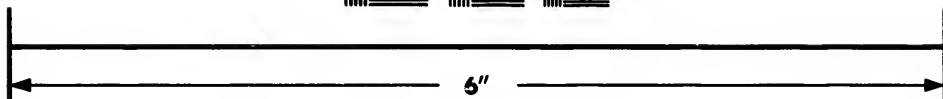
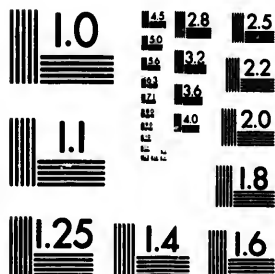
Le premier juillet, nous retournâmes au fort







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

Cook.

à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous assurèrent que la récolte de la dernière saison était presque épuisée, & que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seraient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Orahitiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les temps; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, de fruits du plan sauvage & de noix d'ahée, qui sont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûrissent quelquefois plutôt. Je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui était dans l'île à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

Les Indiens nos amis se rassemblaient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchait les mains vuides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues, à ceux qui en étaient les propriétaires, on ne

ne l'av
redema
chair. J
cette o
petites
mauvai
plus ma
vols qu
tentatio
propriet
arts, qu
Parmi
de relâch
tatow, h
connaiss
d'elles lu
veur d'un
rivage s'
mençait
dant les
bientôt le
Indiens,
volait le
reprendr
à être e
que la p
ceux qui
confisqué

ne l'avait pas encore fait; les Orahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaise foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaise opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettaient en succombant aux tentations violentes qui les sollicitaient à s'approprier nos métaux & des productions de nos arts, qui ont pour eux un prix inestimable.

Parmi ceux qui s'adressèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avait un certain *Pottatow*, homme de quelque importance, que nous connaissions tous : j'y consentis, supposant qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ses amis; il alla en conséquence sur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençait d'emmener à l'aide de ses gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; & soutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, & ils se mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour sa justification, que la pirogue avait appartenu, il est vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confisquée & la lui avais vendue pour un co-

Cook.

chon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs ; les propriétaires sachant qu'ils ne pouvaient pas appeler de mon autorité, souscrivaient à qu'avait dit le voleur ; & il aurait profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étaient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avaient entendue. J'ordonnai sur le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* sentit si bien sa faute, que ni lui ni sa femme, qui était complice de sa friponnerie, n'osèrent de longtemps nous regarder en face.

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Orahitiens qui lui servaient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étaient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avait par-tout environ quatre cent verges de largeur entre les pieds des collines ; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchissemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un

espace ad
distances
qu'ils av
ils passè
des fragr
couchaien
surpris pa
que des ro
en sortait
e' couran
assurèrent
ils ne par
delà de ce
chant des
ommer, o
de fruits d
le chemin
ces roch
pendicu
l'élevation
es fentes
extrêmeme
écipices,
e longues
ont les mo
aient de co
er : en la
illie de ro

espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ six milles; ils passèrent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchaient souvent les Indiens, lorsqu'ils étaient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordaient la rivière. Il en sortait une cascade qui formait un lac dont le courant était si rapide, que les Orahitiens assurèrent qu'il était impossible de le passer. Ils ne paraissaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage, qu'ils appellent *vacé*. Le chemin qui conduisait des bords de la rivière à ces rochers, était effrayant; les côtés presque perpendiculaires avaient quelquefois cent pieds d'élévation: les ruisseaux qui jaillissaient par-tout des fentes de la surface, le rendaient d'ailleurs extrêmement glissant; cependant à travers ces précipices, on avait fait un sentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiscus villicus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper: en la serrant fortement, il s'élevait d'une colline de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un

Cook.

Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il voulait la monter; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance de là, il trouverait un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelaient un meilleur chemin; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de plantes sauvages ou de vaé, espèce d'arbre qu'il avait déjà vue souvent.

Pendant cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avait des mines dans les rochers qui étaient presque par-tout à nud; mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Madère*, avaient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à Otahiti, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étaient brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre-ponce. On aperçoit aussi les traces du feu dans l'argile qui est sur les

collines
qu'Ota
d'un co
cru néce
y consen
eut été e
feu sout
été déta
du mond
par une
les eaux
l'autre d
plus pro
diminue
che de la
tout envi
& dans l'
solide du
commotio
occasion,
la cause
qui se pré
masse d'un
un instant
& lance
& autres
fossiles, &
foyer, tan

collines, & l'on peut supposer, avec raison, qu'Orahiti & les îles voisines sont les débris d'un continent, que quelques naturalistes ont cru nécessaire dans cette portion du globe, pour y conserver l'équilibre de ses parties, après qu'il eut été englouti sous la mer, par l'explosion d'un feu souterrain. D'autres croient que ces îles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avaient servi de lit à la mer, & élevés par une explosion semblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces suppositions paraissent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à mesure qu'on approche de la côte, & que les îles sont presque partout environnées de récifs brisés & informes, & dans l'état où serait naturellement la substance solide du globe qui serait fracassée par quelque commotion violente. Il faut remarquer, à cette occasion, qu'on doit vraisemblablement attribuer la cause des tremblemens de terre à des eaux qui se précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrain. Ces eaux raréfiées dans un instant & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvraient le foyer, tandis que les portions de terre des envi-

Cook.

rons du trou, s'éboulent & tombent dans le goufre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre semblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaissant, laisse souvent dans les endroits qu'elle occupait, des lacs & différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air; mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre système, qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer; parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même sur les plus hautes montagnes, & à la plus grande distance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même, le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avait rassemblés à *Rio-Janéiro*. Il prépara pour cela un terrain de chaque côté du fort & dans le bois, & choisit le sol qui parut le plus convenable, & on a lieu d'espérer que ses semences réussirent. Il en donna une grande quantité aux Indiens; il avait mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissaient très-bien, & ils lui en

demande
nombre

Nous
notre d

fimes l

eau éta

les prov

Sur ces

visite d'

leur fil

moigner

partie su

dit plus

primes s

voir le

permettr

de *Tiarra*

aussi avec

le débarc

nous atte

desirions

filou qui
nous dit
tours d'a
s'offrirent
à nous e
cela la p
produisit

demandaient continuellement un plus grand nombre.

Cook.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ : nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres préparatifs nécessaires : notre eau était déjà à bord, & nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites, nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Oberéa, accompagnés de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes s'appellait *Toimata*, avait fort envie de voir le fort; mais son père ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, souverain de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Otahiti, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'était l'habile filou qui vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, dé-

 Cook.

espérant du succès, abandonna son entreprise.

Les charpentiers passèrent le 7, à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournait la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, & nos gens, après une course de six milles, s'aperçurent qu'il s'était caché parmi des joncs, & qu'ils l'avaient dépassé. On visita les joncs; le filou s'était échappé, mais on y trouva un rateau qui avait été volé au vaisseau quelque temps auparavant; & bientôt après Toubourai-Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre fort; les Otabitiens qui étaient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant notre séjour.

Nous espérions quitter l'île sans faire ou recevoir aucune autre offense; mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent & le blessèrent dangereusement d'un coup de pierre. Après

avoir
de son
tagnes.
aucune
vis sans
échappé
malgré
pas poss

Cléme
jeunes
au milie
aperçût
que cha
& que l
le jour
les abse
Je voya
des mes
troubler
régnaît e
d'attendr
journée.

Le 10
que les
retour, c
qui nous
dessein e
s'étaient

entreprise.
 à abattre les
 la forteresse,
 ois à brûler.
 our dérober
 tournait la
 t le voleur,
 six milles,
 i des joncs,
 a les joncs;
 trouva un
 eau quelque
 Toubourai-
 aventure.
 démanteler
 nt nos amis,
 s, je pense,
 part, & les
 qu'ils pour-
 ns faire ou
 par malheur
 ots étrangers
 a, on vola le
 de le recou-
 noyens vio-
 e blessèrent
 erre. Après

avoir fait une autre blessure légère à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurais été mortifié de prendre aucune connaissance ultérieure de l'affaire, je vis sans regret que les délinquans s'étaient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé, malgré moi, dans une querelle qu'il n'était pas possible d'éviter.

Clément Webb, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, désertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en aperçûmes le matin. Comme on avait publié que chacun devait venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettrait à la voile ce jour ou le jour suivant, je commençai à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'île. Je voyais qu'il n'était pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnait entre les Otahitiens & nous, & je résolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10, au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux soldats de marine n'étaient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avaient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, où il était

 Cook.

impossible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre-eux s'offrirent à servir de guides à ceux de nos gens que je jugerais à propos d'envoyer après les déserteurs. Nous savions qu'ils étaient sans armes; je crus que deux hommes seraient suffisans pour les ramener; je chargeai de cette commission un bas officier & le caporal des soldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il était très-important pour nous de recouvrer ces deux déserteurs; je n'avais point de temps à perdre; d'ailleurs les Orahitiens nous donnaient des doutes sur leur retour, en nous disant qu'ils avaient pris chacun une femme, & qu'ils étaient devenus habitans du pays. Je fis signifier à plusieurs des chefs, qui étaient au fort avec leurs femmes, & entre-autres à Toubourai-Tanaiïdé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déserteurs ne seraient pas revenus. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que si les Indiens avaient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurais été forcé de partir sans les ramener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte, ni mécontentement; ils me protestèrent que mes gens seraient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible.

Tandis
Hicks
à bord
sans que
Si les In
fidèles à
j'avais l
déserteu
tèrent e
l'approch
sûr de la
nais pour
au vaisse
quelques
une const
qua les In
tre-eux,
émues, &
des larme
bord, & l
autres Ota
chercher à
Quelque
neuf heure
Gibson, le
que Tooral
contre moi
mais j'étais

Tandis que ceci se passait au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinasse, pour conduire Tootahah à bord du vaisseau, & il exécuta sa commission, sans que le chef ni ses sujets en fussent alarmés. Si les Indiens qui servaient de guides étaient fidèles à leur parole & voulaient faire diligence, j'avais lieu d'attendre qu'ils ramèneraient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé, & à l'approche de la nuit, je pensai qu'il n'était pas sûr de laisser au fort les Otahitiens que je détenais pour otages, & en conséquence je fis mener au vaisseau Toubourai-Tamaïdé, Oberéa & quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale; & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entre-eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

Quelques Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendraient Gibson, le bas officier & le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépê-

E
Nous les
itions, &
e temps,
de guides
opos d'en-
ons qu'ils
hommes
e chargeai
le caporal
avec leurs
pour nous
avais point
tiens nous
r, en nous
femme, &
ays. Je fis
étaient au
res à Tou-
que nous
t, tant que
Cette pré-
que si les
es pendant
partir sans
r que cet
méconten-
ns seraient
t possible.

 Cook.

chai sur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de foldats, pour enlever les prisonniers; & je dis à Tootahah qu'il devait envoyer avec eux quelques-uns de ses Orahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement sa personne en répondrait. Il consentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avait prises au bas officier & au caporal; mais une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les chefs en liberté.

Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui était arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnaient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avaient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des défer-teurs; qu'au contraire, ils l'avaient troublé dans ses recherches; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été saisis tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de Tootahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin, ils avaient été attaqués dans un mo-

ment de
avaient a
rant qu'il
que leur
tant, que
unanime
aient qu
recrînt; qu
étaient ver
le parti c
prévalu. Il
urent bien
les naturel
sonniers po
sonne de le
e décidère
mer de leur
agnons éta
endroit où j
On voit pa
our nous
mais reco
Quand les
chèrent à r
uniers du
ne heure av
cette occa
ans une au

ment défavorable ; que les Otahitiens leur avaient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seraient détenus en prison, jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le sentiment des Indiens n'avait pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns voulaient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, & qu'enfin, le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux ôtages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat, ils se décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étaient sains & saufs, & m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponse. On voit par-là, que quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. Cette occasion, ainsi qu'ils avaient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnèrent

Cook.

des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous présèrent beaucoup d'accepter quatre cochons: nous refusâmes absolument de les recevoir en présent, & comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens était vrai; ils étaient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avaient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté de terre tout ce qui était au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des naturels du pays, qui vivaient presque toujours avec nous. Nous avons déjà observé qu'il avait été premier ministre d'Oberéa, lorsqu'elle jouissait de l'autorité souveraine; il était d'ailleurs le principal *Tahowa* ou prêtre de l'île, & par conséquent, il était bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son île. Il avait aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connaissait particulièrement le nombre & la situation des îles voisines. Tupia nous avait témoigné plusieurs fois le des-

de s'em
le 11 av
demain
homme
domestic
de faire
sons nou
nant son
nous pou
connaissan
ment &
n'en avior
nous sime
à bord de
pûmes pa
nous sîm
pour notre
che, qui a
vers, Tup
terre une
transporter
tivement,
de M. Ban
amis, & P
en faisant
Après d
ma dessein
à Eparre,
Tome 3

de s'embarquer avec nous ; il nous avait quittés le 11 avec ses autres compatriotes ; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servait de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageaient à y consentir ; en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connaissances, sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puisé pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux ; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avaient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il voulait encore aller à terre une fois, & il nous fit signe de l'y faire transporter le soir sur un bateau ; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

Après dîner, M. Banks desirant se procurer un dessein du morai, appartenant à Tootahah à Eparre, je l'y accompagnai, ainsi que le

 Cook.

docteur Solander, dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre ; d'autres cependant s'absentèrent par ressentiment de ce qui était arrivé la veille. Nous marchâmes sur le champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Oberéa & des Otahitiens qui ne nous étaient pas venus recevoir à la descente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorsque nous leur dûmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendraient nous rendre visite, pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à Eparre, nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

Le lendemain 13 juillet, le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre six heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silencieuse, qui avait quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues, semblaient

au cont.
grands
que de
scène av
ment ad
les effor
faient en
Il envoya
niet prés
Tootahah
avec M.
tant qu'il
C'est a
& ses hab
nous vécû
ce temps,
nous rend
bons offic
par interv
Indiens qu
toujours un
stances où n
la nature
entendre n
des Otahit
ni tolérer
tas, ces b
conséquenc

au contraire se disputer à qui pousserait les plus grands cris; mais il y entraît plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes, faisaient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier présent à Potomai, maîtresse favorite de Tootahah, il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, & il fit des signes aux pirogues, tant qu'il continua à les voir.

C'est ainsi que nous quittâmes l'île d'Otahiti & ses habitans, après un séjour de trois mois; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce temps, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices: les petits différends qui survinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes; ces disputes étaient toujours une suite de la situation & des circonstances où nous nous trouvions, des faiblesses de la nature humaine, de l'impossibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un seul cas, ces brouilleries n'entraînèrent point de conséquences fatales, & c'est à cet accident

Cook.

que sont dues les mesures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui pouvaient arriver dans la suite. J'espérais profiter de l'impression qu'aurait faite sur les Indiens la mort de ceux qui avaient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptais pouvoir séjourner dans l'île, sans y répandre du sang. J'ai dirigé sur cela toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, & je desirerois sincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, soient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits sur-tout par M. Banks, qui étoit infatigable, pour nous procurer des provisions & des rafraîchissemens, lorsqu'on pouvait en avoir; mais sur la fin de notre séjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande consommation que nous en faisons au fort & au vaisseau, & par l'approche de la saison où les noix de cocos & les fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences*, (un peu moins de quatre livres de France); mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de dix ou douze livres pesant, pour moins

d'une ha
très-grand
plusieurs
les femm
plus aisée
des provi
Les me
sont les g
de fiche,
couteaux d
unes de co
ce que pos
coup les b
primées; n
eux plus de
schelins.

D'après
bre d'obse
avons trou
septentrion
baie, giffait
environnée
forme plus
mouillage e
fonde pour
gros vaisseau
ulier quelq
Port-Royal,

d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avaient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

Les meilleurs articles pour le trafic d'Otaïti, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu a cheux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt schelins.

D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île & pointe orientale de la baie, gissait au 149^d 30' de longitude. L'île est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appelée par les naturels du pays

Cook.

Matavai, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne, située au milieu de l'île, & au sud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui est en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, sur lequel il n'y a que deux brasses & demie d'eau. Le meilleur ancrage est au côté oriental de la baie, où la sonde rapporte de quatorze à seize brasses, fond de vase. La côte de la baie est composée d'une belle grève de sable, & par-derrrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourrait faire de l'eau, sans que les vaisseaux s'incommodassent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'île d'autres bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'ouest de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale; elle s'élève en hauteur qui traversent le milieu de l'île & y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de

distance
mer, i
environ
droits c
sur les
bordure
elle n'a
Hors su
par-tout
un gran
lente, &
espèces,
tige si fo
quoique
néral sté
y donne
endroits.

Quelq
qui est fir
mer, son
habitées,
peuplées.
ges; elles
dure, à e
unes des
tations de
tiens la m
l'île, suiv

distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'île, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi. Hors sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, qui ont un si épais feuillage & une tige si forte, qu'ils forment un bois continu; quoique la cîme des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits.

Quelques-unes des vallées & la terre basse, qui est située entre le pied des montagnes & la mer, sont les seules parties de l'île qui soient habitées, & l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages; elles sont rangées le long de toute la bordure, à environ cinquante verges de distance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement

Cook.

la connaissait très-bien, pouvait fournir six mille sept cent quatre-vingt combattans, d'où il est facile de calculer quelle était la population générale.

L'île d'Otahiti produit des fruits-à-pain, des noix de cocos; des bananes de treize sortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes, un fruit assez ressemblant à la pomme, & qui est très-agréable lorsqu'il est mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une espèce d'*arum*, un fruit connu dans l'île sous le nom de *jambu*, & que les Insulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de sucre que les habitans mangent crues, une racine de l'espèce du salep, qu'ils appellent *pea*; une plante nommée *étéé*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appelé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gouffe comme la fève, & qui, lorsqu'il est rôti, a une saveur très-ressemblante à celle de la châtaigne; un arbre appelé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbrisseau appelé *nono*; le *morinda* qui produit aussi un fruit; une espèce de fougère dont on mange la racine & quelquefois les feuilles; une plante appelée *theve*, dont on mange aussi la racine. Au reste, il n'y a que la classe inférieure des Otakitiens qui se

nourrit
du *theve*
de dise
autres l
la nour
tions sp
se rédui
exempt
l'homme
front. C
dont on
fera », q
un arbre
d'Améric
nommen
qu'ils app
appellent
appellent
ce, qu'ils
qu'ils app
qu'ils app
pellé par e
l'*urtica ar*
sieurs autr
ici une me
Les C
fruits, ja
tope.

nourrisse des fruits du *nono*, de la fougère & du *theve* ; à moins que ce ne soit dans un temps de disette, ils ne servent pas d'alimens aux autres Insulaires. Tous ces fruits qui composent la nourriture des Orahitiens, sont des productions spontanées de la nature ; ou bien la culture se réduit à si peu de chose, qu'ils semblent exempts de l'anathème général, qui porte que l'homme mangera son pain à la sueur de son front. On trouve aussi dans l'île le mûrier dont on fait le papier chinois, *morus papyrifera*, que les naturels du pays appellent *aouta* ; un arbre ressemblant au figuier sauvage des îles d'Amérique ; une autre espèce de figuier, qu'ils nomment *matte* ; le *cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *étou* ; une espèce de fouchet, qu'ils appellent *moo* ; une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo* ; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *eurhe* ; le *solanum centifolium*, qu'ils appellent *ebooa* ; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu* ; le *hibiscus tiliaceus*, appelé par eux *poerou*, & qui est une ortie en arbre ; l'*urtica argentea*, qu'il appellent *erowa*, & plusieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

Les Orahitiens n'ont aucune espèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

Cook.

Les cochons, les chiens & la volaille sont les seuls animaux apprivoisés de l'île; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux, & les rats, il n'y a point d'animaux sauvages; on n'y trouve aucun serpent & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte, qui est de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Les Orahitiens sont d'une taille & d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait six pieds trois pouces & demi; il était habitant d'une île voisine, appelée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celle d'une classe inférieure sont au-dessous, & quelques-unes mêmes sont très-petites: cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

Leur teint naturel est cette espèce de teint

brun
d'Euro
blanc
sans qu
dans c
les fem
sa nuan
& poli
teintes
La for
joues n
creux,
ne répo
beauté,
aplati.
mes, so
celans d
Leurs d
très-éga
parfaite
Les c
peu rud
différent
toujours
son de
ont au
croissent
de mal-

brun clair ou olive , que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil ; mais dans ceux qui vivent à l'abri , & sur-tout chez les femmes d'une classe supérieure , il conserve sa nuance naturelle ; leur peau délicate est douce & polie , & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable ; les os des joues ne sont pas élevés ; ils n'ont point les yeux creux , ni le front prominent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté , est le nez , qui en général est un peu applati. Leurs yeux , & sur-tout ceux des femmes , sont pleins d'expression , quelquefois étincelans de feu , ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi , presque sans exception , très-égales & très-blanches , & leur haleine est parfaitement pure.

Les cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes ; les hommes portent leurs barbes de différentes manières ; cependant ils en arrachent toujours une grande partie , & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles , & ils nous accusaient de mal-propreté pour ne pas faire la même

Cook.

chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur & d'aisance, leur démarche agréable, leurs manières nobles & généreuses, & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans soupçon ni perfidie, & sans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ses meilleurs amis; plusieurs de nous, & en particulier M. Banks, passèrent souvent la nuit dans leurs maisons au milieu des bois sans être accompagnés de personne, & par conséquent entièrement à leur discrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils sont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre séjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou six personnes semblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'est de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avaient aussi les cheveux, la barbe, les sourcils & les cils blancs, les yeux rouges & faibles, la vue courte, la peau teigneuse, & revêtue d'une espèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartenissent à la même famille, & nous en conclûmes qu'ils ne formaient pas une race, mais que c'étaient plutôt de malheu-

reux in
 Dans
 ont des
 tume d
 de tirer
 cepend
 portent
 & les l
 qui son
 les lais
 épaule
 de la t
 Ils on
 ce qu'ils
 exprimée
 infuser
 comme l
 est d'abo
 Comme
 connaître
 pas tenir
 les enfan
 fois. Cet
 rent du r
 & leur p
 que sans
 nâmes de
 de leurs

reux individus, rendus anomaux par maladie.

Dans la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à Otahiti; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

Ils ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes & des fleurs odoriférantes; comme l'huile est ordinairement rance, l'odeur est d'abord très-désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, sans connaître l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse & leur propreté à d'autres égards, sont presque sans exemple, & ceux à qui nous donnâmes des peignes, se débarrassèrent bientôt de leurs poux, avec un empressement qui

Cook.

nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

Ils impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tattoo*. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec un petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissé pour l'amincir, & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, & en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans ;

on leur
différents
rens, c
pent d
portent
dans la
de leur
souvent
des qua
des figu
chiens c
bras &
ques-une
tion, q
apprendre
corps où
plus de
couvertes
ils tracer
jusqu'aux
un quart
dentelées
circonfère
donnent
femmes l
tation &
décider s
ment, ou

on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins, peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées, & non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité; & les hommes & les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation & de plaisir; il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité

 Cook.

Cook.

& de leur courage à supporter la douleur. En général, ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitait imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voisine appelée *Noouoora*, & qu'ils n'étaient pas originaires d'Otahiti.

M. Banks a vu faire l'opération du *tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens dans cette occasion, avait trente dents: ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraîna après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvelait à chaque instant, elle ne put plus les supporter; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisait l'opération de la suspendre; il fut pourtant inexorable, & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisaient en la flattant, & d'au-

tres

tres fois
lorsqu'e
M. Ba
voisine
pas fini
la fit qu
quelque
mer sur
siers qu
portent t
la plus c
Il est
d'avoir d
distinction
ou femme
le corps
sa source
est d'au
aucun av
de grande
que nous
sieurs cent
pu nous p
Leur ha
matte de c
rons en par
rent dans l
ne résiste p
Tome X

tres fois la grondaient & la battaient même , lorsqu'elle redoublait ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine , pour examiner l'opération , qui n'était pas finie lorsqu'il s'en alla ; cependant on ne la fit que d'un côté , l'autre avait déjà été gravé quelque temps auparavant , & il restait à imprimer sur les reins ces arcs dont ils font plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps , & dont l'opération est la plus douloureuse.

Il est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction ; je n'ai vu aucun Otahitien , homme ou femme , qui , dans un âge mûr , n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable , qu'il ne produit aucun avantage visible , & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens , nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

Leur habillement est composé d'étoffe & de natte de différentes espèces , que nous décrivons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les temps secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau ; & dans les temps de

Cook.

pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices; car il n'est point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble. L'habillement des femmes les plus distinguées est composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long, qu'elles enveloppent plusieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon jusqu'au milieu de la jambe; on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu: elles les mettent l'une sur l'autre, & passant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en scapulaire, qui, étant ouvert par les côtés, laisse le mouvement du bras en liberté. Les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*: ils les rassemblent autour des reins, & les serrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui est assez longue pour faire plusieurs fois le tour du corps. Ce vêtement ressemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Espagnols appellent *poncho*.

L'habillement des hommes est le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de

laisser p
les reins
en form
maro : t
toutes le
lement l
mes & le
inguent p
On en vo
ieurs pié
ong & de
ns en la
es épaul
& si ce s
ils veul
ettent de
classe inf
tite quant
les famil
billé plus à
va presqu
nce jupon
i couvre
jours inco
ad, où el
e sur une
se décou
la ceintur

laisser pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la passent autour de leurs cuisses en forme de culotte, & on la nomme alors *maro* : tel est le vêtement des Otahitiens de toutes les classes, & comme il est universellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang supérieur se distinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux plusieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large; quelques-uns en laissent flotter une grande pièce sur les épaules, comme une espèce de manteau; & si ce sont de très-grands personnages, & s'ils veulent paraître avec pompe, ils en portent deux de cette manière. Le peuple de classe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus les familles dont il dépend, est obligé d'être billé plus à la légère. Dans la chaleur du jour, on va presque nud, les femmes n'ont qu'un jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure est toujours incommode & sur-tout dans un pays nud, où elle consiste à mettre une couverture sur une autre; les femmes d'un certain rang se découvrent toujours, vers le soir, jusqu'à la ceinture, & elles se dépouillent de tout

Cook.

ce qu'elles portent sur la partie supérieure du corps, avec aussi peu de scrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorsque les chefs nous rendaient visite, quoiqu'ils portassent sur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait, pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reste du corps entièrement nud.

Leurs jambes & leurs pieds ne sont point couverts, mais ils garantissent leur visage du soleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font dans quelques minutes, lorsqu'ils en ont besoin. Ce n'est pourtant pas-là toute leur coëffure. Les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, & qui leur sied beaucoup mieux. Le *tomou* est composé de cheveux, tressés en fils qui ne sont guère plus gros que de la soie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille long sans un seul nœud. Ils entortillent très-grande quantité ces cheveux autour de tête, & d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portait cinq ou six pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente espèce, & particulier du jasmin du Cap, dont ils

toujours
leur ma
observé
de la t
de la qu
fois ils p
composé
ceau d'é
gomme f
perruque
de chien
cocos, att
les cheve
parure an
Excepté le
peu d'autr
pendans d
que nous
pour cela
graines, pe
ils enfilent
quincailleri
usage.
Les enfa
vont dans
quatre ans,
ou sept.
Nous avo

toujours une grande quantité planté près de leur maison. Les hommes qui, comme je l'ai observé, relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiseau du Tropique; d'autres fois ils portent une espèce de guirlande bizarre, composée de diverses fleurs placées sur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme sur du bois. Ils portent aussi une sorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poil de chien, ou peut-être de filasses de noix de cocos, attachés sur un réseau qui se place sous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle est insuspendue par-derrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connaissent peu d'autres ornemens; les deux sexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un seul côté. Lorsque nous arrivâmes dans l'île, ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, des graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries servirent bientôt seules à cet usage.

Les enfans sont entièrement nus; les filles vont dans cet état jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons jusqu'à celui de six ou sept.

Nous avons déjà eu occasion de parler des

Cook.

maisons ou plutôt des huttes de ce peuple ; elles sont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs cases, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles sont couvertes ne pourrisse par l'eau qui dégouterait des branches, de manière qu'en sortant de sa cabane, l'Otahitien se trouve sous un ombrage le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer ; ce sont par-tout des bocages de fruit-à-pain & de noix de cocos sans broussailles, & entre coupés de chaque côté par des sentiers qui conduisent d'une habitation à l'autre. Rien n'est plus délicieux que ces ombrages dans un climat si chaud, & il est impossible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de broussailles, on y goûte la fraîcheur ; un air pur y circule librement ; & les maisons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils soufflent. Je vais donner une description particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur ; comme la structure est la même par-tout, on pourra de-là se former une idée exacte de celles qui sont plus étendues ou qui le sont moins.

Le terrain qu'elle occupe est un parallélogramme de vingt-quatre pieds de longueur &

de onze
trois ra
lèles en
au mili
deux cô
qui se
sons d'
plus hau
neuf pie
roit reto
de terre
ment ou
jusqu'au
de feuille
la surface
profondeu
ils étende
seaient pe
la nuit. D
il y a un
de la fami
petits bill
& qui leur
d'autres m
La hutte
fer la nuit ;
mangent en
arbre voisin

de onze de large ; il y a un toit dressé sur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entre-eux , un de chaque côté , & l'autre au milieu ; cette ouverture est composée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre , & qui se terminent en faite comme nos maisons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur est de neuf pieds , & les bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre ; au-dessous , la cabane est entièrement ouverte , ainsi qu'aux deux extrémités , jusqu'au sommet du faite. Le toit est couvert de feuilles de palmier ; du foin répandu sur la surface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher ; & par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'asseaient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant , il y a un siège qui sert seulement au maître de la famille , & si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure & qui leur servent d'oreillers , ils n'ont point d'autres meubles.

La hutte est destinée principalement à y passer la nuit ; car , à moins qu'il ne pleuve , ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillemens qu'ils portent

 Cook.

pendant le jour leur servent de couverture pendant la nuit; le plancher est le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison & sa femme se couchent au milieu; & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés, ensuite les filles qui ne le sont pas, & à peu de distance les garçons; les serviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otaïtiens, dorment à la belle étoile, lorsqu'il ne tombe point de pluie; & dans ce cas, ils se réfugient sur les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre espèce, appartenantes aux chefs & moins ouvertes; elles sont plus petites que les autres, & construites de manière qu'ils les transportent sur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dressent comme des tentes dans l'occasion. Elles sont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas assez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef & sa femme vont y coucher seuls.

Les Otaïtiens ont d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui ne sont pas bâties pour un seul chef ou une seule famille, mais pour servir d'assemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton: quelques-unes de celles-ci ont deux cent pieds de long, trente

de larg
elles so
commun
tinées,
place en

Ces
particuli
peuple
aucune
public se
de scrup
en mang
hommes
par rappo
avoir rel
besoin de
ces Insula
est la so
que les
retenue &

Les vé
de leur n
cepté les
ils n'ont
là mêmes
Lorsqu'un
presque é
ils sont tr

de large & vingt d'élévation jusqu'au faite ; elles sont construites & entretenues aux frais communs du district pour lequel elles sont destinées, & elles ont à un des côtés une vaste place environnée de petites palissades.

Cook.

Ces maisons, ainsi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles ; ce peuple n'a pas besoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée de l'indécence, & il satisfait en public ses desirs & ses passions, avec aussi peu de scrupule que nous appaisons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles ; il n'est pas besoin de remarquer que la conversation de ces Insulaires roule principalement sur ce qui est la source de leurs plus grands plaisirs, & que les deux sexes y parlent de tout sans retenue & dans les termes les plus simples.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoisés, & ceux-là mêmes n'y sont pas en grande quantité. Lorsqu'un chef tue un cochon, il le partage presque également entre ses sujets ; & comme ils sont très-nombreux, la portion qui revient

Cook.

à chaque individu dans ces festins, qui n'arrivent pas souvent, est nécessairement très-petite. Les Otahitiens du commun se régalaient plus fréquemment avec des chiens & de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la faveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du sud était presque aussi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils se nourrissent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Insulaires beaucoup de poissons de toute espèce; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment passionnément les écrevisses de mer, les cancrès & les autres coquillages qu'ils trouvent sur la côte. Ils ne mangent pas seulement les insectes de mer, mais encore ce que les marins Anglais appellent *blubbers*, quoiqu'ils soient si durs, qu'il faille les laisser pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur servent d'alimens, le fruit-à-pain est le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper sur un arbre. Cet arbre n'est pas tout-à-fait une production spontanée de la nature; mais l'Otahitien qui dans sa vie en plante une dizaine, ce qui exige un travail

d'une h
de ses
venir,
nos clin
dant le
leur de
ces faiso
mille, t
de l'arge

Il est
fruit-à-p
nes, les
pléent à

On in
peuple n
n'ont que
alimens;
cuire au
chose est
la détaille
manière
du repas
rent ainfi
poissons,
lens & p
meilleures
fruit-à-pai
nous avon

d'une heure, remplit ses obligations à l'égard de ses contemporains & de la génération à venir, aussi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moissonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces saisons, & qui, après avoir nourri sa famille, trouve moyen de laisser à ses enfans de l'argent & du bien.

Cook.

Il est vrai qu'il n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain, mais les noix de cocos, les bananes, les planes & beaucoup d'autres fruits suppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuisine chez ce peuple n'est pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs alimens; l'une de les griller, & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four, dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons, & suivant nous, ils sont plus succulens & plus également cuits que dans nos meilleures cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient

Cook.

assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit à-pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*.

Le mahie supplée au fruit-à-pain, lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font.

Ils cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles: dans cet état il subit une fermentation & devient d'une douceur désagréable; ils en ôtent tout le trognon & jettent ensuite le reste dans un trou qui est creusé pour cet effet ordinairement dans les habitations: ce creux est garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles & de grosses pierres; il éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigrelet, & se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin; & après l'avoir mis en boule & l'avoir enveloppé de feuilles,

ils le fo
se gard
Les nat
chaud,
tous leu
aussi dé
en mang

Le m
fermenta
nos bras
puisse en
naturel
& des c
Les viei
souvenc
souffrent
qu'elles
tent poin
son où e
jour que
une des
femme q
l'opératio
douleur
sur le ch
qu'il avai
eut occasi
les Orah

ils le font cuire dans leur espèce de four ; il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'est communément un des mets de tous leurs repas ; il était pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait, comme la bière, par fermentation, & quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause ; il est donc très-naturel que ce peuple grossier joigne des idées & des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent ; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui était sur la pâte. La vieille femme qui présidait à ces mystères lui dit que l'opération manquerait, & dans un transport de douleur & de désespoir, elle découvrit le trou sur le champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avait causé, mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre,

Cook.

qu'il n'aurait peut-être pas pu connaître autrement.

Tels sont leurs alimens auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer, vont en puiser, lorsqu'ils en ont besoin, & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée; ils en font une seconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laissent fermenter, jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte & nous parut très-désagréable, lorsque nous en goûtâmes pour la première fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, & même ils la préféreraient à celle que nous employions dans nos repas, sur-tout quand elle était mêlée avec le poisson. Les Otahitiens semblaient la regarder comme une friandise, & ils ne s'en servaient pas dans leurs repas ordinaires; soit parce qu'ils imaginent que c'est prodiguer mal-à-propos les noix de coco, ou que, lors de notre séjour dans l'île, elles ne fussent pas assez mûres pour cela.

D
En gén
coco form
heureusem
tion, des
aucun narc
ques autre
du tabac.
librement c
de temps
dans l'ivres
la même d
voulurent ja
qui les avai
cependant a
en buvant
plante qu'il
n'était pas c
à Otahiti,
aucun exemp
dent l'ivrogr
nous en aur
circonstances
notre séjour
aux chefs &
qui se disp
nombre de
viron une
femmes ne

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boisson. Ils ignorent heureusement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Insulaires burent librement de nos liqueurs fortes & s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivresse étaient si peu disposés à réitérer la même débauche, que par la suite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boisson qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava ava*. Cette plante n'était pas dans sa maturité lorsque nous étions à Otahiti, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puisqu'ils regardent l'ivrognerie comme une chose honteuse, ils nous en auraient probablement caché toutes les circonstances, s'ils s'y étaient livrés pendant notre séjour. Ce vice est presque particulier aux chefs & aux personnes d'un rang distingué, qui se disputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup est d'environ une pinte. Ils ont grand soin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant.

Cook.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas se font avec beaucoup de propreté; leurs mets sont trop simples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'ostentation : ils mangent ordinairement seuls; cependant lorsqu'un étranger leur rend visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une description particulière du repas d'un de leurs principaux personnages.

Il s'assied sous un arbre voisin ou au côté de sa maison qui est à l'ombre, & on étend proprement sur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient sa provision, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau douce; la chair ou le poisson sont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de sa suite, qui ne sont pas en petit nombre, s'asséient autour de lui, & lorsque tout est prêt, il commence par laver ses mains & sa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète presque continuellement pendant le repas; il tire ensuite du panier une partie de sa provision, qui est composée ordinairement d'un ou deux petits poissons, de deux ou trois fruits-à-pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de six ou sept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un

fruit-à-pain

fruit-à-
chair a
autant
qu'il la
qu'il m
l'autre,
les feui
empoign
main, u
mis dan
bouche
qu'il est
autres m
moins o
salée, qu
coco ou
entrefaite
noix de
térieure
très-surpr
si peu diff
à bout ava
paravant
Lorsque le
de coco ai
avec son d
liqueur qu
fruit-à-pain

Tome

fruit-à-pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ses ongles; il en met dans sa bouche autant qu'elle en peut contenir, &, pendant qu'il la mâche, il prend un de ses poissons qu'il morcele dans l'eau salée, & il place l'autre, ainsi que le reste du fruit-à-pain, sur les feuilles qui sont étendues devant lui; il empoigne ensuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poisson qui a été mis dans l'eau salée, & il le suce dans sa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il est possible: il en fait de même sur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume un peu d'eau salée, qu'il puise dans une coque de noix de coco ou dans le creux de sa main. Sur ces entrefaites un des gens de sa suite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ses dents, opération qui paroît très-surprenante à un Européen; mais elle est si peu difficile, que plusieurs de nous en vinrent à bout avant notre départ de l'île, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, &, en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit-à-pain & ses poissons, il passe aux fruits

 Cook.

Cook.

du plane, dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un *puding* noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement, qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir, pour la couper, quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit-à-pain, avec un caillou, sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit-à-pain est pilé de cette manière & arrosé d'eau de temps en temps, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors dans un vase assez ressemblant à un baquet de boucher: on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de temps en temps, & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit-à-pain, ainsi préparé, ressemble assez à un flaa

épais; qu'on fucerio. cuiller finit ak mains d le panie noix de Ces p gieuse d un homn grands q chacun e quatorze qui avate quatre ou quarte de tantiel qu extraordin & je ne l d'autres g Banks & S en ont été j'interpelle Il est tr aime passio des femmes repas, quoi

épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous fucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, & on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits-à-pain, dont chacun était plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avaient six ou sept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit-à-pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire ; & je ne l'aurais pas rapporté, si je n'en avais d'autres garans que moi-même ; mais MM. Banks & Solander, & plusieurs de nos officiers, en ont été témoins oculaires, & ils savent que j'interpelle leur témoignage dans cette occasion.

Il est très-surprenant que ce peuple, qui aime passionnément la société, & sur-tout celle des femmes, s'en interdise les plaisirs dans les repas, quoique ce soit sur-tout à table que

Cook.

toutes les autres nations, policées & sauvages, aiment à jouir des agrémens de la société. Nous avons souvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs rassemblent les familles & les amis, les isolent à Otahiti, & nous n'avons jamais rien pu apprendre sur cette matière : ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela est convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il est convenable de manger seul. Telle est cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance & même de l'aversion de ce que nous mangions en société, surtout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange singularité provenait de quelque opinion superstitieuse ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous observâmes aussi dans cette coutume quelques caprices que nous fîmes aussi embarrassés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'asseoir avec nous à table, lorsque nous dînions en compagnie ; elles allaient pourtant cinq ou six ensemble dans les chambres des domestiques, & y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorsque nous les y attrapions, elles n'étaient point déconcertées.

Si quel
une fer
lui ; ma
serait fa
exigeait
forts de
Dans
deux scou
que les p
Lorsqu'ils
première
un panier
nous nous
plaçaient
distance le
le dos, ch
sans profér
Les fem
de manger
mêmes ali
apprêtée en
entretient p
les provisio
séparé, &
Quoique
ensemble &
table, lorsq
maisons ceu

Si quelqu'un de nous se trouvait seul avec une femme, elle mangeait quelquefois avec lui; mais alors elle témoignait combien elle ferait fâchée que cette action fût connue, & exigeait toujours par avance les sermens les plus forts de garder le secret.

Dans leurs familles, deux freres & même deux sœurs ont chacun leur panier séparé, ainsi que les provisions & l'appareil de leurs repas. Lorsqu'ils vinrent nous rendre visite pour la première fois dans nos tentes, ils apportaient tous un panier où étaient leurs alimens; & quand nous nous asséyions à table, ils sortaient, se plaçaient à terre à deux ou trois verges de distance les uns des autres, & en se tournant le dos, chacun prenait son repas de son côté sans proférer un seul mot.

Les femmes ne s'abstiennent pas seulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture est encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les provisions, vont les déposer dans un angar séparé, & assistent à leurs repas.

Quoique les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connaissions particu-

Cook.

Cook.

lièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux; & dans ces occasions nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivait de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenait, sur le champ elles jetaient le tout fort loin.

Les Orahitiens d'un moyen âge & d'un rang distingué, dorment ordinairement après le repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'île, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, & en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, comme ils ne visent point à un but, mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui

est fixée
de long
vingt v
Les f
instrume
flûtes so
un pied
déjà dir
conséque
ne sembla
ils applic
gauche &
Le tam
de forme
des bours
d'un goul
que leurs
manière d
de ton di
mettre à l
ble; ils pr
qu'ils appl
plus courte
gent, com
jusqu'à ce
chent, ce
beaucoup d
Ils joign

est fixée : cette javeline est d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un plane placé à environ vingt verges de distance, sert de bur.

 Cook.

Les flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connaissent ; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long ; & , comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous, & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un gouffu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourcissent ou ils l'allongent, comme on tire les tuyaux des télescopes, jusqu'à ce qu'il aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicatesse.

Ils joignent leurs voix aux instrumens, &

 Cook.

comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvisent en chantant : ils appellent *pehai*, ou chanson, chaque distique ou couplet : ces vers sont ordinairement rimés, & lorsqu'ils étaient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnaissons un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs sons par la combinaison de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut possible ; mais en les lisant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions y retrouver ni le mètre ni la rime.

Nous connaissons trop imparfaitement la langue d'Otaïti, pour entreprendre de traduire leurs vers. Ils s'amusent souvent à chanter des couplets, lorsqu'ils sont seuls ou avec leur famille, & sur-tout quand il est nuit : quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du soleil & le temps où ils vont se reposer. Leurs chandelles sont faites d'une espèce de noix huileuse, dont ils embrochent plusieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui est à un des bouts, le feu prend ensuite à la seconde, en brûlant en même-temps la partie de la brochette qui la traverse, comme

la mèche
est conf
troisième
ces chan
dérable,
Les Ota
heure ap
mais lon
la nuit
commun
pendant
portée de
dont ils
à leurs h

En d'a
les person
sont suppo
de l'amou
tion sont
& on a
les idées &
Il arrive p
les divert
une danse
des jeunes
vent se r
Cette dan

la mèche de nos bougies. Lorsque la seconde est consumée, le feu se communique à la troisième, & ainsi de suite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un temps considérable, & donnent une lumière assez forte. Les Orahitiens se couchent ordinairement une heure après que le crépuscule du soir est fini; mais lorsqu'ils ont des étrangers qui passent la nuit dans leurs habitations, ils laissent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller sur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

En d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire: parmi les divertissemens de ces Insulaires, il y a une danse appelée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de

 Cook.

gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années ; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Orahitiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliser les symboles de la danse.

On ne peut pas supposer que ces peuples estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompense ; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avaient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

Un nombre très-considérable d'Orahitiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où tous les femmes sont communes à tous les hommes ; cet arrangement met dans leurs plai-

firs une
ment be
femme
jours en

Ces
d'arreory
assemblée
sistent po
combats
liberté la
desirs, q
comme o
si une de
arrive plu
un seul ho
sa naissance
& qu'il n'
de son a
cependant
enfant la
les anima
géniture,
passion qu
mais dans
pas de fau
qu'elle ne
comme ét

sirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme & la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

Cook.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*arreory* ; ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres Insulaires n'assistent point : les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent en liberté la *timorodée*, afin d'exciter en elles des desirs, qu'elles satisfont souvent sur le champ, comme on nous l'a raconté. Ce n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que si chacune habitait avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarasse point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux pour la conservation de leur progéniture, & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avait entraînée dans cette société ; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; elle prévient alors le

Cook.

meurtre ; mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*arreory* : la femme est appelée *Whannownow*, « qui a fait des » enfans », mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange ; mais j'en ai d'assez convaincantes pour justifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un deshonneur d'être aggrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction. Lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étaient membres d'un *arreory*, nous leur avons fait M. Banks & moi, des questions sur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étaient aggrégés à ces exécrables sociétés, & que plusieurs de leurs enfans avaient été mis à mort.

Je ne
vie dor
leur ex
bien-être
vice, s
nombre
lité détr
mêle du
plus vifs
constamn
rante tro
qu'ils soi
matin, c
soir avan
que dans
& la bou
mangent
sur leur p
manière q
hitiens on
chaleur, &
dire autan
es en Eur
Si la ne
on ne peu
fait beauco
prodigalité

Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Otahitiens, sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & lanté de l'homme, & mêle du dégoût jusques dans ses plaisirs les plus vifs. Les Insulaires d'Otahiti se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière; le matin, dès qu'ils sont levés, à midi & le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que dans leurs repas ils se lavent les mains & la bouche presque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve sur leurs vêtemens & sur leur personne, ni tache ni mal-propreté; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'est jamais incommodé que de la chaleur, & il n'est peut-être pas possible d'en dire autant de nos assemblées les plus brillantes en Europe.

Si la nécessité est la mère de l'invention, on ne peut pas supposer que l'industrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ces secours

Cook.

presque superflus. On en retrouve cependant chez les Orahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adresse, qu'ils ne connaissent point l'usage des métaux pour faire des instrumens.

L'étoffe qui leur sert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma description.

Cette étoffe est de trois sortes, & composée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit-à-pain, & un arbre qui ressemble au figuier sauvage des îles d'Amérique.

La plus belle & la plus blanche est faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle sert de vêtement aux principaux personnages de l'île, & la couleur rouge est celle qu'elle prend le mieux; la seconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pain, nommée *oo roo*, est inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce sont sur-tout les Orahitiens de la dernière classe qui en font usage; la troisième sorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, est grossière & rude, & de la couleur du

papier

agréable

c'est pou

à l'eau,

mières.

étoffe, q

chefs d'O

Ils ont

arbres qu

ces étoffe

particulier

grande pa

servent qu

qu'il est c

peu plus

croient qu

avoir est d

branches :

basses, don

branche, in

Quoique

ces trois a

pendant f

me content

qu'ils emp

fine. Lorsqu

convenable,

dépouillent

papier gris le plus foncé : quoiqu'elle soit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'est pourtant la plus utile, parce qu'elle résiste à l'eau, davantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troisième étoffe, qui est la plus rare, est parfumée, & les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil.

Ils ont grand soin de multiplier tous les arbres qui fournissent la matière première de ces étoffes ; ils donnent sur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en servent que lorsqu'il a deux ou trois ans, & qu'il est de six ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puisse avoir est d'être mince, droit, élevé & sans branches : lorsque la tige porte quelques feuilles basses, dont le germe pourrait produire une branche, ils les arrachent soigneusement.

Quoique les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres soient différentes, elles sont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine. Lorsque les arbres sont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent

Cook.

ensuite les racines & les sommets. L'écorce de ces arbrisseaux, étant fendue longitudinalement, se détache avec facilité, & lorsqu'ils en ont amassé une assez grande quantité, ils la portent à quelque ruisseau, & l'y laissent tremper, après l'avoir chargée de pierres pesantes, pour qu'elle ne soit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle est suffisamment macérée, les servantes vont au ruisseau, se mettent toutes nues, s'asseyent dans l'eau pour séparer l'écorce intérieure de la verte, qui sert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois sur une planche polie & aplatie, & elles le ratissent très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre*, *tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce, ainsi préparée dans l'après-midi, est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paraît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre : ils ont grand

soin

soin qu'il
soit plu
autre,
épais p
reste da
tin ; al
qu'elle
les fibres
les couc
pièce.

Après
sur le cô
préparée p
avec de p
& de tro
dur que l
de cet in
quarré de
manche et
des quatre
lignes pro
profondes :
leur d'une
d'un fil d
autres dim
Ils batte
maillet où t

Tome X

soin que l'étoffe soit par-tout d'une égale épaisseur, & s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain matin ; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent si bien ensemble, que toutes les couches se lèvent de terre en une seule pièce.

Coch.

Après qu'on a ainsi levé la pièce, on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les servantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les Insulaires appellent *étoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, & que chacune des quatre faces est sillonnée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un des côtés sont de la grosseur d'une petite ficelle ; les plus petites de celle d'un fil de soie ; & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, & ils

Cook

frappent en cadence, comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promprement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu : on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mousseline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorsqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a plusieurs sortes de cette étoffe, de différens degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles suivant qu'elles ont été battues ; mais elles diffèrent en même-temps les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues & plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

Quand les Orahitiens veulent laver ces

étoffe
trempe
laissent
fixée a
ensuite
Quelque
fabricati
sur l'aut
le plus
d'une ép
& plus
après qu
sortant d
avoir été

Cette é
la bat ; m
y joignant
posée de
opération
apperoit p
enlever les
de la brod

La fraîch
qualités de
spongieuse
presque auss
Ils teigne
en jaune. L

éttoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque temps, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent ensuite légèrement, pour en exprimer l'eau. Quelquefois il lui donnent alors une nouvelle fabrication; ils en mettent plusieurs pièces l'une sur l'autre, & les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet: elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet, elles paraissent avoir été empesées.

Cette étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais ils la raccommodent aisément, en y joignant un morceau avec une colle composée de la racine du *pea*; & ils font cette opération avec tant d'adresse, qu'on ne s'en aperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

Ils teignent sur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'osera

Cook.

dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; & le peintre d'histoire naturelle qu'avait amené M. Banks, ne put l'imiter qu'imparfaitement en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant; mais nous en avons d'aussi beaux. Leur rouge est composé des sucs de deux végétaux mêlés ensemble, & qui, séparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur: l'un est une espèce de figuier, appelée à Orahiti, *matte*; & l'autre, le *cordia sebestina*, que les Insulaires nomment *étou*: ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *cordia*.

Le fruit du figuier est à peu près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groseille; & lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblante au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco; & il faut trois ou quatre quarts de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'il en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'*étou*, & on les met ensuite sur une feuille de plane: on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques; & quand elles sont parvenues à ce point, on les serre dou-

cement
de mar
mesure
spongie
dans l'e
leur co
feuilles;
elles en
lares les
leur est
Les je
grande q
leurs den
qu'à ce q
& de la t
qu'il n'y
ils y env
distillent a
à mesure d
ont peu d
donnent g
imbibées.
ment expri
feuilles, &
jusqu'à ce d
soit plus t
jettées de
qui, étant

cement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles & plus spongieuses, elles imbibent plus de liqueur : dans l'espace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paraître sur les veines des feuilles ; & dans dix minutes ou un peu plus, elles en sont parfaitement saturées. Les Insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

 Cook.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte & de la substance farineuse qui est dessous, & qu'il n'y reste plus qu'un réseau clair de fibres : ils y enveloppent les feuilles de l'*étou*, qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étaient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur qui passe à travers, ne soit plus teinte : les feuilles de l'*étou* sont jetées de côté ; mais on conserve le *moo*, qui, étant profondément imbibé de la cou-

leur, sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

Cook.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne fais pas si cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet usage parce qu'il est facile de se procurer du plane, & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse : ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avait pas le même brillant & le même lustre que lorsqu'elle y avait été mise de l'autre manière.

La feuille de l'*étou* est généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur, cependant ils composent un rouge avec le jus de leurs figues, mêlé dans une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohuc*, l'*eurhe* ou *convolvulus brasiliensis*; & une sorte de *solanum*, qu'ils nomment *ébooa*. Le mélange de ces diverses plantes, ou la différente dose qu'ils en emploient, produit sur leurs étoffes plusieurs nuances de

couleur
rieures

La b
pas per
trouver
faisait d
serait tri
donnerai
avec une
vert nos
rager cet
du pastel
plupart d
teintures,
tiennent
mineral c
Otahitien
servi à le
conserven
cette coul
où elle pa
Leur ja
racine du
ratissent,
qu'on l'y
temps, l'e
pour la te
morinda,

couleurs, dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

Coolz.

La beauté cependant de la meilleure n'est pas permanente : il est probable qu'on pourrait trouver quelque méthode pour la fixer, si l'on faisait des expériences sur cette matière; & il serait très-utile de rechercher les qualités que donnerait le mélange d'une substance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs, suffit pour encourager cette entreprise : à l'inspection de l'indigo, du pastel, de l'herbe du teinturier, & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imaginerait pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Orahitiens, en ajoutant que les femmes qui ont servi à le préparer ou à l'appliquer sur les étoffes, conservent avec soin, comme un ornement, cette couleur sur leurs ongles & leurs doigts, où elle paraît dans sa plus grande beauté.

Leur jaune est composé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appelé *nono*, qu'ils ratissent, & font infuser dans l'eau. Après qu'on l'y a laissé tremper pendant quelque temps, l'eau se colore, & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devrait examiner si le *morinda*, dont le *nono* est une espèce, ne

lent *wanne* l'autre espèce, qui est encore plus belle ; elle est blanche, lustrée & brillante : ils la fabriquent avec les feuilles de leur *wharrou*, espèce de *pandanus*, dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs, ni le fruit. Ils ont d'autres nattes, ou, comme ils les nomment, des *moeas*, qui leur servent de sièges & de lits ; elles sont composées de joncs & d'herbes ; & ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité & une promptitude étonnante.

 Cook.

Ils sont aussi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de mille formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artistement travaillés : ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes ; & les femmes, qui nous venaient voir de très-grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était élevé sur l'horison, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux, pour mettre leur visage à l'ombre : cette opération leur coûtait si peu de travail & de temps, que lorsque le soleil baissait sur le soir, elles les jetaient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête ; ils ne consistent qu'en une bande qui

 Cook.

en fait le tour, & une corne avancée qui ombre le front.

Ils font, avec l'écorce du *poërou*, des cordes & des lignes, dont les plus grosses ont un pouce d'épaisseur, & les plus minces sont de la grosseur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils composent, avec les fils de coco, un cordage pour joindre ensemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroies tordues ou tressées; & ils fabriquent, avec l'écorce de l'*erowa*, espèce d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela est un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il soit possible de trouver. Ils attrapent, avec ces lignes, les poissons les plus forts & les plus fretillans, tels que les borites & les albicores, qui rompraient dans un instant nos lignes de soie les plus fortes, quoiqu'elles soient deux fois aussi épaisses que celles des Otahitiens.

Ils font aussi une espèce de senne d'une herbe qui a les feuilles larges & grossières, & dont la tige ressemble au glaïeul. Ils entortillent & joignent ensemble ces herbes, jusqu'à ce que le filet, qui est à peu près aussi large qu'un grand sac, ait soixante à quatre-vingt brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds; & le propre poids de la senne la tient si bien au

fond de
ment éc

Les
une indu
qu'ils em
ont des l
d'un bois
sûrement
pouvons f
les nôtres
chés à une
le poisson
quand mê

Ils ont
un art adm
but qu'ils
d'eux est a
nacre de p
trouver, &
la partie la
Ils attache
de poil de
manière q
d'un poiss
au bout d'u
de bambou
entreprise,
suivent tou

fond de la mer , qu'un poisson peut difficilement échapper.

=====
Cook.

Les Orahitiens montrent une sagacité & une industrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambou dont la pointe est d'un bois dur, & ils frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attrapper, quand même il ne ferait pas mortellement blessé.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages; l'un d'eux est appelé *wittee wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus éclatante, se met par-derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*erowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent

 Cook.

dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement fans avoir fait une bonne pêche.

La seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur, & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attrapper toutes sortes de poissons. La manière de les fabriquer est très-simple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux carrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre vilibrequin que la première pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un mouffoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée & que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de temps; car l'ouvrier n'em-

ploie
 I.e
 maço
 des C
 née c
 morts
 plus
 sculpe
 un au
 princi
 constr
 Ils-
 gouge
 avec l'
 la peau
 de cor
 aiguise
 Voil
 mens,
 bâriffen
 taillent
 & poli
 La p
 haches
 noirâtre
 qui ne
 taches
 par ser

ploie guère plus d'un quart-d'heure à ce travail.

Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture & de l'architecture des Otahitiens, dans la description que j'ai donnée des morais, ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importans de leur art de construire & de sculpter en bois; c'est peut-être pour ces Insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens, que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras, une rape de corail, & la peau d'une espèce de raie, qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens, & avec ce petit nombre d'outils, ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent & polissent des bois.

La pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grisé, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrène pourtant pas facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs; celles qui servent à abattre des bois, pèsent de six à

 Cook.

huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguïser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Orahitiens, c'est d'abattre un arbre ; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens ; cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines, dans toute sa longueur & toute sa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaisseur est à peu près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert communément de bois de construction ; la tige en est élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbres à pain, qui est un bois léger, spongieux, & qui se travaille aisément ; ils aplannissent les planches avec leurs haches, très-prompement, & ils sont si adroits, qu'ils peuvent enlever une légère écorce sans donner un seul coup mal-à-propos. Comme ils ne connaissent

point
les par
taillées

On p
pirogue
d'Orahi

unes iv

L'iva

excursion

plat ; &

plus lon

forme d

même fo

& serve

dix à soix

suit pas

dix pieds

ceux qui

longueur

distinguer

pêche, &

de ces der

de comba

la proue

bâtiment

poupe en

dix-huit p

elle-même

point la maniere de plier une planche, toutes les parties de la pirogue creusées ou plates sont taillées à la main. Cook.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans d'Otaïti & des îles voisines; ils appellent les unes *ivahahs* & les autres *pahies*.

L'*ivahah* qu'ils emploient dans les petites excursions a les côtés perpendiculaires & le fond plat; & le *pahie*, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *ivahahs* sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante & douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les *ivahahs* longs de dix pieds ont à peu près un pied de large, & ceux qui ont plus de soixante & dix pieds de longueur, n'en ont guère que deux de largeur: ils distinguent l'*ivahah* de combat, l'*ivahah* de pêche, & l'*ivahah* de voyage; car quelques-uns de ces derniers vont d'une île à l'autre. L'*ivahah* de combat est le plus long de tous; la poupe & la proue sont fort élevées au-dessus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Les derniers

Cook.

ivahahs ne vont jamais seuls à la mer : on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers le bâtiment & qu'on amarre sur les plat-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans, qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, se placent sur cette plate-forme ; ils ne se servent de leurs arcs & de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plates-formes, ils reçoivent les blessés & font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans ; mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

Les *ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque espèce qu'ils soient,

soient,
hah de v
 petit pa
 pieds de
 sur l'avan
 principau
 le jour
ivahahs
 semble,
 n'est pas
 Les *iva*
 de long,
 mais de vo
 ou cinq p
 il y a une
 bord d'env
 La long
 à soixante
ivahah,
 mesuré, a
 seulement
 bouts ; il n
 grande larg
 qu'ils suive
 ne s'élargit
 côtés étant
 dit espace,
 Tome X

soient, portent des voiles dans l'occasion. L'*ivahah* de voyage est toujours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou six pieds de large & de six ou sept de long, attaché sur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux personnages qui s'y asséient pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *ivahahs* de pêche sont quelquefois joints ensemble, & ont une cabane à bord : mais cela n'est pas commun.

Cook.

Les *ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou même presque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment est plat, & il y a une planche qui s'avance en faillie sur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du *pahie* varie aussi depuis trente à soixante pieds ; mais ce bâtiment, comme l'*ivahah*, est très-étroit : l'un d'eux que j'ai mesuré, avait cinquante - un pied de long, & seulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans sa plus grande largeur : telle est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ses côtés étant droits & parallèles, pendant un petit espace, au-dessous du plat-bord, ils s'élar-

Cook.

gissent tout-à-coup & se terminent en angles vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à peu près la forme d'un as de pique, & l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainsi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage sont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une île à l'autre des voyages d'un mois, & nous avons de bonnes preuves qu'ils font quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourraient y rester plus longtemps s'ils avaient plus de moyens d'y garder des provisions & de l'eau douce.

Lorsque ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons mis en travers du bâtiment, & qui s'avance sur le côté du *pahie* de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue: il ressemble à celui qu'emploient les

pros-vo
voyage
lancier.
cier, q
le bate
fort.

Quel
& d'autr
seule pe
gue est
peu moi
chassis a
voile de
lui-même
quarrée
elle resse
épaule de
sur les b
est placée
ronne de
peut ni la
de ces de
faut la cou
dans ces
Les Indien
l'orner, de
que en ava

pros-volans des îles des *Larrons*, & auquel le voyage du lord Anson donne le nom de *balancier*. Les hautbans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour mettre le bateau en estive, lorsque le vent est un peu fort.

Cook.

Quelques-uns de ces *pahies* ont un seul mât & d'autres deux; ces mâts sont composés d'une seule perche, & quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq: il est attaché sur un chassis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de natte qui est d'un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet, quarrée dans le fond, & courbe dans les côtés; elle ressemble un peu à celle que nous appellons *épaule de mouton*, & dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre: elle est placée dans un chassis de bois qui l'environne de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riser ni la ferler, & si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le temps est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât, pour l'orner, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant. Les rames ou pagaies, dont on se

Cook.

sert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulangér. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manie une de ces rames, qui font marcher le bâtiment assez vite : ces pirogues cependant font rant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuidér. Ces bâtimens sont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte ; lorsqu'il y a de la houle ; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs pompes élevées, ils débarquent à sec, quand nos bateaux pourraient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

Les *ivaahs* sont les seules pirogues employées par les Orahitiens, mais nous vîmes plusieurs *pahies* qui venaient des autres îles.

Ils conservent ces *pahies* avec beaucoup de soin dans une espèce d'angar, construit à cet effet ; ces angars sont des poteaux fichés en terre, qui se rapprochent au sommet les uns vers les autres, & qu'ils attachent ensemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une espèce d'arc gothique, recouvert par-tout d'herbages jusqu'à terre, excepté seu-

lement
quelque
soixante

A l'oc
je parler
le temps
soufflera
pronostic
mais qu'u
toujours
une direc
cette cou
vent exer
courbure
correspon
Je ne pr
règles qu
quelque
dire le ter
flera, ils
que nous.

Dans le
sur le sol
pendant la
toutes les
connaissent
trent, à cha

lement dans les deux bouts qui sont ouverts; quelques-uns de ces angars ont cinquante à soixante pas.

Cook,

A l'occasion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur sagacité étonnante à prévoir le temps qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manières de pronostiquer ces évènements; mais je n'en connais qu'une: ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent; je sais seulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le temps, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

Dans leurs plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans quelle partie du ciel elles paraissent, à chacun des mois où elles sont visibles sur

 Cook.

l'horison ; ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le temps de l'année où elles commencent à paraître ou à disparaître.

Fin du Tome dix-neuvième.

 D I
 LIVRE

du Sud

Introduçt.

CHAP. I.

CHAP. I.

CHAP. I.

CHAP. I.

CHAP. V.

Fin de

S.
précision
Europe,
t à parai-

T A B L E
D E S C H A P I T R E S

contenus dans ce Volume.

LIVRE VI. <i>Nouveaux Voyages dans la mer du Sud.</i>	page 1
<i>Introduction.</i>	ibid.
CHAP. I. <i>Byron.</i>	45
CHAP. II. <i>Carteret.</i>	58
CHAP. III. <i>Wallis.</i>	73
CHAP. IV. <i>M. de Bougainville.</i>	135
CHAP. V. <i>Cook.</i>	212

Fin de la Table du Tome dix-neuvième.

ERRATA

Page	11,	ligne	7,	saient :	<i>lisez</i>	soient.
—	15,	—	20,	publioient :	<i>lisez</i>	publiaient.
—	30,	—	20,	imprimée :	<i>lisez</i>	imprimées.
—	33,	—	25,	la plupart :	<i>lisez</i>	la plupart.
—	35,	—	15,	Silberg :	<i>lisez</i>	Spil Berg.
<i>Ibid.</i>	—	—	25,	contenté :	<i>lisez</i>	contentés.
—	36,	—	4,	commandans :	<i>lisez</i>	commandants.
—	40,	—	24,	puérile :	<i>lisez</i>	puénil.
—	41,	—	4,	qui me paraît :	<i>lisez</i>	qu'il me paraît.
—	55,	—	5,	qu'il fut :	<i>lisez</i>	qu'il était.
—	56,	—	8,	plantés :	<i>lisez</i>	planté.
—	63,	—	10,	s'enfuirent :	<i>lisez</i>	& s'enfuirent.
—	115,	—	14,	ornaire :	<i>lisez</i>	ordinaire.
—	126,	—	22,	hangars :	<i>lisez</i>	angars. <i>Corrigez cette m. et</i> <i>faute par-tout ailleurs,</i>
—	132,	—	27,	n'étoit :	<i>lisez</i>	r'étoit.
—	143,	—	26,	me fit :	<i>lisez</i>	ne fit.

idant

parait

nt.

per cette m^{re}.



